

I

ALI DJOUROV

La grande ville, il ne la voyait que maintenant, et il n'arrivait pas à ressentir l'émerveillement prévu. Ce n'était qu'un lieu démesuré, bruyant, sale et gris, où tout le monde semblait courir vers la guerre, la nourriture, ou l'amour peut-être, mais où il ne voyait personne arriver. Et puis après les quarante-huit heures de rémission il recommençait à se sentir malade, il ne souffrait pas encore mais toute substance se retirait de lui, le laissant tremblant, un peu souûl, tourmenté par une soif intense. Et cette fois, il le savait, c'était la fin. Il avait beau se rappeler les paroles de l'Imam, ici, dans ce contexte, elles avaient quelque chose de ridicule. La maladie emportait même la haine qui lui avait fait traverser un continent pour s'offrir en sacrifice obscur. Pourtant sa détermination restait intacte. Il cherchait une bouche de métro. Sur cette grande avenue, il finirait bien par en trouver une.

Un homme corpulent en complet bleu marine le bouscula et lui adressa une sorte d'aboiement. Il crut qu'il allait tomber. Il ne comprenait pas un traître mot de leur langue. Il commençait à suer et à avoir de nouveau mal au ventre. Il fallait faire vite. Le métro, lui avait expliqué l'Imam, était l'endroit où il aurait le plus de chances de contaminer un grand nombre d'infidèles. Un lieu confiné, où tout le monde est obligé de se toucher, où les souffles s'échangent.

Une sorte de portique vert en acier imitant plus ou moins des lianes, avec une enseigne blanche ornée de caractères noirs, et qui s'ouvrait sur un tunnel plongeant sous terre. Voilà. Il descendit quelques marches, mais dès qu'il eut laissé derrière lui le ciel ardoisé et la fraîcheur de la pluie, son vertige devint si

violent qu'il dut s'asseoir. Il mit sa tête dans ses mains et respira profondément. Un malaise, il fallait que ça passe.

Autour de lui les infidèles continuaient à se précipiter vers le haut, vers le bas, sans le regarder et sans se regarder les uns les autres. Il décida de fermer les yeux. Il ne lui fallut que quelques secondes pour recouvrer son équilibre. La douleur au ventre, par contre, devenait féroce, et il marchait un peu voûté, en espérant atteindre son objectif : le métro.

Ne comprenant rien à ce labyrinthe de boyaux, il décida de suivre le plus grand nombre. Il n'avait jamais mis les pieds dans la capitale de son pays, et c'était le premier métro qu'il voyait de sa vie. Personne ne faisait attention à lui. Il frôla un homme immense, tout noir, avec des yeux terribles. Il crut avoir croisé le Diable. Dans cette ville monstrueuse tout était possible. Enfin il arriva dans une gare souterraine. Une foule compacte se pressait sur le quai. Il ne se sentit pas la force de se frayer un chemin dans ce troupeau houleux, menaçant. Il s'assit sur un siège en plastique blanc. Tout de suite un homme en haillons commença à l'invectiver en secouant une bouteille de vin. Ali fit mine de l'ignorer. L'imam lui avait bien dit qu'à Paris les infidèles du monde entier se retrouvaient. Il avait soif au point de se sentir mal.

La première rame arriva dans un grondement terrifiant. Il dut lutter contre la panique pour ne pas s'enfuir. Il y eut des remous furieux dans la foule, certains jaillissaient des wagons et d'autres voulaient rentrer en force. Ali décida d'attendre un peu avant de monter. Il se replia sur lui-même et mit ses mains sur ses yeux. Une pulsation rouge emplit son crâne, la douleur s'estompa. Il sentait ses extrémités devenir froides, il aurait voulu se prosterner tout à fait et dormir

une minute ou deux.

Toute sa vie n'était plus qu'un rêve, le rêve d'un ange guerrier. Il fallait en finir, ils avaient tout détruit, tout sali, ils étaient sans entrailles, des monstres inhumains. Ali revoyait le bordel de Benghazi, les cobayes rôdant dans la poussière, sous les toiles, voilà ce qu'ils faisaient du Peuple de Dieu, des jouets, de la viande sur pied, pour leur amusement et leur confort. Il n'était pas possible de continuer à se coucher devant eux avec la bêtise fataliste des animaux condamnés. Cette race de démons nourris du sang et de la chair des justes devait disparaître. Dieu reconnaîtrait les siens.

Trois rames étaient passées, il se sentait mieux. L'impression d'étouffement se dissipait, son cœur battait plus doucement. Comment, lui qui avait voyagé trois semaines dans des camions bâchés, entre les caisses, dans des bétailières, à bord de barques de pêche surchargées, il aurait peur de monter dans ce petit train bondé ? Il sourit. Le quai s'emplissait de nouveau d'une foule bruissante. Il marcha jusqu'à la ligne blanche. Il se tenait plus droit que tout à l'heure. Un répit, il se sentait presque bien.

La rame déferla en hurlant dans la station, mais il ne fit pas un geste pour s'en éloigner. Un courant d'air tiède et lourd souleva ses cheveux. Il laissa descendre les passagers et se faufila, parmi les premiers, vers un siège fixe. Enfin. Il se blottit contre une fenêtre, la vitre huileuse portait de petits hiéroglyphes blancs. Il souriait toujours. Pauvre turc, il avait fait une bien mauvaise affaire cette fois. Il ne s'adresserait peut-être plus à Mayatov. Ou peut-être s'agissait-il de l'Afghan qui les avait pris en charge de l'autre côté de la mer ? Comment s'appelait-il, celui-là ? Ali ne s'en souvenait plus. Chiens d'infidèles, marchands du Peuple de Dieu.

La douleur revenait, patiente et sans merci, lui dévorer les entrailles. Il murmura une prière. Son dernier combat, il ne verrait pas la fin de l'automne.

II TINTIN

Tintin aurait pu s'appeler Rouletabille : il travaillait pour la presse, un débouché désuet en ce début de siècle. Il avait la tête ronde, une apparence juvénile, du courage et de l'opiniâtreté. Il croyait à l'existence d'une race de grands reporters. Mais Tintin présentait des caractéristiques aberrantes par rapport à son modèle : une paire de seins rebondis sous ses vêtements informes, un bassin prévu par la nature pour livrer passage à des têtes de nourrissons, et le sexe en rapport avec ces particularités. Pour l'état civil, Tintin se prénommaît Brigitte Saincouen. Peu soucieuse de perdre un temps précieux à prouver sa valeur, Brigitte se faisait passer pour un homme. À trente-deux ans, elle avait l'air d'un homme de dix-huit ou vingt ans. Une batterie de vrais faux papiers donnait à sa fantaisie une assise officielle. Elle trouvait reposant d'être de l'autre côté de la barrière. L'égalité des sexes en France fêterait bientôt ses soixante-dix ans, mais le temps que mettent les moeurs à s'adapter aux textes flirte parfois avec l'éternité. Et puis Brigitte voyageait dans des pays où les lois sont encore en deçà de pratiques sociales sans pitié pour les femmes. Mieux valait couper court à des montagnes de préjugés, au fond elle ne se sentait pas concernée par l'énorme imbécillité des jeux de rôles. Tintin, jeune et asexué, amusait tout le monde.

Il travaillait toujours sur des sujets imposés, mais ses plus beaux coups venaient d'enquêtes personnelles. Le rédacteur en chef des célèbres "Nouvelles du Globe", Guy Suprême, en tenait compte en réglant sans regimber des notes de frais parfois

surréalistes. Le petit reporter constituait un bon placement, en plus d'être un personnage pittoresque et attachant. Personne au journal ne connaissait sa face cachée, son sourire de lune aurait dit Popov, ancien amant éconduit et ami fidèle. Les deux tiers de ses connaissances prenaient Tintin pour un pédé refoulé, un quart pour un pédé consommé, et le cercle restreint de ses amis intimes le prenait comme elle était.

En ce mois de novembre 201*, Tintin, comme à son habitude, effectuait une série de reportages sur un sujet d'actualité : le serrage de boulons de la magistrature exaspérée à l'encontre d'une Police Judiciaire de plus en plus ouvertement inféodée au ministre de l'intérieur. Prenant très au sérieux leur rôle jusqu'alors formel de supérieurs hiérarchiques, les juges s'étaient mis à s'intéresser aux flics qu'ils notaient autrefois sans les connaître. Cette harcelante sollicitude avait porté à son apogée un malaise déjà ancien. Dans certaines juridictions, l'hostilité déclarée entre les juges d'instruction et la P.J. rendait toute enquête impossible.

Ce jour-là Tintin accompagnait la juge Amandine Tosca au commissariat du treizième arrondissement. Visite de routine, expliquait la petite femme acerbe et volubile au reporter. Les policiers de la P.J. réagissaient de façon paranoïaque à ce qui n'était que l'une des nombreuses prérogatives des juges. Dans ce pays, si le divorce entre la nation et les serviteurs de l'ordre allait parfois jusqu'à prendre les apparences d'une guerre civile larvée, la faute en incombait aux juges négligents qui avaient laissé les policiers abuser de leur position. Tintin se demanda à voix haute ce que cette soudaine prise de conscience devait à la personnalité du Garde des Sceaux, l'homme politique le plus populaire du moment. Mal-aimés des Français,

les flics se voyaient officiellement montrés du doigt et accusés d'être à l'origine de la fracture sociale. C'était quand même un peu fort. Tout en s'interrogeant, Tintin refoulait une puissante envie de bâiller. Amandine Tosca répondait en faisant de grands gestes avec ses avant-bras. Sans manches, ces mouvements perdaient beaucoup de leur majesté. Tout en notant dans un coin bureaucratique de son cerveau les réponses de la magistrate, le petit reporter songeait à l'immigration clandestine en provenance d'Asie centrale. La France connaissait depuis quelques mois un boom du travail au noir. Cet afflux de miséreux maltraités, sous-payés, souvent séquestrés, n'était rendu possible que par l'existence de réseaux très fluides et la complaisance des autorités, sensibles aux difficultés budgétaires des patrons grands et petits. Comme toujours, la chair à boulot faisait les frais de cette entente cordiale : sa présence sur le territoire alimentait une xénophobie parfois violente, dans quelques cas mortelle. Le personnel politique, tout en caressant le patronat plaintif dans le sens du poil, recommençait à parler de seuils de tolérance, d'incompatibilités culturelles. Tintin rêvait d'un best-seller sur la traite des esclaves, aujourd'hui comme hier. Un mot plus sonore d'Amandine Tosca le ramena aux réalités franco françaises.

-Nous y voilà. Vous pourrez témoigner de l'accueil qui m'est fait.

Tintin hocha la tête. Les policiers du treizième, en effet, arboraient des faces de dragons chinois. Il sourit. Très à l'aise, la mère Tosca trottait d'une pièce à l'autre en discourant toute seule, à pleins poumons. Elle saluait "ses" flics en les appelant par leur nom précédé de leur grade, et sans se tromper. Elle poussait le vice jusqu'à demander des nouvelles de tel

indicateur, de tel petit délinquant. En somme, elle déployait une autorité familière mais vigilante, elle était près de ses troupes. Ses troupes faisaient une drôle de tête.

-Et les dernières arrestations ?

Tintin lui emboîta le pas vers les cellules, soudain intéressé. Dans la première cage, une putain lisait un roman policier. Ses jambes interminables dessinaient deux équerres superposées. Elle releva du petit polar noir des yeux lourds cerclés de violet.

-Qu'est-ce qu'elle a fait ?

-Vol de voiture, répondit l'un des policiers d'un ton sec.

-Sainte Vierge mais qu'ils sont chiants, fit remarquer la putain d'une voix fraîche. Je t'ai dit, bougre de couillon, que c'était la tire de mon cadavre. Il me l'avait prêtée pour le week-end, c'est un comble. Pour aller voir mon môme en Normandie.

-Un flag ? interrogea Amandine. Que dit le client ?

-Le client prétend qu'il lui a bien prêté la voiture, mais cette dame, au moment de l'arrestation, nous a insultés, et elle a blessé l'enquêteur Saint-Cloud, ici présent.

-Qu'est-ce qu'elle vous a fait, mon pauvre Saint-Cloud ?

La voix de la juge était goguenarde. Saint-Cloud, gêné, remonta sa jambe de pantalon. En haut du mollet se trouvait une ecchymose luisante avec, en son centre, une grosse croûte circulaire. Tintin pensa à un sein violacé dont l'aréole serait d'un brun foncé.

-Mais avec quoi vous a-t-elle blessé comme ça ? demanda Amandine, impressionnée. Vous arrivez à marcher ?

-Avec ses talons aiguille, tiens.

-Des pompes à vingt zouaves, bougonna l'hétaïre.

Sont foutues maintenant, il m'a cassé le talon, ce con.

La juge releva les sourcils et haussa les épaules. Elle n'aimait pas entendre donner à la calamiteuse monnaie de l'Union un nom de papier à cigarette, mais la créativité linguistique de la rue se propage vite. Une mélopée sourde se faisait entendre au fond de la deuxième cellule. Au premier plan, appuyé contre le mur, un jeune homme au visage triangulaire, très brun, les cheveux noirs, fixa sur eux un regard désenchanté.

-Sans papiers ?

-Pas lui, dit le plus âgé des policiers. L'autre oui, je crois. Celui-là c'est un p'tit beur, comme ils disent. Un drôle de musulman, il était tellement bourré cette nuit qu'il remontait le périphérique à l'envers, tous feux éteints, à cent quarante. Deux grammes huit, on attend qu'il redescende.

-Ah bravo ! s'exclama Amandine.

Le petit-beurre se prit la tête dans les mains avec une expression de douleur intense.

-Ah putain, je tiens un de ces casques, gémit-il.

-Et l'autre ?

L'autre était prostré dans le fond de la cellule. Tintin s'approcha des barreaux pour mieux le voir. Un petit homme aux traits délicats, cirés par la sueur. Très pâle, des yeux d'un vert liquide, la peau mate, des cheveux bruns.

-Il est malade comme un chien, dit Petit Beurre. Il va crever. Il a la chiasse, il dégueule, il est plié en quatre, ça pue, ma mère, c'est une torture de me laisser là, dans mon état. Une infection, ce mec. Même les chiottes du gymnase sont pas comme lui.

Le petit homme murmura quelque chose, des paroles incompréhensibles mais poignantes, entre le gémissement et le chant.

-Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Tintin. On dirait de

l'arabe. Vous le comprenez ?

-Si je le comprends ? Il parle arabe comme un cochon, c'est l'arabe du Coran en plus, j'y benne que dalle. Enfin un peu. Pour que Dieu vive et que clament les infidèles, la guerre sainte, des conneries comme ça. Mais ce mec-là est pas arabe, hein, c'est un Turc ou quelque chose comme ça. Ismaïl Mayatov il s'appelle, ou Ali Djourov, c'est les deux noms avec lesquels il me pète les couilles depuis deux heures, depuis qu'on me l'a offert pour mon petit Noël. Dites, vous pouvez pas me mettre avec la pute ? Elle au moins elle me foutra la paix.

-Il a l'air vraiment très malade, dit la juge avec une moue de dégoût. Est-ce que...?

-L'ambulance arrive, elle devrait déjà être là. Mais avec les grèves, tout le monde a pris sa bagnole.

-Où l'avez-vous trouvé, celui-là ?

-Dans le métro, à la station Corvisart. D'après une cloche, il en était à son quatrième parcours. Les contrôleurs ont fini par le pincer, mais il a été pris de convulsions. Quand il est revenu à lui, ça allait mieux, mais la fièvre est remontée depuis et il se vide, c'est impressionnant. Pas de papiers, pas un mot de français. Le pire cas de figure. Qu'est-ce que vous voulez qu'on en fasse?

-Le soigner, pour commencer, dit Amandine.

Dans un coin, Tintin griffonnait quelques notes sur un petit carnet de sténo. Ali Djourov. Ismaïl Mayatov. Tout ça sentait l'Asie centrale à plein nez. Le petit brun était un clandestin, il devait venir de l'autre côté de la Caspienne.

-Et bien, dit-il en raccompagnant la juge jusqu'à sa voiture, tout s'est bien passé.

-Oui, répondit-elle, déçue. C'est parce que vous étiez là.

III ET TOUJOURS LA MEME HISTOIRE...

Dans son métier, Lætitia Souros en voyait des vertes et des pas mûres. Elle enquêtait pour le compte de l'inspection du travail depuis neuf ans, alternant les visites de routine et les descentes musclées en compagnie de gendarmes ou de policiers. Dans l'ensemble, elle aimait son boulot. Une action concrète, efficace, insuffisante bien sûr, mais les résultats étaient là. C'était autre chose que de gueuler dans un porte-voix contre le patronat et les exploiters comme elle l'avait fait pendant des années, entre quinze et vingt-deux ans. Bien sûr, il y avait des non-lieux, la mollesse complaisante des tribunaux en aval. Bien sûr il n'était pas toujours réconfortant de se retrouver nez à nez avec des cambodgiennes livides attachées à leur machine, sans papiers, ne parlant pas un mot de français. Ni de réveiller avant l'aube, dans de grands champs gelés, des hommes hirsutes, maigres, dormant tout habillés sous les engins agricoles, et qui posaient sur elle un regard mitigé, désespoir ou soulagement, elle ne savait pas. Et les petites cabanes à claire-voie où s'entassaient les ouvriers clandestins des chantiers publics, sans eau, sans lumière, sans mobilier. Non, il n'y avait pas de quoi rire. Ceux-là étaient nés cocus et elle n'y changeait rien, la procédure aboutissait à leur expulsion brutale, tandis que le patron ne se cognait qu'un sermon, parfois un retrait de ses droits civiques, une amende qui ne l'empêchait ni de manger, ni de

dormir, ni de se soigner. Bah... Elle se sentait heureuse, en dépit de tout, de contribuer à limiter un peu ces fonctionnements moyenâgeux.

Elle ne fut pas surprise, ce samedi-là, de recevoir un coup de téléphone de son ami Tintin. Lætitia avait du mal à faire sienne l'obligation de réserve imposée à tous les fonctionnaires. Dans son esprit clair et entier, l'une des meilleures armes pour lutter contre les pratiques illégales était l'exposition en place publique. Tintin avait déjà tiré profit de cette mentalité généreuse pour écrire une série d'articles sur la situation des intérimaires embauchés à l'arrachée par les partis politiques lors de la dernière campagne législative. Depuis le secteur s'était un peu assaini.

-Allô ? Comment vas-tu ?

-Au fait, au fait, répondit Lætitia, amusée. Tu n'en as rien à foutre de ma santé. Qu'est-ce que tu veux ?

-Djourov ou Mayatov, ça te dit quelque chose ?

-Précise un peu, pour voir ?

-Ali Djourov, ou Ismaïl Mayatov. J'aimerais bien faire un papier sur les réseaux de clandestins venus d'Asie centrale. Il me semble que ça explose, ces derniers mois. Qu'est-ce que tu en penses ?

-C'est un bon sujet. Un sujet qui a de l'avenir.

-À quoi tu attribues cette marée d'immigrés ? Pourquoi ceux-là ?

-L'entrée dans l'Union des pays de l'Est, chéri.

-Mais ça fait plus de dix ans, dit Tintin, étonné.

-Tu as entendu parler de la clause restrictive ?

-Non.

-Elle a été instaurée pour la première fois lors de l'entrée de l'Espagne et du Portugal, il y a une trentaine d'années. Ces deux pays étaient admis au sein de l'Union sous réserve d'observer pendant sept ans une clause restrictive qui empêchait la libre

circulation des travailleurs espagnols et portugais, toujours soumis à l'ancienne législation. Mais ce n'était pas le cas des entreprises espagnoles et portugaises, qui avaient beau jeu de proposer leurs services à des prix défiant toute concurrence... grâce à des troupes de « touristes » venus bronzer dans les chantiers de toutes les zones industrielles françaises, surtout dans le bâtiment et les travaux publics.

-Ah les enfoirés ! s'écria Tintin.

-Comme tu dis. Le législateur ne pouvait pas ignorer cet effet pervers. Si ces types avaient eu des droits identiques à ceux des travailleurs de l'Union, il aurait été impossible de les exploiter avec cette facilité. De les faire crever au boulot parfois. Il y a du sang dans le tarmac des autoroutes construites entre 1986 et 1993. Je connais le dossier, je pourrais même te retrouver des noms.

-Et alors ?

-Ces juteux trafics de viande ont cessé en 93, et l'Espagne est même devenue par la suite le Cerbère de l'Europe. Pour l'épopée migratoire de la Péninsule, l'histoire s'arrête là. Mais entre 2004 et 2008, comme tu le sais, les pays de l'est ont été admis au sein de l'Union, à condition d'observer la même clause pendant... dix à quinze ans. Le temps de construire en France la Cathédrale du souvenir, par exemple, Un chantier pharaonique. C'est formidable, ça, comme symbole. Cette bouse géante en béton où sont gravés les noms des dix millions de morts de la Grande Guerre a été coulée au black par tous les clandestins de l'Europe orientale et de la Turquie.

-Mais bon, c'est fini ?

-C'est fini depuis huit mois exactement, et ça ne fait que commencer. Pour diverses raisons, culturelles

d'abord. Les Espagnols et les Portugais, latins, catholiques, avec une tradition coloniale, ne pouvaient pas se sentir le moindre point commun avec ceux d'outre Méditerranée, tous ces moricauds musulmans. Ce n'est pas le cas à l'est, où la frontière est assez fluide entre les orthodoxes grecs, roumains, bulgares, serbes d'une part, ukrainiens et russes d'autre part. On peut dire la même chose des musulmans bosniaques, albanais, turcs, et kazakhs, ouzbeks, turkmènes, etc... Les tensions très anciennes entre orthodoxes et musulmans renforcent des solidarités qui n'existeraient sans doute pas autrement. Dans ces conditions, les filières clandestines, au lieu de disparaître à la fin de la clause restrictive, n'ont fait que se prolonger au-delà des nouvelles frontières de l'Union. Vers les métropoles russes d'une part, et jusqu'à la frontière chinoise du côté musulman.

-Vous en avez démantelé certaines ?

-Déjà trois grosses, oui. Mais c'est difficile. Il existe une nébuleuse de petits réseaux très mobiles, avec très peu de gens, qui approvisionnent des entreprises minuscules... là on tombe dans l'artisanat. Ces petites boîtes se sont multipliées en quelques mois, elles ont une durée de vie très courte, elles honorent quatre, cinq contrats en sous-traitance et bonsoir madame.

-Dans quels secteurs ?

-Tous les secteurs, mais surtout bâtiment et travaux publics, comme toujours. Toutes les mairies de France et de Navarre se font construire des salles des fêtes aux prix les plus rase-mottes. En général, ça se fait à deux étages : la collectivité ou le commanditaire quel qu'il soit choisit une grosse ou moyenne entreprise française en suivant la procédure habituelle des appels d'offre. Cette entreprise sous-

traite une partie des travaux à une petite entreprise, française aussi, dont la seule fonction est de servir d'intermédiaire en se sucrant au passage. La troisième sous-traitance est la bonne, elle porte souvent un nom turc, russe ou kazakh. Elle bosse de nuit et le dimanche. C'est devenu tellement courant que personne ne s'étonne plus de voir des types couverts de plâtre bouffer un sandwich sur les échafaudages à huit heures du soir, un jour férié. Au fond, ça arrange tout le monde. Parfois un bonhomme se blesse ou se tue.

-Ou tombe malade.

-Ou tombe malade. Et comme il n'a aucune protection sociale, pas de papiers –on les lui confisque le plus souvent pour qu'il se tienne tranquille- tant pis pour lui. Il est balancé de nuit dans un terrain vague. À charge pour les flics de le rapatrier ou de l'enterrer. Ça arrive plus souvent qu'on ne croit.

-Et s'il dénonce son patron ?

-Tu rigoles ? Ces types ne savent pas qui est leur patron, ils ne parlent pas un mot de français. Dans le pire des cas le dernier sous-traitant se volatilise, les autres arguent de leur bonne volonté et ne sont pas inquiétés.

-Alors ? Ali Djourov, Ismaïl Mayatov, ça ne te dit rien ?

-Non. Je n'ai pas de noms comme ça dans mes dossiers. Mais si le sujet t'intéresse, adresse-toi à une grosse entreprise comme Louques, qui se réserve tous les chantiers publics et en sous-traite la moitié.

-Écoute Lætitia, c'est un petit bonhomme très malade, peut-être mourant, que j'ai rencontré au commissariat du treizième. Il a dû travailler quelque part en région parisienne et se faire larguer parce qu'il était malade. D'après son nom, il vient d'Asie

centrale.

-Contacte Louques. Il n'y a pas cinq cent mille chantiers en ce moment sur la région parisienne. Ces types ne peuvent pas décrocher les contrats tout seuls, ils ont besoin de donneurs d'ordre qui soient dans la légalité. Il n'y a que dans l'agriculture qu'on emploie directement les clandestins.

-D'accord, merci. Tu vas bien ?

-J'ai le nez qui coule, mais ça va.

IV LA MALADIE

"...offre de nombreux points communs avec l'empoisonnement de type phalloïdien : d'abord une gastro-entérite aiguë qui dure environ une semaine, avec des vomissements et des diarrhées parfois sanguinolentes. On observe ensuite une rémission de deux ou trois jours pendant lesquels le malade ne ressent plus aucun malaise et reprend des activités normales. Puis les symptômes réapparaissent, accompagnés d'une alternance d'hypothermie et de violentes poussées de fièvre. La pâleur cadavérique n'est pas sans rappeler le tableau clinique du choléra. Surviennent ensuite la prostration, puis le coma et la mort, du moins pour les premières victimes de ce que l'on appelle déjà "LA" maladie. L'épidémie concerne aujourd'hui une cinquantaine de personnes, hospitalisées dans les services spécialisés de divers hôpitaux parisiens. Nous recevons le professeur Jouquet-Pavin, chef de l'unité d'hépatologie au centre de recherches de l'hôpital Robert Koch. Tout d'abord professeur, qu'est-ce exactement que cette maladie ?

-Hum. Et bien il s'agit d'une forme d'hépatite extrêmement grave, qui aboutit dans des délais très courts à une nécrose généralisée du foie. Comme vous le savez, cet organe a une action importante dans les divers métabolismes. Son rôle est capital dans l'élimination de certaines toxines. La teneur du sang en globules et en glucose dépend de lui. Un homme privé de foie ne peut pas non plus synthétiser les acides aminés nécessaires au maintien de la vie.

-Et connaissez-vous les causes de cette épidémie?

-Non, hum hum, il est peut-être un peu tôt pour parler, comme vous dites, d'épidémie. À ce stade, nous ignorons encore quel est l'agent pathogène. Il peut s'agir d'une toxine, d'un virus, d'un bacille, nous n'en savons encore rien. Nous avons remarqué que la majorité des cas, plus de quarante, ont été recensés dans le sud-est parisien, à Charenton, Maisons-Alfort et Créteil. Les malades connus -car il est probable que le nombre de cas va s'accroître dans les prochains jours- ne présentent pas de profil particulier. On arrive à les maintenir dans un état stationnaire à l'aide de divers antibiotiques comme la furadoïne, d'injections massives de vitamine C et d'une réhydratation intensive. Les recherches se poursuivent bien entendu nuit et jour. La DDASS a commandé une série de prélèvements et d'analyses des eaux. On n'exclut pas la possibilité d'une pollution accidentelle d'un réservoir. Il est déconseillé, en attendant ces résultats, de consommer l'eau du robinet dans les sixième, cinquième, treizième et quatorzième arrondissements. Il ne s'agit bien entendu que d'une hypothèse parmi d'autres.

-On a assisté à des mouvements de panique à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière...

-Écoutez, ces réactions sont totalement disproportionnées. Paris compte aujourd'hui un million six cent mille habitants, la banlieue, proche ou lointaine, plus de onze millions, vous conviendrez qu'une cinquantaine de cas ne représentent certes pas un péril majeur. Trois personnes ont succombé à la maladie, mais les autres sont dans un état stationnaire, comme je vous l'ai dit. Nous avons donc déjà réussi à neutraliser en partie le mal et à gagner du temps. Nous travaillons sans cesse, l'identification de l'agent pathogène est une question de jours, peut-être

d'heures. Je dois tout de même déplorer le rôle négatif des médias dont le discours alarmiste a rendu inutilement difficile le travail des professionnels de santé et des chercheurs, soumis à de regrettables pressions. Tant que nous ne savons rien de plus, il est irresponsable d'affoler la population. La course à l'audience...

-Monsieur Jouquet-Pavin, notre station couvre l'intégralité de l'actualité parisienne, nous n'avons pas vocation à éluder quelque évènement que ce soit. Que l'information ait été relayée par les grands médias n'est pas de notre responsabilité.

-Bien sûr. Mais je ne parlais pas de votre station, dont j'admire le travail de proximité, la réserve et l'objectivité en général.

-Dans un souci purement prophylactique, quelles recommandations feriez-vous aujourd'hui à nos auditeurs?

-Et bien tout d'abord, qu'ils évitent de consommer l'eau du robinet dans le sud-est parisien. En cas de gastro-entérite aiguë persistant plus de deux jours, qu'ils n'hésitent pas, je le dis au risque de déborder un peu les services concernés, à se rendre à l'hôpital le plus proche. Nous mettons tout en oeuvre en ce moment pour assurer au mieux l'accueil des malades dans des lieux adaptés, à l'écart des autres patients. Ceci bien sûr dans un souci de précaution, mais surtout pour prévenir les réactions irrationnelles déjà observées.

-Bien. Professeur Jouquet-Pavin, je vous rem..."

Clic.

Tintin finit sa tasse de café. Il pensait à Ali, ou Ismaïl. Peut-être l'un de ces trois morts...

Il avait rendez-vous avec Rodolphe Bicarros, secrétaire général du principal syndicat des policiers

sans uniforme. Cette perspective le fit bâiller si fort que les larmes lui montèrent aux yeux.

V SOLS INDUSTRIELS

Le public-relations de Louques Paris était un homme dynamique à l'âge incertain, vêtu dans la plus moderne des lignes classiques. Tintin s'assit dans un fauteuil pivotant en vrai cuir pleine peau. En face de lui, le sourire étincelant de Vladek Parotti flottait, rappelant celui du chat du Cheshire. Tintin regarda son reflet inversé sur la surface laquée où les mains de Parotti, des mains de pianiste, semblaient attendre la naissance des touches pour se mettre à danser. Celui-là comme les autres ne doutait plus de rien. Inutile de s'emmêler dans des mensonges en demi-teinte, rien ne vaut la fraîcheur de la vérité.

-En quoi puis-je vous être utile ?

Un coup d'oeil discret à la montre embusquée sous la manchette irréprochable. Tintin entrevit l'éclat aigu d'un petit diamant. Vladek Parotti s'était serti de choses précieuses et rares : ses costards, ses bijoux, son mobilier, son temps.

-Je n'irai pas par quatre chemins, puisque je vois que vous êtes pressé. Je voudrais faire un papier sur le travail clandestin dans le bâtiment en région parisienne.

Vladek eut un petit mouvement de surprise. Une expression de reproche allongea encore sa figure de vampire mondain.

-Vous n'imaginez tout de même pas qu'une entreprise comme Louques, qui offre ses services sur trois continents, s'amuserait...

-Bien sûr que non, Monsieur Parotti. Je sais qu'une entreprise comme Louques se contente de sous-traiter une grande partie de ses travaux à des

entreprises plus modestes qui dépendent totalement de ses commandes, puisque vous jouissez d'une situation de monopole dans la région.

-Oh, c'est très exagéré, s'exclama Monsieur Parotti, choqué. Vous savez que tous les marchés publics sont attribués par des procédures d'appels d'offre. Nous occupons bien sûr une position dominante dans le marché des B.T.P, mais rien n'est jamais joué d'avance...

Tintin le regarda, intrigué. Est-ce qu'il croyait à ce qu'il disait ? Et les dessous-de-table, et les pots-de-vin, et le financement occulte des partis, arrosés de l'extrême gauche à l'ultra droite en fonction de leur importance, affabulations ? Quel acteur, conclut le petit reporter. Avantage par un physique à la Christopher Lee, mais ce loup bêlant commençait à lui écorcher les nerfs.

-Je suis venu pour vous faire une requête précise, je voudrais la liste de vos chantiers sur Paris-région parisienne, et pour gagner du temps celle des entreprises auxquelles vous sous-traitez certains travaux. Est-ce que ce serait possible ? Je ne vous cache pas que je pourrais l'obtenir par d'autres voies, mais ça prendrait des jours, ça me mettrait de mauvaise humeur, et ça me ferait douter de la bonne foi de Louques dans sa croisade contre le travail clandestin.

Parotti eut un sourire condescendant. Une petite canine oubliée depuis l'enfance s'appuyait, discrète, sur sa lèvre inférieure.

-J'adore les journalistes, confia-t-il. Faire un métier pareil c'est un rêve de gamin. Mais nous sommes dans un monde d'adultes, vous savez. Ce sera l'affaire d'une demi-heure, je vais demander ça à ma secrétaire. Et je ne le fais pas parce que vous

m'impressionnez. Louques n'emploie pas de clandestins, et ses sous-traitants non plus.

-Evidemment. Parfois peut-être les sous-traitants de ses sous-traitants...

-Nous ne pouvons pas être à tous les bouts de la chaîne, Monsieur Saincouen. Notre responsabilité n'est pas infinie.

-D'accord, reprit Tintin, qui se sentait d'humeur batailleuse. Mais en imposant des prix planchers et des délais difficiles à tenir à vos sous-traitants, vous les contraignez peut-être à certaines pratiques illégales, non ?

-Je ne sais pas ce que vous appelez des prix plancher, dit Parotti, agacé. Les petites entreprises ont des structures plus souples, elles sont plus réactives. Nous avons bien sûr des contrats préférentiels avec certaines, mais il est naturel de faire jouer la concurrence. Nous-mêmes, si nous voulons être choisis par les commanditaires, devons présenter des devis intéressants. C'est la loi de l'offre et de la demande, et je vous assure que c'est la plus saine des lois. Voulez-vous me suivre? Vous pourrez attendre votre liste dans la salle Gaùdi. Vous y trouverez de très belles monographies d'artistes contemporains sur nos dernières réalisations. Cela vous éclairera sur une autre de nos vocations, dans la tradition des grands capitalistes américains : nous sommes des mécènes, Monsieur Saincouen. Nous dépensons chaque année plus d'argent pour soutenir la création contemporaine que le ministère de la culture.

-Pour des monographies à votre gloire ?

-Mais non, allons, ne soyez pas infantile. Je vous laisse, un conseil d'administration dans vingt minutes. Enchanté d'avoir pu vous satisfaire.

Le reste de cette journée crépusculaire et pluvieuse de la fin novembre fut consacré à des coups de téléphone incessants, répétitifs, fastidieux. Tintin bénissait et maudissait tour à tour la qualité des portables : sur les chantiers, la sensibilité des petits appareils ne lui épargnait aucune harmonie des marteaux piqueurs, des bulls, des compresseurs, du crépitement abrasif de la pluie et des cris des ouvriers. Certains patrons lui raccrochaient au nez. Il insistait. Il réussit ainsi, en cinq heures, à établir une liste à peu près complète des sous-traitants auxquels sous-traitaient les sous-traitants de Louques. Démoralisé, il remit au lendemain la suite désespérante de cette pêche au filet. Il devait d'abord aller interviewer chez lui un politologue chenu qu'il aimait bien. Les rouages de l'état étaient aussi familiers à ce vieux bougre que le moteur bancal de la Dion Bouton avec laquelle il faisait le tour de la place Charles Cros, Bougainville, tous les mercredis. Le vieil homme devait improviser sur les mécanisme pernicieux des institutions judiciaires et des services de police en France. Il s'en poulérait déjà les babines, Tintin l'aurait juré. Une matinée agréable en perspective.

Elle fut divertissante, et dès onze heures il s'attaquait aux sous-traitants, le ventre plein de charcuteries alsaciennes et le sang réchauffé par de mousseuses et blondes bières. Il était descendu d'un cran dans la hiérarchie des travaux publics, il se sentait plonger parfois dans des strates souterraines. Moins de portables, des interlocuteurs plus méfiants, plus de rebuffades. Plusieurs pistes ébauchées, plusieurs boîtes ambiguës. Il entendait en arrière-plan des langues difficiles à identifier. Dans l'ensemble, les petits patrons se plaignaient des délais, des prix imposés, des charges. Ils se plaignaient aussi, à mots couverts, des

salauds qui cassaient les prix, de la concurrence déloyale. Tintin était là au coeur d'une jungle d'acier et de béton. Il prenait des notes avec un sentiment d'impuissance : trop de points de départ, et rien de net. Il n'était pas flic, ni inspecteur du travail. Il aurait fallu des équipes de dizaines de volontaires pour faire un travail sérieux. À la fin de la journée une seule piste valable était sortie du brouillard : l'entreprise Büçalket, sols et dallages, facturait le mètre carré de sols industriels deux fois moins cher que les plus modestes des artisans. D'après le chœur unanime des autres petits entrepreneurs, cet empaffé de bougnoule se faisait des couilles en or en faisant travailler des compatriotes au black dans des conditions honteuses, avec un matériel pourri. Et il faisait un boulot de cochon, du boulot d'arabe, mais évidemment avec ces prix, hein... certains n'étaient pas regardants, ça leur faisait à eux un manque à gagner, ils avaient déjà du mal à s'en sortir. Et tous ces bronzés raflaient, en plus des commandes, les allocations de toutes sortes, ils s'en foutaient eux de vivre comme des porcs, ils avaient droit à toutes les aides, ils tiraient le marché vers le bas.

Entreprise Büçalket, sols et dallages. On verrait bien. Il l'avait localisée assez facilement, les autres petits patrons étaient trop heureux de balancer ce gris à quelqu'un que ça intéressait, pour une fois. Un hypermarché dans la zone industrielle d'Evry. 3000 mètres carrés de sols, un petit patron ultra français, Georges Dos Santos, le lui avait bien expliqué : il suffit d'une bétonneuse et d'un ou deux hélicoptères, sortes de rouleaux à moteur sur lesquels se juche un ouvrier qui passe et repasse pour talocher le sol fraîchement cimenté. La bétonneuse, les hélicoptères, une camionnette pour trimballer le bétail et le matériel, et il

les faisait trimer non-stop, par tranche de quinze heures, trois par trois. Dans ces conditions c'était vite torché, le matériel d'occase, il l'avait amorti en six semaines. Tout bénefs, le Turc. En rentrant chez lui il pourrait se faire construire un palace.

-Vous savez depuis combien de temps il travaille dans le coin ?

-Oh... peut-être six mois. Et il a déjà plus bossé que moi ces trois dernières années. On n'en sortira jamais. J'aimerais mieux être chômeur, j'aurais la paix. Mais je peux pas, j'ai des dettes pour vingt ans. J'espère qu'un de ces jours j'aurais le courage de me pendre ou de foutre le camp ailleurs. Au soleil, tiens, puisqu'ils en veulent pas, ces putains de ratons. Puisqu'ils préfèrent venir bouffer dans mon assiette.

-Merci, Monsieur Dos Santos. Au revoir.

VI L'HEPATITE DE KLEIN

La deuxième tempête de l'automne arrivait du fond de l'Atlantique Nord, suivant sa route elliptique à plus de deux cent dix kilomètres à l'heure. Brigitte restait couchée sous sa couette, l'oreille collée au petit poste de radio. Les jours de grand vent Tintin faisait relâche. Les présentateurs se succédaient sur la station d'information continue, égrenant en boucle d'une voix précipitée et atone les mêmes nouvelles entrecoupées des mêmes reportages. Le bulletin d'alerte se répétait toutes les dix minutes. Elle sourit. Le réchauffement climatique avait fini par faire plier l'impératif productiviste : pétroliers terrés dans les anses de la côte normande comme de misérables petits lapins, camions en rangs d'oignons sur les aires de secours, lignes enterrées, matériaux souples et résistants, futaies jardinées du nord au sud. Toute la nation posait son cul, disciplinée, quand la nature donnait de la voix. En trois lustres, l'homme avait démontré une fois de plus ses capacités infinies d'adaptation, et les ouragans n'étaient plus que de beaux spectacles, des récréations.

Et Büçalket, faisait-il bosser ses ouvriers pendant l'état d'alerte ? Sans doute. Si le salariat légitime de Louques recevait une indemnité pour rester à la maison, les délais devaient êtres tenus et l'étaient, comme par magie.

L'autre information vedette concernait l'hépatite de Klein. Le jeune chercheur Rachid Klein, de l'Institut Pasteur, avait isolé le minuscule corps responsable de l'épidémie. Il s'étendait sur sa découverte tous les quarts d'heure, entre la tempête et le tournoi des cinq nations. Sa voix de basse, calme et

sensuelle, exposait les angoissantes caractéristiques du virus à un présentateur hystérique. Avec un timbre pareil, songea Brigitte, il devait avoir une peau magnifique. Elle chercha, perplexe, d'où lui venait cette déduction irrationnelle, et finit par trouver dans ses anciennes passions un jeune homme oublié qui réunissait ces deux caractéristiques. Les rêveries qui s'ensuivirent lui firent louper la défaite du Quinze de France et l'arrivée du mascaret à Libourne, commentée par une épicière veuve de son chien, un labrador pourtant, un bon nageur, disait-elle en pleurant.

Le vent se levait au fur et à mesure que le ciel s'obscurcissait, écrasant contre ses vitres de grands paquets de pluie embrouillés comme des cheveux. Si elle avait eu des volets, si le studio lui avait appartenu... Un de ces jours elle recevrait en plein visage le double vitrage mal mastiqué. Pour le moment elle devait se contenter des courants d'air et d'un mugissement intermittent, parfois de quelques gouttes.

-...Le virus identifié semble faire partie de la famille des adénovirus, responsables de pathologies mineures comme les rhumes, les rhino-pharyngites, les laryngites. On ignore pourquoi il attaque de façon sélective les cellules du foie. Il peut s'agir d'une mutation, ou d'une association...

-Vous voulez dire qu'il se transmet comme le rhume, par la respiration ?

Alexis Jocoumé. Brigitte le connaissait bien, il se repaissait de drame. Sa voix stridente au débit haché, trop rapide, la fit grimacer.

-Heu... nous n'avons aucune certitude quant au mode de transmission, mais tout porte à croire, en effet...

-Presque huit cents cas ! glapit Alexis.

Il semblait tirer de ce constat un plaisir paroxystique. Brigitte fut tentée d'éteindre la radio, mais la belle voix de basse eut raison de sa détermination. Elle avait un peu mal au ventre. L'hépatite de Klein peut-être.

-Oui, à ce stade on peut parler d'épidémie, dit calmement Rachid. La recherche progresse à la même vitesse que la maladie, donc inutile de relire La Peste ou Le Hussard sur le Toit, nous sommes au vingt-et-unième siècle. Il s'agit, comme je le disais, d'un petit virus à ADN appartenant à une famille d'ordinaire assez bénigne, qui s'est spécialisé, si l'on peut dire, dans les cellules hépatiques, dont il entraîne très vite la destruction. Sa virulence est extrême, mais n'a rien d'étonnant : les adénovirus sont très efficaces dans la pénétration des cellules et l'activation de leurs gènes à l'intérieur de celles-ci. Pour faire simple, la plupart des virus ont beaucoup de déchets au moment de la multiplication intracellulaire, seul un faible pourcentage de nouveaux virus est opérationnel. Dans le cas des adénovirus, la réplication ne produit pas beaucoup d'erreurs. La libération de ces virus entraîne l'éclatement et la mort de la cellule. L'infestation alentour est très rapide. Mais je voudrais dire deux choses...

-Il y a eu des dizaines de morts...

-À peu près un cas sur dix évolue vers une issue fatale malgré les traitements employés pour... temporiser. Les autres non, alors pourquoi ne pas présenter les choses d'une façon plus optimiste, et dire que dans neuf cas sur dix la maladie est enrayée ? Je voulais insister sur le fait que le foie, cet organe merveilleux -certaines peuplades en faisaient le siège de l'âme- est unique et irremplaçable, comme le cerveau. On peut substituer une pile à un coeur

défaillant, on peut se passer d'estomac, mais le foie est au sens le plus radical du terme un organe vital. C'est le seul qui ait la faculté de se régénérer, et malgré des atteintes très destructrices comme celles qu'entraînent les cirrhoses ou les cancers, après guérison on assiste littéralement à la reconstitution d'une grande partie de l'organe détruit. Donc quand on entend : destruction à 25%, à 50% du foie, n'oubliez pas que cet organe se régénère. Premier point. Deuxième point...

-N'assiste-t-on pas au début d'une épidémie comme celle du SIDA, mais en pire, parce qu'en très rapide et très contagieux ?

Brigitte soupira en même temps que Rachid Klein.

-Écoutez, je ne vais pas m'étendre sur les différences qui existent entre une pandémie causée par un virus à ARN, un rétrovirus, et l'épidémie qui nous occupe, où il s'agit d'un virus à ADN qui n'agit pas du tout de la même façon. Le virus du HIV s'insère au coeur du système immunitaire. Celui que nous venons de découvrir a une action beaucoup plus simple et rapide, comme vous l'avez dit. C'est un peu comme si vous assimiliez un mille patte à une méduse en disant qu'ils sont comparables parce que ce sont des invertébrés. Les deux virus sont comparables dans la mesure où ce sont des virus, justement : des petits morceaux d'ADN ou d'ARN enveloppés dans des protéines, sans métabolisme, on peut à peine appeler ça un organisme, on ne peut même pas affirmer que c'est vivant, puisque ça dépend totalement de la cellule hôte pour se reproduire, que ça ne respire pas, que ça ne se nourrit pas.

-Et au stade qu'a atteint la science, on n'a toujours pas trouvé le moyen de s'en débarrasser... se plaignit Alexis.

-Il ne manquerait plus que ça. Toutes les thérapies géniques reposent sur leur utilisation, et on n'a pas encore exploré les possibilités thérapeutiques infinies de ces précieux petits machins. Mais la question n'est pas là. La deuxième chose que je voulais faire remarquer, c'est que les chercheurs ont mis moins de trois semaines à identifier le virus responsable de l'hépatite de Klein...

Il parlait comme s'il s'agissait d'une foule anonyme, comme si ce nom n'était pas le sien. Brigitte fronça les sourcils. Une modestie aussi ostentatoire puait l'orgueil fanatique.

-... que nous avons déjà mis au point un traitement d'attente, et que l'élaboration d'une thérapie ciblée, voire d'un vaccin, est loin d'être irréaliste dans des délais assez brefs.

-Quels délais ? C'est une question de minutes, l'épidémie progresse à une vitesse inimaginable...

-Seigneur, dit Rachid Klein avec un soupçon d'ironie, vous êtes pâle comme un linge. Etes-vous sûr que vous allez bien ?

Le présentateur ricana. Brigitte était certaine qu'il se tenait le ventre.

-Et bien je vous remercie, les chercheurs ont de l'humour, comme peuvent le constater nos auditeurs. C'était le professeur Rachid Klein, de l'Institut Pasteur, qui a isolé et identifié le virus de l'hépatite qui porte son nom. Grande déception et séance d'autocritique au Quinze de France, comme nous l'explique l'entraîneur Raoul Domingo au micro de Marie Coutras...

Brigitte se leva et marcha jusqu'à la fenêtre. Les lampadaires se ployaient comme de jeunes saules, une rumeur marine passait au ras des avenues transformées en couloirs par la tempête. Elle vit une

femme raser les murs à petits pas précipités. Cette andouille faillit se faire aplatir par la porte cochère qu'elle avait réussi à entrouvrir. C'était un temps à grignoter, à baisouiller, à siroter, à traîner à poil toute la journée, deux ou trois polars sous le bras. À une heure il faisait presque nuit, une obscurité épaisse, hululante et rageuse, la gorge d'Ysengrin. Après les amères remarques de Raoul Domingo sur la légèreté coupable de son troupeau de mulets, un présentateur un peu soûl ou mal réveillé se réjouissait que le chêne sarthois appelé "Le Lion" en hommage à Louis VIII, contemporain de sa naissance, résistât fièrement à cette nouvelle tempête. Le vieil arbre souffrait d'une descente de cime, était parcouru de longues lézardes noires infligées par la foudre et haubané comme un mât de cocagne. On avait bétonné une partie de son tronc colossal. Brigitte songea aux hêtraies cathédrales de cette région, aux Douglas de Corrèze. Elle aimait les arbres gigantesques, mais les modifications climatiques les rendaient de plus en plus rares. Elle chercha une station musicale, baissa le son et retourna se coucher.

VII EN HELICOPTERE

Tintin se trompait : avec la tempête, Büçalket n'avait pas osé mettre ses employés au travail. Il s'agissait cette fois de hongrois munis d'un contrat temporaire. Le Turc, un homme qui ne devait pas avoir plus de trente-cinq ans, était bâti comme un poids moyen. Il se montra irascible et insultant dès le début, bousculant le reporter, faisant mine de ne pas l'avoir entendu, lui répondant parfois par une injure. De toute évidence il avait pris du retard sur des délais déjà trop courts.

-Ismail Mayatov ? Ali Djourov ? ça ne vous dit rien ?

Sur les trois mille mètres, ils n'avaient coulé que deux cents mètres carrés. Un des ouvriers s'installa sur le premier hélicoptère. Le siège ressemblait à un siège de vieux tracteur, et les vibrations pouvaient rivaliser avec celles d'un marteau-piqueur. Tintin se demanda où le Turc avait pu dénicher un matériel aussi miraculeusement vétuste. Le Hongrois, respectueux de la législation, portait un casque pour protéger ses tympans, mais montait à cru. Il aurait des durillons au cul avant deux heures. Déjà un deuxième ouvrier arrivait, juché sur un modèle un peu moins périmé. Les trois autres étaient à la bétonneuse. Büçalket marchait de long en large, fulminant, et lançait parfois des ordres inutiles. Il n'osait pas partir et laisser son équipe avec la mouche à merde, comme il avait déjà surnommé Tintin. Les Hongrois étaient en règle, mais il devait embaucher cinq Tadjiks dans la soirée, et les autres le savaient. Le nom de Mayatov ne lui disait rien, mais le petit Ali, oui, c'était un des

Ouzbeks du chargement pourri. Malades tous les quatre, il avait dû s'en débarrasser et détruire leurs papiers. Comment ce putain de petit pédé était-il remonté jusqu'à lui ? Aucun de ses ouvriers ne connaissait son nom, aucun ne savait lire, du moins en français. Pour le moment il était en règle, avec les Hongrois, mais ce soir...

-Jamais entendu ces noms-là. On a du travail par-dessus la tête, avec la tempête on a pris du retard, alors zou, maintenant tu dégages, ou tu vas aider les hommes.

Avec le bruit de la bétonneuse et des hélicoptères, Büçalket hurlait et faisait de grands gestes pour se faire comprendre.

-Les autres patrons disent que vous facturez les sols à des prix très bas, que vous faites travailler des étrangers. J'avais pensé...

-C'est ça, rugit le Turc, ces connards font pas la différence entre les Arabes et les Turcs, ils essaient de me casser par tous les moyens parce que je leur rafle les contrats. Ils ont qu'à travailler plus et moins cher, c'est ça le secret, tout le monde le sait, non ? Français de merde, toujours peur de se retourner un ongle. Et toi, tu es flic ? Inspecteur du travail ? Tes papiers, montre-moi.

Tintin montra ses papiers de bonne grâce : il avait vu ceux des ouvriers quelques instants plus tôt.

-C'est bien vrai, une mouche à merde. Tu crois qu'on a besoin de ça ici, avec tout le travail qu'on a ? Maintenant fous le camp, je dois m'occuper des gars, je suis pas la Diva Paradis pour donner des interviews aux feuilles de chou.

Tintin jeta un coup d'oeil sur les ouvriers.

-Ils se débrouillent très bien tout seuls, cria-t-il. Alors, Ali Djourov, vous ne voyez vraiment pas qui

c'est ? Il est mort.

-Connais pas, gronda Büçalket.

-Il est mort il y a une quinzaine de jours. L'hépatite de Klein. Vous n'avez pas entendu parler ? Vous savez que c'est très contagieux ?

-Casse-toi ! hurla le Turc, hors de lui.

-L'incubation peut durer quinze jours, trois semaines, parfois plus. Et après, ça va très vite. Si vous avez été en contact avec lui...

Büçalket saisit une pelle. Les ouvriers s'étaient arrêtés de travailler. Il se retourna vers eux et les agonia d'injures. Tintin en profita pour s'éclipser. Chou blanc, peut-être. Il avait besoin d'aide.

-Pourrais-je parler à la commissaire Elisabeth Pastenague, s'il vous plaît ?

-Un instant.

-Baby, c'est toi ?

-Tintin ! Tu n'es pas mort ?

-Pas encore. J'aurais besoin de ton aide.

-Oui ? Rien que ça ? Tu sais que ça porte un nom ? Les bureaux de la P.J. ne sont pas une agence de détectives privés...

-Attends, je t'explique...

-Je trouve tes articles un peu tendancieux. Moi je m'entends très bien avec la mère Bergenstadt. Et je ne trouve pas que les juges aient tort de s'intéresser à leurs subordonnés. Et je n'ai jamais molesté personne.

-Baby, tu viens bouffer chez moi demain soir ? On aura tout le temps de discuter de ça devant un bortsch. Là, ce que je voudrais, c'est seulement être accompagné par un flic, n'importe lequel, avec ou sans uniforme, pour une enquête. Un planton fera l'affaire.

-C'est quoi, cette enquête ?

-Sur les réseaux de clandestins. J'essaie de

remonter la filière suivie par un certain Ali Djourov, qui est mort de l'hépatite de Klein au commissariat du treizième. Au pif, j'interroge un Turc spécialisé dans les sols industriels et le travail au black. C'est le seul que j'ai trouvé, c'est peut-être lui qui faisait bosser Djourov, peut-être pas. Mais il m'a jeté comme une merde, il refuse de répondre à mes questions.

-Ça t'étonne ?

-L'équipe de jour est légale : des Hongrois munis d'un contrat en bonne et due forme. Mais à mon avis l'entreprise fait les trois-huit, ou les deux douze, avec des clandestins. En plus il est à la bourre à cause de la tempête. Si on y allait cette nuit ou la nuit prochaine, je suis sûre...

-Tintin, sauf ton respect, qu'est-ce que c'est que ce plan miteux ? Tu vas me débaucher un auxiliaire pour ratisser à tout casser trois clandestins ?

-Pour remonter une filière.

-Une filière sans intérêt. Des comme ça, il y en a des centaines.

-D'accord, je ne travaille pas à la rentabilité, je fais dans l'humain. Mais tu sais, quelques centaines de petits passeurs, ça finit par faire quelques milliers d'ouvriers. Tu n'as pas un planton qui se les roule quelque part ?

-Il y a des tas de plantons détachés dans tous les ministères et qui font le poireau devant les lourdes de la jet-set parisienne, mais il est hors de question d'en distraire un seul. Tu veux me faire limoger ou quoi ? Je t'envoie deux inspecteurs, et tu me passes tous les renseignements que tu pourras glaner. Tu sais qu'au commissariat du treizième deux flics sont hospitalisés ? L'un d'eux est dans le coma. On dit que cette épidémie vient d'Asie.

-Mmmh... Quand ?

-Pas avant demain soir. C'est ça ou rien. Et tu me refiles tous tes tuyaux, même si je n'ai pas l'intention de les utiliser. J'apporte le rouge ?

-D'accord. À demain, Baby.

-À demain. On bouffe et sur le coup de deux heures on y va. C'est bon ?

-C'est bon.

VIII BAGUET & FILS

Malgré lui, Tintin commençait à s'intéresser à cette histoire d'épidémie. Dans un premier temps, l'avalanche d'articles racoleurs et apocalyptiques l'avait rebuté. Les "Nouvelles du Globe" et la station "Paris 24" étaient les seuls média grand public à conserver une certaine réserve. Une feuille raciste et nationaliste, "Le Français", ayant établi que les trois premiers morts venaient d'Asie Centrale, toute la classe politique s'était levée comme un seul homme pour réclamer des mesures spectaculaires contre l'immigration clandestine. Il était difficile d'entrer dans une boulangerie sans subir les lamentations courroucées de monsieur Tout le Monde. Bien que journaliste, Tintin s'émerveillait encore de l'emprise terrifiante des médias sur les esprits.

La nouvelle tomba peu avant l'arrivée de Baby Pastenague, tandis qu'il coupait le saucisson à l'ail en rondelles. Un petit laboratoire privé, Baguet & fils, venait d'élaborer le vaccin tant attendu et se proposait de l'expérimenter sur des volontaires malades et sains dès qu'il en obtiendrait l'autorisation. Le nombre de cas oscillait entre deux et cinq mille, selon les estimations contradictoires émanant d'organismes aux intérêts divergents. Lorsque Baby entra sans frapper, Tintin lui fit signe de s'asseoir et monta le son.

-Quel accueil charmant, fit remarquer Baby. Mais elle tendit l'oreille elle aussi, empoignant le whisky à l'eau que lui tendait son ami.

Un obscur chercheur expliquait le mode de fonctionnement du vaccin, à la fois préventif et curatif. Sa voix de chèvre donnait le frisson. Chaque virus,

bêlait-il, est habillé avec des séquences de protéines. La plupart du temps, celles-ci déclenchent la production d'anticorps inoffensifs pour le germe, un peu comme une multitude de leurres qui parasiteraient la réponse immunitaire. Mais en même temps chaque germe a ce qu'on appelle un site neutralisant : une séquence protéique particulière, qui liée à l'anticorps provoque la destruction du virus. La bonne serrure, si vous voulez. Il suffit d'identifier cette séquence, de la reproduire in vitro en grande quantité, et de l'introduire dans l'organisme, pour obtenir une réponse immunitaire ciblée, efficace. Ce fut le principe du vaccin contre l'hépatite B, par exemple : l'agent immunisant était une protéine d'enveloppe du virus, synthétisée par des méthodes de recombinaison de l'ADN. À ce procédé nous en avons associé un autre qui consiste à introduire dans les cellules atteintes des monobrins de quelques dizaines de nucléotides. Ceux-ci sont complémentaires d'un ARN messager dont la traduction en protéines est ainsi empêchée. Nous appelons cela l'ARN antisens. Les virus existants ne sont pas attaqués ni détruits, mais une fois au coeur de la cellule leur capacité reproductrice est neutralisée. L'association des deux devrait être assez efficace pour enrayer l'épidémie.

-Incroyable, grinça Baby. Tout ce que j'ai compris, c'est que ce labo nain dispose de plus de flouze et de matériel que le CNRS en entier. Qui les paye, ceux-là ?

Comme pour donner raison à la commissaire, l'entretien suivant permettait à Johan Serdecoup, de l'Institut Pasteur, de se réjouir avec une certaine acrimonie devant cette découverte.

-C'est un véritable miracle, disait-il perfidement. Nous n'avons même pas encore terminé l'analyse du

virus, qui n'a été identifié par Klein que depuis quelques jours, et je peux affirmer que nous disposons des technologies les plus avancées et des chercheurs les plus performants. Pour mettre au point ce type de vaccin, il faut vraiment être à la pointe de la recherche. Je suis stupéfait qu'un petit laboratoire privé ait pu le faire sans aucune aide...

Tintin éteignit le poste. Les deux femmes se regardèrent. Baby tendit son doigt vers la bouteille de whisky.

-Merci. Ils vont se faire des couilles en or avec ce vaccin. Si le brevet est déposé, ils peuvent le vendre au prix qu'ils veulent, et dans la situation d'urgence où on est...

-Tu y crois, toi, au petit labo ?

-Non. Mmmh... ça sent bon.

Tintin déposa sur l'épaisse nappe blanche un grand pot de crème fraîche. Puis il entreprit de couper la viande, après avoir versé le bortsch dans une énorme soupière en forme de cygne. Baby s'empara de la louche.

-Tu vas en bouffer toute la semaine, dit-elle en remplissant son écuelle sans cérémonie.

-J'ai un congélateur, répondit Tintin. On y va ensuite ?

-Pas moi, autre chose à faire. Les deux inspecteurs, Malraux et Leboul, seront en bas de l'escalier à une heure pétante. Si ton Turc fait bosser des clandestins, on l'embarque. Sinon tu peux dire adieu à ton fil conducteur, faudra en trouver un autre. Mmmh... le chou est délicieux.

-Avec tout ce qui se passe, le démantèlement des filières va peut-être devenir d'actualité, non ?

-On dirait, oui. J'ai pas eu trop à ferrailer pour obtenir la commission rogatoire de Bergenstadt. Et

pourtant il paraît que les juges et les OPJ passent leur temps à se tirer dans les pattes. Enfin c'est ce que j'ai lu dans la presse sérieuse.

Tintin sourit et servit à Baby un grand verre de bourgogne.

-Je ne comprends pas ce que tu dis quand tu parles la bouche pleine. Et puis à vrai dire, je m'en fous un peu, des conflits entre la PJ et la magistrature. Tu sais que je travaille sur les réseaux de clandestins en provenance d'Asie centrale. Cette épidémie est en train d'en faire un sujet brûlant. Qu'est-ce que tu en penses ?

-Que veux-tu que j'en pense ? Les incendies de foyers recommencent. Pas plus tard que ce week-end, toute une famille y est passée. Bande de cons. Et hier une bande de petits crânes rasés a noyé un gosse dans le canal Saint-Martin. C'est consternant, et à mon avis ça ne fait que commencer. Ne bois pas trop, c'est toi qui conduit tout à l'heure.

-Je ne risque rien, tu as fini la bouteille.

IX LA FILIERE

Malraux était un jeune homme renfrogné, Leboul un homme d'âge mûr élégant et disert. Tintin eut tôt fait de reconnaître en eux l'ambitieux et le fataliste. L'ambitieux se résignait à contrecœur, tandis que le fataliste s'intéressait au plus haut point à cette mission nocturne. Les deux hommes, malgré leurs antagonismes, s'entendaient plutôt bien. Leboul ne ferait jamais d'ombre à Malraux. Malraux amusait Leboul. Esprit curieux et désenchanté, il en avait vu passer des ambitieux. Leur apparente uniformité caractérielle cachait des fêlures variées. On retrouvait assez souvent en eux l'enfant gâté puis dédaigné, mais parfois il s'agissait d'autre chose. Les malheureux se sentaient mal du lever au coucher, et jusqu'au plus profond de leur sommeil agité. Leboul les plaignait de tout son coeur, mais sans rien en montrer. Plaie d'orgueil, pour certains, est presque mortelle. La culture d'un ego dominateur lui apparaissait comme une discipline ingrate, aux confins d'un désert sans lumière ni chaleur, et promise à des résultats décevants. Au mieux, une statue vide érigée dans un champ de ruines. Au pire, une ruine parmi les ruines. Il méditait souvent sur la pathologie de l'ambitieux, mais sans s'étonner outre mesure que le type de société auquel il appartenait en eût fait un idéal. En vérité, il avait de l'affection pour Malraux. Ce n'était pas sa faute s'il s'était fait bouffer par son reflet, comme Narcisse. Tout l'y avait poussé, à commencer par l'indéfinition de sa personnalité.

Baby serra la main des deux inspecteurs. En privé, elle embrassait Leboul sur les deux joues, mais

elle ne voulait pas froisser Malraux. Malgré sa rudesse apparente, la commissaire ne manquait pas de délicatesse. Une voiture blindée l'attendait, garée de l'autre côté de la rue. Elle s'y engouffra la tête la première, offrant un instant le spectacle floral de deux jupons superposés sous sa lourde jupe de laine rouge. Puis sa petite main carrée se glissa par l'interstice d'une vitre entrouverte pour un vague signe de congé. Déjà Malraux et Leboul se dirigeaient vers une autre voiture, un petit modèle gris anthracite portant sur le pare-brise arrière le macaron de la Police Judiciaire. Malraux s'installa au volant tandis que Leboul, de lui-même, s'asseyait sur la banquette arrière. Il faisait doux et humide, la rue assombrie avait des reflets de vinyle. Les inspecteurs savaient où aller, et par quel chemin. La conversation roula d'abord sur le travail clandestin. Leboul égrenait les anecdotes tragiques ou ridicules d'une carrière commencée sous Mitterrand. Il se souvenait, oui, de la clause restrictive, qui avait fait exploser le travail au noir. C'était tout au début, il venait de passer le concours. À cette époque les écologistes passaient pour de doux rêveurs, ou des emmerdeurs irréalistes. Il se rappelait, lui, une époque où les hivers étaient des hivers, avec de la neige et du froid, et où les tempêtes constituaient des événements climatiques occasionnels. Il parlait des migrations d'oiseaux devenus sédentaires ou disparus. Tintin et lui se découvrirent une passion commune pour les grands arbres.

-On arrive, dit Malraux. Il y a du monde.

Un monospace aux vitres peintes était garé sur le futur parking du centre commercial, encore à l'état de terrain vague. En descendant de voiture, Tintin reconnut le martèlement des hélicoptères. Leboul rajusta le col de son veston en tweed. Malraux fonçait

tête baissée vers le hall sans vitres, les poings enfoncés dans les poches. Tintin regarda sa montre. Deux heures moins le quart.

Les ouvriers ne s'aperçurent pas tout de suite de leur arrivée. Trois d'entre eux portaient des casques, et les deux autres se penchaient sur la bétonneuse. Le Turc, pour changer, était en train d'engueuler quelqu'un, sans qu'on pût déterminer qui. Toutes ces brailantes semblaient plus nécessaires à son équilibre interne qu'à la bonne marche du chantier. Malraux et Leboul se postèrent de part et d'autre de l'entrée, les bras croisés. Même Malraux souriait. Les ouvriers travaillaient vite et sans précautions. Du boulot d'Arabes, aurait dit Dos Santos. Tintin s'avança vers Büçalket. Quand celui-ci l'aperçut, il chercha des yeux une pelle. Cette quête fit entrer dans son champ visuel les deux inspecteurs. Il comprit tout de suite et adressa aux cinq ouvriers un geste rageur, assorti d'un torrent d'injures dans sa langue natale. Heureusement, il était le seul à la comprendre, mais les Tadjiks se rendirent compte que quelque chose ne tournait pas rond et arrêtèrent les machines. Un silence abrutissant succéda au vacarme. Leboul se dirigea vers Büçalket, lui montra sa carte et demanda d'un ton courtois les papiers de ces messieurs.

-Demandez-les à la mouche à merde ! explosa le Turc.

Les clandestins s'avançaient à leur tour. Aucun n'avait envie de fuir. Pour aller où ? Ils allaient rentrer chez eux, avec en plus une dette impossible à payer, tout le fric qu'ils devaient au passeur. Ce qui s'appelle sortir de la merde pour pouvoir y plonger de plus haut. Dans six mois, grommela Malraux, ils seraient de retour, un peu plus fatigués, un peu plus prêts à faire n'importe quoi.

-La mouche à merde, fit-il remarquer, c'est un joli pseudonyme.

-Oui, répondit Tintin, je pense signer mes articles comme ça à partir de maintenant.

Leboul appelait le fourgon. Le Turc tournait autour de ses vieilles bécanes, comme si leur perte était la conséquence la plus déchirante de cette mésaventure. Les ouvriers échangeaient des paroles brèves et tristes à voix basse. Ils s'étaient regroupés autour des inspecteurs, à leurs yeux Būçalket n'existait déjà plus. Malraux adressa au Turc un signe impérieux. Celui-ci vint. Il dut faire un effort pour obéir. C'était un de ces hommes qui ne se plient jamais à rien ni personne.

-Je suis ressortissant de l'Union, commença-t-il, menaçant.

-Moi je suis flic de l'Union, répliqua Malraux d'un ton cassant. Je ne peux pas vous faire incarcérer, mais je peux vous briser définitivement les reins. Vous n'aurez plus le droit de figurer sur un seul registre de commerce d'ici à Erzurum, si vous me les brisez. Il ne vous restera plus qu'à devenir manœuvre, comme vos esclaves. Pour le moment, ce qui vous pend au nez, c'est une grosse amende et peut-être un petit sursis. Mais si on est vicieux, ça peut aller beaucoup plus loin. Alors suivez mon conseil, écrasez-vous et collaborez.

Būçalket sourit. Il ne rencontrait pas tous les jours quelqu'un d'aussi teigneux que lui. Au fond le jeune flic avait raison, il ne risquait pas grand-chose : la moitié des travaux était effectuée par des réguliers. Il pourrait toujours invoquer l'urgence, la tempête... il avait joué de malchance.

-Qu'est-ce que vous voulez ?

En disant cela il mit la main à la poche.

-Corruption de fonctionnaire, dit précipitamment Leboul, c'est la taille au-dessus, par contre. On ne badine pas avec ça.

Le Turc sortit un mouchoir et s'essuya le nez. Il comprenait vite.

-Le nom du passeur, reprit Malraux.

-Djourov ? Mayatov ? hasarda Tintin.

Büçalket le gratifia d'un regard méprisant. Petit con. Il pouvait toujours courir après son renseignement, il n'était pas flic, lui. Quant à l'Afghan, qu'il crève. Il n'aurait pas de mal à en trouver un autre.

-Rouhani Pahlan. C'est un Afghan d'Ankara. Je l'ai connu par l'ami d'un cousin. Je mange pas de ce pain-là, moi, mais là j'ai été coincé par les délais, j'aurais dû rembourser une partie de l'argent. Des fois on a pas le choix. Je sais qu'il travaille avec un Ouzbek. Je peux rien dire de plus. On a le moins possible de contacts dans ces cas-là.

-Vous n'avez aucune idée de l'endroit où on pourrait le joindre ? Même à Ankara ?

-Non. Je sais qu'il fait souvent le voyage. Je crois qu'il les prend en charge à Sumqayit ou Astara, en Azerbaïdjan, mais c'est l'Ouzbek qui les recrute. C'est ce que j'ai entendu dire. Eux c'est des Tadjiks, mais ils viennent tous plus ou moins de la même région.

Le fourgon était arrivé. Les ouvriers y montèrent, tête basse, sans protester.

-C'est des sauvages, ceux-là, de vrais montagnards. Ils parlent à peine le Russe. Il faut se faire comprendre avec les mains, le langage des singes.

-Venez, dit Leboul. Vous devez tout de même faire une déposition.

Le Turc se raidit.

-Je peux pas la faire demain matin ?

-Non, dit Malraux.

Tintin noircissait son petit carnet de sténo. Il notait tout: l'ambiance, les lieux, le physique des personnages, leurs tics de langage. Il enferma dans les petits signes furieux les yeux noirs des Tadjiks, leurs mains crevassées, la sonorité de leur dialecte, la douceur résignée de leurs manières. Le Turc, délinquant de marque, évita le fourgon. Il trouva le moyen de se camper sur la banquette les jambes écartées, les coudes déployés, dans une position aussi inconfortable pour lui que pour Tintin. Le Boul le classa dans la catégorie de ceux qui ne se sentent bien que lorsque les autres se sentent mal, même s'ils doivent pour arriver à ce but endurer un certain malaise. Une perversion peu commune, mais pas si rare que ça. Tintin fut soulagé quand la voiture s'arrêta en bas de son immeuble. Il fit un signe amical aux deux inspecteurs. Il était content de lui : il avait réussi à piquer la montre du Turc. Un beau gousset en argent que cet imbécile gardait dans la poche de son blouson. Fructueuse nuit, pensa-t-il en gravissant les marches. L'odeur réconfortante du bortsch flottait encore dans l'escalier.

X L'EPIDEMIE

Des bruits couraient depuis quelques jours sur les origines asiatiques de l'épidémie. L'opinion commençait à s'émouvoir, et à prendre la mesure du colossal trafic de viande humaine en cours. Louques cessa tout commerce avec certains de ses sous-traitants. Cette rupture habilement médiatisée le propulsa au premier rang des entreprises citoyennes, dans un secteur pourri par ce genre de délinquance. Laetitia Souros, lancée malgré elle aux troussees de petites boîtes en dissolution, enrageait.

-Je ne suis pas juriste, disait-elle à Tintin, mais il faudrait un article de loi qui responsabilise les gros donneurs d'ordre, qui les empêche de mettre la pression sur les délais et les prix. Louques fait ça de façon systématique. Faut pas rêver.

Parotti forçait l'admiration. On le retrouvait sur toutes les chaînes, et sur le site Web où son élégante bobine grandeur nature vous expliquait les responsabilités assumées des grands groupes internationaux. Son oeil de velours plongeait dans celui de l'internaute.

-Multinationale n'est plus un gros mot, disait-il avec un sourire moqueur. Le monde a grandi, nous aussi.

-Tu as vu ce vautour, cette crevure ?

-Calme-toi, dit Tintin. Il y a un site sur la maladie?

-Sais pas. Cherche.

Tintin passa sans succès d'hépatite à Klein, à épidémie, et finit par se retrouver, après des incursions variées dans tous les sites médicaux, sur celui de Médecins Sans Patrie. Une carte de tous les camps de

réfugiés encadrés par l'organisation dans le monde attira son attention. Il cliqua sur un point à la frontière Ouzbèko-Afghane. Camp de Benghazi. Le nom lui rappela la ville de Cyrénaïque où s'étaient étripés britanniques et forces de l'Axe en 1941-42. Il s'agissait d'un ancien campement de nomades reconverti en camp de réfugiés, à trente kilomètres peut-être à l'Est de Termez. Un jeune toubib porté par ses nerfs, François Talent, expliquait en phrases brèves les causes de l'incessant afflux de réfugiés à la frontière ouzbèke. Il s'agissait surtout de tadjiks, mais aussi de femmes et de fillettes pachtounes. Les ONG féministes, aidées par des organisations plus connues comme Amnesty International, organisaient leur fuite des villes tenues depuis une trentaine d'années par les talibans. Dans ces ONG on trouvait surtout des islamistes réformateurs, mais aussi les membres de groupuscules extrémistes, surtout des femmes tentées par le terrorisme. En témoignait une série de tueries spectaculaires, sur le sol Pakistanais, d'hommes relaxés par les tribunaux après s'être livrés à des meurtres d'honneur sur leur épouse, leur sœur ou leur fille. Cette pratique encore répandue provoquait des discussions passionnées dans les milieux les plus traditionalistes, connus depuis toujours pour leur haine fanatique des femmes.

-À deux kilomètres d'ici se trouvent les laboratoires de la Dawning and Cowbs Company, qui nous fournissent la plupart des médicaments dont nous avons besoin et parfois nous "prêtent" des membres de leur milice de sécurité. Cela peut apparaître comme une compromission grave, et c'est d'ailleurs ce qui a poussé trois autres ONG à partir de Benghazi. Nous n'avons pas fait ce choix. Il y a en permanence ici à peu près trente mille réfugiés. Sans notre présence la

plupart de ces gens seraient condamnés à une mort certaine. Les détachements pachtounes ne cessent d'aller et de venir, sans parler des tribus de pillards qui descendent des montagnes pour faire des razzias. Les femmes pachtounes sont en général très vite emmenées à Termez, d'où elles prennent le train pour Boukhara et là, elles sont en sécurité. Mais les Tadjiks, qui sont aussi en majorité des femmes et des enfants - les hommes sont restés pour combattre en Afghanistan- n'ont pas d'autre alternative que de rester ici en attendant une victoire provisoire de leur ethnie. Mazar-i-Charif a été reprise et perdue une dizaine de fois depuis le début du conflit. Nous avons à faire face à cette nouvelle épidémie, contre laquelle nous sommes désarmés, et à des cas de choléra. Nous avons des problèmes d'assainissement de l'eau, comme toujours. Le froid aussi est un gros problème, bien que ces gens y soient accoutumés, et que nos tentes s'inspirent de celles qui protègent les nomades en toutes saisons. Mais nous avons bon espoir d'améliorer la situation grâce à votre générosité. Ici, trois euros suffisent pour assurer la survie d'un enfant malade pendant une semaine en lui fournissant vêtements, médicaments et nourriture. Songez-y.

-Un discours un peu bordélique, fit remarquer Laetitia.

-De quand date ce truc ? Il n'y a rien d'autre sur l'épidémie ?

À force de chercher, Tintin trouva sur un autre site de MSP des renseignements plus récents. Il s'agissait bien de l'hépatite de Klein, mais le vaccin, protégé pour six mois par un brevet et hors de prix, restait inaccessible. Les médecins bricolaient donc avec les moyens du bord, et la mortalité dans le camp avait été effrayante au début. À présent le laboratoire

fournissait un assortiment d'antibiotiques et de vitamines qui permettait aux plus robustes de s'en sortir.

-Le plus gros problème, c'est celui de la contagion. Il nous est très difficile d'isoler les malades. Nous avons dressé une grande tente à l'écart du camp, mais la mortalité y est bien sûr impressionnante et les réfugiés préfèrent cacher le plus longtemps possible leur état parce qu'ils ont peur d'y être enfermés. Pour eux, c'est comme un arrêt de mort. En outre, certains symptômes ressemblent à ceux des cholériques et nous devons faire attention à ne pas leur administrer un traitement inadapté. Nous avons reçu un renfort d'une dizaine de volontaires, car trois d'entre nous ont déjà succombé à la maladie, mais la situation reste critique. Cependant, la nouvelle équipe est vaccinée.

-Savez-vous d'où vient cette épidémie ? D'Afghanistan?

-Non, nous ne savons pas. Trop de gens transitent ici, y compris les Ouzbeks qui viennent de l'intérieur dans l'espoir de travailler au "Village", où se trouve tout le personnel du laboratoire, et où les salaires sont très élevés pour la région. Beaucoup, quand ils ne trouvent pas à s'employer, finissent par échouer ici. Ils ne sont pas très nombreux, mais suffisamment pour que nous ne sachions plus où nous en sommes. Mais par ailleurs, sans l'aide du laboratoire, nous ne pourrions pas rester ici un jour de plus.

Tintin laissa tomber. L'épidémie pouvait venir de Kaboul, de Samarkand, du Tadjikistan... en tout cas elle était née dans cette région, où avaient été recrutés, d'après le Turc, les clandestins amenés par l'Afghan. La propagation de la maladie s'expliquait donc facilement. Il chercha quelques temps un site qui puisse le renseigner sur la Dawning and Cowbs

Company, en vain. Qu'est-ce que ce gros laboratoire foutait dans ces montagnes peu sûres ? Tintin savait que certaines firmes, confrontées à l'interdiction de l'expérimentation animale dans tous les pays développés, avaient ouvert des labos clandestins dans les zones incontrôlées des pays pauvres. Ils continuaient ainsi en toute impunité à torturer des animaux, pratique moins coûteuse et plus simple que les cultures cellulaires et l'expérimentation in vitro. Et si en plus cela faisait courir des risques non négligeables à l'espèce humaine, il ne s'agissait après tout que des miséreux avoisinants, déjà exposés par leur condition à toutes les maladies.

-Qu'est-ce que tu cherches ? demanda Laetitia en posant à côté du clavier une tasse de thé au jasmin.

-Ce labo, Dawning and Cowbs Company. C'est quoi? On ne sait même pas ce qu'ils fricotent. Des additifs alimentaires ? des produits de beauté ? des médicaments ? À mon avis, c'est encore une de ces officines de vivisection. Mais d'après ce que dit le toubib, ça a l'air énorme. Assez pour attirer les populations du coin en quête de fric, assez pour avoir construit un vrai village à leurs employés. Tu trouves ça normal ?

-Je ne sais pas ce qui est normal ou pas dans ce domaine. Pourquoi n'essaies-tu pas le site de la LFCV ? Je crois qu'ils ont répertorié tous les labos clandestins de vivisection. La liste est mise à jour assez souvent, d'après ce qu'on m'a dit.

Mais le site de la LFCV se cantonnait aux laboratoires européens et américains. La Ligue n'avait pas réussi à suivre l'émigration des vivisecteurs, n'ayant aucun appui, aucun relais dans la plupart des pays pauvres.

-Trop curetons, commenta Laetitia. Ils sont

coincés dans l'aire chrétienne.

-Je laisse tomber, tant pis. De toute façon je suis en dehors de mon sujet, dit Tintin, furieux contre lui-même.

XI ROUHANI PAHLAN

-Allô Tintin ?

Brigitte sortit du lit pêle-mêle, faisant tomber par terre le gros polar historique avec lequel elle avait fini la soirée la veille.

-Pas encore, dit-elle. Baby ?

-J'aurais dû être journaliste, ça m'aurait laissé le temps de voir grandir mes enfants. Tu travailles toujours sur cette filière Ouzbéko-Afghano-Turque ?

-Oui, dit Brigitte, complètement réveillée, en essayant d'atteindre son pantalon sans lâcher le combiné. Et bien ?

-Büçalket s'est largement déboutonné. Un vrai strip-tease. C'est fâcheux pour lui, mais avant de se mettre aux travaux publics il faisait dans le trafic de came. Même provenance d'ailleurs, et sans doute même trajet romantique à travers les déserts du Turkménistan, la Caspienne, en longeant le Caucase par le nord jusqu'en Crimée, puis en accostant en Roumanie. À notre époque de flux tendus où les psychotropes et la viande humaine transitent le plus souvent par cargo, quand ce n'est pas par avion, ce chemin ne manque pas de poésie. Ni d'efficacité. Le Turc a compris qu'il devait nous jeter Pahlan en pâture s'il voulait bénéficier d'un peu d'indulgence de notre part. C'est une crapule, il vendrait père et mère pour pouvoir continuer sa sale petite cuisine. Les Tadjiks devaient repartir au bout de trois semaines avec dans leur baluchon de quoi passer l'hiver au chaud. C'est du moins ce qu'ils s'imaginaient. En réalité, Büçalket les avait déjà rétrocédés à une autre boîte. Celle-là fait dans le hot-dog frites crêpes

beignets. Ils ont une écurie de six camions qui tournent dans les banlieues ouvrières. Les types ne conduisent pas, ils font la popotte et servent quatorze heures par jour. Ils dorment dans le camion et bouffent sur le fonds...

-Et alors ?

-Il attendait un autre chargement, des Ouzbeks de nouveau. Quatre. Il devait en prendre livraison hier soir, dans un petit bled près de Meaux. Malraux n'a eu qu'à s'y rendre dans le fourgon du Turc et embarquer tout ce joli monde, avec la collaboration gracieuse des flics de Seine-et-Marne. Rouhani Pahlan est un bel homme calme et réservé. Il a quelque chose de félin, les costards cintrants pleins de coutures ne lui vont pas. On l'imagine dans des étoffes amples et flottantes, les pieds chaussés de sandales.

-Je suis contente de voir qu'il t'a fait de l'effet.

-Merci. Cet homme raffiné ne s'est pas privé d'enfoncer le Turc jusqu'aux oreilles dès qu'il a compris d'où lui venait son infortune. Sur les quatre Ouzbeks, deux étaient malades. L'hépatite de Klein, ce qui confirme les rumeurs répandues par les feuilles d'extrême droite : la maladie serait remontée par la filière asiatique. Ces jeunes gens se savaient malades en partant, il y a peut-être trois semaines. L'Afghan n'a pas voulu faire preuve de la même bassesse que le Turc et a gardé les dents serrées sur son fournisseur ouzbek, arguant qu'il ne le connaissait que par son surnom : La Belette. Les clandestins non plus ne se montraient pas très loquaces : ils ont de la famille là-bas. Par bonheur, et par malheur, l'un d'eux était déjà trop malade pour pouvoir être soigné, et dans son délire l'interprète a pu recueillir quelques indications sur le lieu d'où il venait. Un coin non loin de la frontière Ouzbéko-Afghano-Tadjike, un petit bled qui

a grumelé autour d'un caravansérail en ruine. À cet endroit, ils sont nombreux à traverser l'Amou-Daria pour échapper à la guérilla incessante de l'autre côté. Quand les réfugiés ont dépassé le nombre de dix mille, les Médecins Sans Patrie sont venus, avec Action Contre la Faim et quelques autres, essayer d'améliorer les effroyables conditions de vie des fuyards. Par là-dessus se sont greffées des organisations féministes qui ont pris le camp comme base pour organiser l'exil de femmes pachtounes, et comme si ce merdier ne suffisait pas un gros laboratoire américain basé dans le coin en a profité pour fourguer aux ONG les manoeuvres, domestiques et cobayes dont il n'avait plus besoin, en plus de quelques miliciens pour faire tenir tranquille tout ce petit monde. Et aussi, dit-on sous cape, du fric pour la fermer sur ses activités douteuses, et des médicaments périmés par wagons. Depuis l'année dernière, toutes les ONG ont foutu le camp, sauf MSP, qui ne sait plus à qui refiler cette patate chaude : s'ils vident les lieux, on aura droit à un massacre dans les règles, et ça pourrait ternir leur image bien plus que de rester sur un plan aussi pourri.

-Benghazir, marmonna Tintin, enfin vêtu.

-Tout juste, répondit Baby, étonnée. Tu connais ?

-Oui, oui.

-Tu me caches quelque chose ?

Le ton de la commissaire se faisait glacial. Tintin la rassura.

-Rien du tout. J'ai trouvé ça sur Internet, en pianotant de ci-de là à la recherche de renseignements sur l'épidémie. C'est sur le site de MSP, et c'est à la portée de tout le monde.

-Bon. L'Ouzbek s'est fait recruter à Boukhara par un certain Mayatov. Ismaïl Mayatov. Il venait de Benghazir. Qu'est-ce qu'on dit ?

-On dit merci, Baby. Mille fois.

-À charge de revanche. Mayatov les livrait à Pahlan près de Sumqayit, un port d'Azerbaïdjan au nord de Bakou. Ah... la route des pipe-lines et des gazoducs... ça fait pas rêver comme la route de la soie, et pourtant elles se chevauchent plus ou moins. Je compte sur toi pour me renvoyer l'ascenseur dès que possible.

-Pas de problème.

II POPOV

À ce stade, Tintin devait résoudre deux problèmes s'il voulait aller plus loin et remonter la filière jusqu'à sa source. Le premier concernait les "Nouvelles du Globe". Il faudrait ferrailer dur et convaincre Guy Suprême, homme charmant et âpre négociateur, de se rallier à ce qui n'était encore qu'un embryon de reportage. À cette idée Tintin sentit son front devenir moite. Il répugnait à se découvrir trop tôt, préférant déposer sur le bureau du rédacteur en chef un travail peaufiné dans le secret. À la lumière des gros tirages subséquents, les inévitables discussions sur les questions d'argent perdaient tout aspect sordide. Cette fois il serait contraint de dévoiler ses batteries avant d'être opérationnel. Un voyage et une enquête en Asie centrale représentaient des dépenses impossibles à assumer seul. Pendant quelques jours il joua avec l'idée de laisser tomber. Le deuxième problème n'offrait pas des perspectives plus rassurantes, malgré la certitude qu'il avait de le résoudre rapidement : Tintin ne parlait ni l'Ouzbek, ni le Russe. Le seul interprète digne de ce nom qu'il connût, Youri Mikhaïlovitch Souchkine, dit Popov, avait partagé sa vie pendant trois ans, à un âge où Brigitte Saincouen se croyait encore capable de supporter avec équanimité la présence d'un poilu sous son toit. Leur idylle avait péri en même temps que ses dernières bribes de conformisme féminin, donnant naissance au personnage de Tintin. Youri en conservait l'entêtante nostalgie. Brigitte, bien qu'elle eût pris l'initiative de rompre, ne pouvait contenir un ressac de sentiments équivoques chaque fois qu'elle se

remémorait cette période. Ils avaient maintes fois travaillé ensemble depuis leur séparation. De sa famille, originaire de Duchanbe, Youri avait hérité un riche mélange d'Ouzbek, de Tadjik, de Russe et d'Allemand, et l'habitude de mélanger avec bonheur les milliers de mots de quatre vocabulaires appartenant à quatre familles linguistiques distinctes : persane, turque, slave et germanique. Assimiler la plupart des langues apparentées fut pour lui un jeu d'enfant. En s'installant en France à l'âge de dix-huit ans, il avait ajouté à sa panoplie les langues romanes. Par un caprice du destin, sa virtuosité ne lui avait été d'aucun secours face aux langues mongoles, bien qu'on eût pu le prendre pour un descendant direct des khans. Dans toute l'Asie Centrale on retrouvait ainsi, à côté des physionomies turques ou persanes, des visages nettement mongols, et un attachement irrationnel aux vestiges d'une vie nomade abandonnée depuis des lustres. Oui, Popov était l'associé idéal pour cette aventure. Mais comment lui soumettre une proposition pareille en excluant tout retour sur le passé ? Ce n'était pas raisonnable. Voyager ensemble et à petit prix impliquait une promiscuité propice aux pires malentendus. Brigitte, retranchée au fin fond de Tintin, ne faisait pas entièrement confiance à sa propre détermination. Elle aurait juré que sa vie correspondait à ce qu'elle était : une solitaire. Mais parfois le souvenir de s'être réveillée certains matins dans la chaleur d'un corps familier fêlait quelque chose en elle. Elle ne regrettait pas la vie conjugale. Seulement quelques moments magiques. Et elle aimait toujours Popov, mais pas au point de renoncer à sa solitude.

La première démarche, convaincre Guy Suprême de lui ouvrir un compte, s'avéra moins compliquée qu'elle ne l'avait redouté. Le petit homme chauve,

sans une ride, avec ses gestes d'écureuil brisant de façon fugace les plis tranchants de ses costards gris perle, se montra d'emblée intéressé, quoique réservé. Il caressait déjà l'idée de lancer le petit reporter sur les pistes désertiques d'Asie centrale, mais à la poursuite de l'hépatite de Klein plutôt que des travailleurs illégaux.

-Je me souviens de l'enterrement de l'Huma, j'y étais, dit-il de sa voix aiguë et nasillarde. Un enterrement de première classe. Vous êtes très dix-neuvième siècle, Tintin. Tout le monde s'en fout aujourd'hui de la condition ouvrière. Même les plus modestes des érémites s'identifient aux patrons.

-C'est faux, répliqua Tintin avec le plus grand calme. Seulement les luttes sociales concernent un lectorat un peu étriqué pour les "Nouvelles du Globe". C'est un sujet trop intello.

-Oh, intello...

Guy Suprême eut un rire feutré.

-Ouais, alors que l'hépatite de Klein, c'est du grand public, on ne peut pas le nier. Là par contre ça vous permettrait de ratisser largement au-delà de vos lecteurs habituels. Et même dans le petit jardin ouvrier du "Français".

-Quelle langue, mon ami ! Il faudrait apprendre à la sortir sans déployer vos dents, du moins dans la conversation. Vous savez que vous êtes en train de me demander beaucoup d'argent, et sans me donner aucune garantie en échange ? Vous me reprochez d'avoir l'esprit matérialiste, si j'ai bien compris ? Mais vous-même, vous ne vivez pas d'amour et d'eau fraîche ?

-Beaucoup de gens sont sensibles à ces problèmes de travail illégal. Rappelez-vous ma série d'articles sur les partis politiques...

-Oui, oui, je vais beaucoup vous étonner, mais ce qui a fait la popularité de vos révélations, ce sont les noms prestigieux qui s'y rattachaient. Les Français sont des potaches, ils en sont encore à envoyer des boules puantes à leurs instituteurs. Mais le sort des travailleurs exploités, qu'ils soient ici ou d'ailleurs, ils s'en foutent.

-Monsieur Suprême, je me refuse à faire un reportage qui démontrerait la dangerosité des clandestins. Ces types ne viennent pas tout seuls. Quelques bandits avérés et un grand nombre de patrons respectés se font un blé d'enfer sur leur dos. Jusqu'ici les douanes m'ont parues assez coulantes.

-Vous savez combien ils sont sur le territoire de l'Union, les douaniers ?

-Bon d'accord, mais il y a quand même une certaine complaisance de la part des pouvoirs publics...

-Impétueuse jeunesse, murmura Guy Suprême.

Il sentait Tintin au bord du renoncement. En même temps, il flairait un filon prometteur. Il lâcha du lest.

-En suivant cette petite filière, vous tomberez forcément sur la maladie... je ne sais même pas pourquoi nous disputons de tout ça. Vous devez finir votre travail actuel, il vous tiendra bien jusqu'à la fin décembre. Diable, ce n'est pas la saison idéale pour s'aventurer... où allez-vous ?

-En Ouzbékistan, vers les frontières Tadjike et Afghane.

-L'Amou-Daria.

-Un peu plus haut, dans les montagnes de Bobotogh.

-Encore mieux. Vous ne pourrez pas partir avant le début de janvier. En cette saison le thermomètre campe au-dessous de zéro, beaucoup de routes sont

coupées par la neige. Le plus intelligent serait d'attendre le printemps. Qu'est-ce que vous en pensez ?

-Trois mois.

-Trois mois. Le temps qu'il faut pour préparer sérieusement l'expédition, pour trouver un interprète, pour glisser un mot en conseil d'administration...

-Non. Dans trois mois la filière se sera évanouie, je n'aurai plus de piste. L'interprète est prêt. Moi aussi. Ou j'y vais d'ici quinze jours, ou je n'y vais pas.

Guy Suprême fit le geste d'embrasser une statue beaucoup plus grande que lui. Il avait l'air désolé.

-Et bien n'en parlons plus. Je déteste l'amateurisme.

Le lendemain, il ouvrait à Tintin un compte illimité.

Popov s'était laissé pousser les cheveux et les portait en chignon sur le haut du crâne. Tintin éprouva un grand plaisir en le revoyant. Leur dernière rencontre remontait à plus d'un an.

-Tu as l'air d'un samouraï, dit-il en l'embrassant.

Popov restait calme et un peu sur la défensive, mais lui non plus ne pouvait dissimuler son contentement.

-Je viens te faire une proposition professionnelle, commença Tintin, maladroit.

-Professionnelle, répéta Youri.

Il sourit. Tintin restait les yeux plantés sur son visage comme s'il redoutait de regarder son corps. Il parlait vite et bien, et ses mains et tout son visage s'exprimaient en même temps de façon convaincante. Youri pensait aux petits chevaux tumultueux d'Asie Centrale, à ce jeu de cavaliers barbares qui consiste à s'arracher par tous les moyens la dépouille d'une

chèvre. Il pensait au voyage et à l'intimité avec Brigitte, sans laisser dériver son esprit là-dessus. Il était heureux de la revoir.

-Mais je ne t'ai pas demandé si tu étais libre, conclut timidement Tintin.

-Je suis libre.

XIII AU CHARBON

Ils arrivèrent à Tachkent peu avant la tombée de la nuit. L'immense oasis tranchait sur les ocres mélancoliques de la steppe à l'Ouest, déroulant son pelage de lionne vers les étendues désolées du Kyzyl Kum, et sur l'éclat éblouissant de la montagne à l'Est, dressée en forteresse sous les ors du soleil couchant.

-Ces putains de Russes, murmura Tintin, consterné, ils s'y entendent pour pisser sur la beauté.

Un mur de cubes en béton semblait monter à l'assaut des vergers endormis. Les immeubles, en rangs serrés, défendaient les marches de la ville.

-Comme si les Soviétiques avaient inventé la banlieue... Moi je les trouve sympas, les achélèmes de Tachkent. Tu sais ce que ça veut dire ?

-Non.

-"Ville de pierre". C'est peut-être le seul endroit en Ouzbékistan où on trouve encore des Russes. Tachkent est la ville la plus européenne de cette partie du monde.

Au sortir de l'avion, l'haleine froide du Tian Chan leur souffla sur la nuque un air cinglant. Popov déplia le col de fourrure de son manteau et abaissa les bords de son bonnet en peau d'agneau. Tintin rentra la tête dans les épaules. Il sentait ses oreilles devenir cassantes. Youri le laissa souffrir un peu, puis le coiffa de son couvre-chef, défit son chignon et laissa ses épais cheveux noirs se déployer en écharpe jusqu'à ses omoplates.

-Merci, dit Tintin en claquant des dents.

Mais déjà Popov s'était lancé dans une conversation animée avec un autre voyageur. Les

deux hommes semblaient se connaître depuis leur enfance. Au bout d'un quart d'heure d'éclats de rire, de palpations variées, d'exclamations approbatrices, il revint vers Tintin qui avait l'air d'un enfant en train de geler debout.

-Tu le connais ?

-Jamais vu de ma vie. Il m'a indiqué une petite pension dans le centre. Allons-y en métro, après on verra sur place. Je porte ta valise ?

Il était coulé dans le moule mongol, pas très grand mais large et robuste. Tintin se sentit défaillir de fatigue. Popov respirait l'air saturé de métaux lourds avec une ivresse inconsciente. On aurait dit qu'il buvait à longs traits une pinte de sang. Il confisqua la valise et se retrouva chargé comme une mule et plein d'entrain, tirant dans son sillage le petit reporter hagard.

La splendeur du métro acheva d'assommer Tintin. Au bout de cinq stations il voulut descendre et revoir la nuit. Youri héla un taxi sans lâcher les vingt kilos de la valise. Il les souleva à bout de bras. Tout fut entassé dans le coffre, et Tintin regarda défiler les avenues tandis que Youri tenait le crachoir au chauffeur du taxi. Il n'aurait jamais imaginé une ville aussi vaste et somptueuse. Toutes les proportions lui paraissaient exagérées.

-C'est tout neuf, partout ? demanda-t-il, décontenancé.

-Oui, enfin non. La plus grande partie de la ville a été reconstruite après le tremblement de terre de 1966, mais il reste des vieux quartiers dans le centre. Attends...

De nouveau un échange abscons, avec des inflexions différentes cette fois. On devinait une certaine émotion dans le timbre du chauffeur. Tintin

s'assoupit.

Lorsqu'il se réveilla la voiture était arrêtée. Youri déchargeait les valises. Ils se trouvaient garés au bord d'un jardin circulaire, sur une immense place plantée d'arbres. Certains étaient nus, d'autres non, et leurs feuillages coriaces chuchotaient. Seules les sonorités avaient quelque chose de nocturne : un écho, une profondeur vertigineuse. Les éclairages les plus fous, les plus baroques s'entrecroisaient à travers les jets d'eau et les vasques de fontaines qui semblaient psalmodier chacune dans leur coin, unies par la même ferveur jubilatoire. Cette place fantastique était déserte, à l'exception d'un petit groupe d'hommes barbus et âgés, tous coiffés du même bonnet en peau de karakul aux oreilles rabattues, et engoncés dans des vestes courtes et épaisses. Ils devisaient à voix basse, hochant la tête, indifférents au reste du monde.

-Il faut t'acheter des habits adaptés, marmonna Popov. Viens vite, l'hôtel est par là-bas.

Il avait repris la grosse valise. Tintin lui emboîta le pas. Ils s'engouffrèrent bientôt dans un dédale de rues tortueuses, longeant des maisons aux murs de torchis, irrégulières, séparées par des douves. Parfois une conduite de gaz traversait la rue. D'autres fois ils débouchaient sur un canal clapotant bordé de saules.

-Il y a de l'eau partout, murmura Tintin.

-Oui. Ils ont le désert d'un côté, les jardins irrigués, les fontaines et les canaux de l'autre. Ils sont tellement dingues de flotte qu'ils assèchent tous leurs fleuves. Ce pays est en train de devenir lentement un grand désert salé. Les Ouzbeks sont fous. Mais ils ont les plus belles villes d'Asie Centrale. Il faudrait qu'on aille à Samarcande...

-Non, non, protesta Tintin, on va à Boukhara, c'est là que sévit Mayatov. Tu es sûr que c'est ici ?

C'était ici. Une fois poussée la porte vétuste, ils pénétrèrent dans une vaste pièce sans angles au plafond bas. Une grosse femme radieuse les accueillit et empoigna leurs bagages, qu'elle déposa d'autorité sur un grand lit table en bois bleu recouvert de tapis et de coussins.

-Allonge-toi, dit Youri, désignant l'étrange meuble.

Tintin ne se fit pas prier. L'avion ne lui avait jamais réussi. Il mettait toujours une douzaine d'heures à s'en remettre. Il sombrait de nouveau dans un état intermédiaire entre veille et sommeil quand la femme lui apporta un grand bol contenant un bloc de lait caillé tiède. Il mangea sans se poser de questions. Le goût avait quelque chose de choquant pour lui. Pourtant c'était bon. Ayant fini il se sentit mieux, mais s'allongea de nouveau. Cette fois il sombra dans un sommeil sans rêves.

Il se réveilla tôt et en pleine forme. Youri était déjà debout, il mangeait gloutonnement et la grosse femme le couvait de l'œil, approbatrice. Elle regarda à peine Tintin. Elle aussi, comme Popov, avait un visage large aux yeux bridés et la peau mate. Elle portait un foulard sur la tête et un pantalon sous sa robe. Tous les tissus superposés sur son corps vigoureux arboraient les mêmes motifs éclatants de fleurs rouges et jaunes sur fond noir, avec des feuilles d'un vert brillant. Sourire semblait être son expression naturelle. Tintin mangea avec appétit, ils payèrent une somme qui lui parut dérisoire et prirent congé. Le soleil n'avait pas encore émergé du Tian Chan, dont il soulignait les crêtes d'un trait de lave.

-On part tout de suite ? demanda Popov.

Il avait envie de rester.

-Oui. On va y passer la journée. Six cents

bornes... mais il fait moins froid que j'aurais cru.

Ils louèrent une voiture et partirent. Tintin conduisait et Youri ne cessait de parler, parler, parler. Le côtoyer était comme emporter avec soi un petit torrent tumultueux. Tintin l'écoutait. Il faisait le tri, retenait les informations cocasses ou utiles. Tout pouvait lui servir, Youri était une source inépuisable de renseignements. Connaître une quinzaine de langues, dont quatre maternelles, avait donné à son esprit protéiforme des modes de fonctionnement variés. Toute pensée se structure selon la logique sous-entendue dans l'organisation et le vocabulaire de la langue qui lui servira à s'exprimer. En Youri se superposaient quatre visions du monde, quatre chiots entremêlés se mordant les babines, jappant et jouant, dans l'insouciance joyeuse qui précède l'établissement d'une hiérarchie.

-Tu vois là-bas, cette barre de montagnes, c'est le Kuram. Là-derrrière tu as la vallée du Ferghana. Un jardin irrigué sur pratiquement toute sa superficie, peuplé aussi dru que la Hollande, et tous les fous de Dieu venus des Emirats, du Pakistan, tous les Frères Musulmans chassés du Maghreb et du Moyen-Orient, pour rétablir la vraie foi et foutre une merde pire que chez moi, au Tadjikistan. Les Pachtounes afghans n'ont rien à leur envier. Dans cette vallée se cultive autant de came que de fruits, sinon plus. Certains fondamentalistes ont créé leurs mafias, arrosées par le trafic de drogue. Dans les faits, ils sont pratiquement sécessionnistes : on trouve des tribunaux islamiques un peu partout, la Charia est de mise et la législation officielle au placard. Pour un oui ou un non on s'entretue, ou on zigouille les gonzesses, comme au Pakistan. Tu fais bien d'être un homme. Mais cet esprit de démesure ne date pas d'hier. Mes grands-

parents me parlaient encore récemment d'un allumé du temps de Rachidov, dans les années soixante. C'était un grand ponte du coton, il était à la tête d'un combinat, il avait trente mille esclaves à sa botte. Ce type se prenait pour Tamerlan, il élevait des femmes et des chevaux de course. Adylov. Un des maîtres de la vallée, un des parrains de l'époque, il y en a toujours eu.

Les champs irrigués de la grande oasis laissèrent place, peu après Gulistan, à un paysage un peu morne de basses collines, à la rocaille des piémonts. Le soleil tapait dur sans réchauffer l'atmosphère. Le ciel, autour de lui, avait une profondeur marine, donnait une impression de force contenue dans un fluide provisoirement immobile. Après Djizak, ils entrèrent dans une zone de petite montagne et traversèrent des pâturages, des bois de résineux parsemés de neige poudreuse. Tintin refusa de faire un détour par Samarcande, malgré les prières de Youri. Ils se disputèrent, et jusqu'à Navoï Youri bouda, les bras croisés, l'espèce de visière de son bonnet en peau de karakul rabattue sur les yeux. Il fit semblant de dormir. Tintin trouva plus pénible de conduire dans ce silence hostile, la voix de Youri l'avait toujours rassuré, même quand il ne l'écoutait pas vraiment. Il n'avait pas envie de lui laisser le volant, mais ressentait plus durement la fatigue.

À Navoï, il s'arrêta pour se dégourdir les jambes. Journées de malade, pensa-t-il. Navoï lui déplut, une ville-champignon bourrée d'usines, de voitures, de fumées âcres, d'une population survoltée.

-Cette ville est sortie de terre à la fin des années cinquante, expliqua Youri, ayant complètement oublié son ressentiment. Tout ce qui est dégueulasse et qui pollue se pratique ici. Boukhara est assise sur un

champ de gaz, Gazli est au-delà, cent bornes plus loin, mais c'est ici qu'on le traite. Arrivent aussi, en vrac, l'or de Muruntau, et l'uranium des mines à ciel ouvert qui se trouvent cinq cents bornes au nord, en plein Kyzyl Kum, à Utchkuduk. Les ouvriers qui n'y meurent pas de chaud, ou de froid, sont irradiés pour trois générations. Le minerai vient par chemin de fer. Mais comme le traitement de l'uranium ne leur suffisait pas, ils ont planté au milieu de Navoï un complexe chimique à faire pâlir Seveso. Tout ça pompe une flotte, et les rejets... de toute façon l'Ouzbékistan est déjà un des pays les plus pollués du monde, alors pourquoi jouer les pères la Pudeur ? Ici on fabrique de l'acétylène, des insecticides (merci Bayer), des herbicides (merci Novartis), des engrais, des plastiques...

-Foutons le camp d'ici, dit Tintin en se remettant au volant. On bouffera à Boukhara.

-Plus que cent bornes. En restant ici un quart d'heure c'est comme si tu avais grillé un paquet de gitanes.

Ils étaient de nouveau sur un paysage domestiqué, vergers, vignes, champs irrigués.

Après la démence industrielle de Navoï, Boukhara leur apparut poudrée d'un sommeil peut-être définitif. Les vestiges de sa magnificence passée, les dômes turquoise des mosquées, le palais des Samanides, les minarets surplombaient des quartiers décrépits, à l'abandon. L'impression de décadence irrémédiable leur procura à tous deux la détente qu'ils cherchaient depuis la veille. Tintin aima Boukhara, parce que son présent tombait en ruine et que son passé était debout. Dans cette ville résolument mourante, aucune industrie sérieuse n'avait réussi à s'implanter. Des marchands sans âge proposaient des tapis et des étoffes aux

couleurs chatoyantes. Ce commerce semblait nourrir la moitié de la ville.

-Regarde, c'est le Zeravchan. Boukhara finit de lui sucer la moelle, il ne rejoint jamais l'Amou-Daria, il se perd dans les sables. Et l'Amou-Daria finit dans un immense delta marécageux bu par le désert, bien avant d'arriver à la mer d'Aral. Quel drôle de pays, les fleuves s'y épuisent avant d'atteindre leur embouchure. Ce que le coton laisse, le sable le boit.

-J'ai faim, dit Tintin, et je suis crevé. Allons manger.

XIV CHEZ LES AMERICAINS

Il leur fallut plus d'une semaine pour se retrouver, enfin, à BENGHAZIR. À Boukhara, Mayatov, que tout le monde connaissait, demeura introuvable. Ils dénichèrent dans les allées du grand parc au pied de la citadelle un vieil homme absorbé par ses méditations dont l'oeil restait ouvert et vif. Le petit Ali, oui oui, de Termez, mais lorsque Mayatov l'avait recruté il venait de BENGHAZIR, chez les Américains. Comme beaucoup des jeunes gens que Mayatov emmenait vers l'Ouest.

Ils repartirent donc le surlendemain, vers Termez cette fois, à travers le désert, puis les champs irrigués, puis les contreforts du Gissar, qu'ils gravirent sur une route magnifique et bien entretenue, du moins jusqu'aux premiers cols. Ensuite une tempête de neige les obligea à se réfugier à Boysun, où ils durent ronger leur frein pendant deux jours. Par-delà les crêtes étincelantes du Tchkatchar s'étendait, en contrebas, la vallée du Sukhan-Daria. Ils redescendirent vers les collines et les terrasses du riche piémont de Termez. Sur les rives de l'Amou-Daria, ils retrouvèrent les vergers d'abricotiers, les pommiers, les étendues maraîchères rappelant la vallée du Zeravchan. Ils prirent la route de Duchanbe, puis obliquèrent plein Est. Bientôt la steppe étendit son pelage de graminées fauves sous leurs yeux, et ils croisèrent quelques troupeaux de moutons, des bandes de petits chevaux secs et nerveux. Youri soupira. Au loin la montagne reposait, massive, vêtue d'une toison crépue et sombre de résineux d'où émergeaient en fumées tortueuses les branches grises des feuillus. Une gaze de brume

donnait au paysage un air sépulcral. Plus haut, la neige réapparaissait par longues bandes blêmes et désunies.

Le laboratoire émergea des herbes à la lisière des rochers. Tintin laissa la voiture à six cents mètres des miradors, tout près d'un amoncellement de bâtiments hétéroclites ramassés contre une grosse roche en forme de tortue retournée. Au-delà, la piste n'était plus carrossable. Pourtant il entrevoyait derrière les grillages des véhicules de taille imposante, garés sur un parking goudronné.

-Ils arrivent par un autre chemin, dit Youri. C'est joli ici, on se croirait aux Baumettes.

Tintin sourit. La Dawning and Cowbs Company, comme l'annonçaient des lettres rouges en arc de cercle au-dessus d'un portail métallique, avait été conçue, malgré toutes ses défenses, pour être regardée et appréciée. Des envolées inutiles de verre et de béton sépia en témoignaient. Quelques étranges bijoux chromés agrémentaient sa structure aérienne. C'étaient ses seules manifestations de coquetterie. Semblant rejeté par le ressac de la Mer des Herbes au pied des montagnes émoissées du Bobotogh, le laboratoire empruntait à son décor mélancolique une sobriété rêveuse. Tintin chercha des yeux une présence humaine, un bouton de sonnette, une porte d'entrée. Le vent soufflait ce jour-là au ras de terre, erratique et brutal, faisant un bruit de vagues. Le ciel avait une couleur d'écume et se marbrait de froid, ou de chagrin.

-On verra plus tard. Allons au village. Dis donc, on se croirait dans un autre pays. Qu'est-ce que ça a l'air pauvre, ici...

-C'est l'Ouzbékistan. La vallée du Ferghana est coupée de tout, on n'y accède que par la Steppe de la Faim. À moins de passer par le Kirghizstan, pas moyen d'y entrer facilement. Ici c'est pareil, la vallée

du Sukhan-Daria est séparée du reste du pays par le Gissar, où nous sommes restés coincés comme des rats. Ses sommets culminent à plus de quatre mille mètres. D'ici il est plus facile d'aller en Afghanistan ou au Tadjikistan qu'à Boukhara. D'ailleurs il y a beaucoup de Tadjiks dans la région, plus que d'Ouzbeks. Les deux voisins étant déchirés par la guerre civile, les mouvements de combattants et de réfugiés sont incessants. Le gouvernement a un peu lâché le morceau. Il y a bien une division d'infanterie à Termez, mais dès que tu entres dans la steppe...

-Que peut foutre ce labo ici...

Un auvent gigantesque s'avancait sur les éboulis. La toile huilée claquait au vent. Ils entrèrent dans une immense tente circulaire, un vieux chapiteau de cirque renforcé, recousu, couvert de bâches, de cordages, et couronné d'un bout de tôle en forme de coeur. À l'intérieur, l'éclairage doré et vacillant des lampes à huile donnait à ce lieu vaste et haut une patine d'intimité. Des tentures ajustées par des cordes fermaient l'espace qui aurait dû être occupé par les gradins. On entendait, derrière les plis lourds des étoffes, des chuchotements, des froissements discrets. Au fond de la piste, en face de l'entrée, se dressait un bar, un vrai bar, avec un comptoir courbe recouvert de cuivre, des manettes étincelantes et les étagères en bois luisant où se tenaient en ordre militaire les bouteilles de toutes sortes. L'alignement des verres envoyait des petits éclats de lumière musicale. Lorsqu'ils entrèrent, une femme se penchait au-dessus des bacs à vaisselle. En s'approchant ils virent qu'elle ne lavait rien, mais faisait dériver dans l'eau fumante et mousseuse ses bras ronds en chantonnant avec une voix de petite fille. Elle était seule dans cet étrange décor. Autour du bar s'élançaient en ondes

concentriques des épaisseurs de tapis, de coussins, et ces meubles en bois bleu qui servaient à la fois de tables, de sièges et de lits. La femme ne leur prêta aucune attention, mais peu après leur arrivée surgirent des coulisses quelques jeunes filles qui vinrent s'asseoir en tailleur sur les coussins dans des poses alanguies. Les plus jeunes auraient pu encore jouer à la poupée.

-Ça m'a tout l'air d'être un bordel, murmura Youri d'un ton circonspect. Qu'est-ce qu'on fait ?

Tintin resta interdit. Il pouvait mesurer les hiatus béants de son identité masculine. Devant leur inertie, la femme du bar releva la tête, leur présentant un visage lunaire où luisaient sourdement ses yeux très écartés. L'un d'eux, le droit, semblait tenter de s'enfuir vers l'épaisse crinière noire tordue en torons sur sa tempe. Il était d'un bleu laiteux. Le maquillage théâtral de la femme empêchait d'évaluer son âge. Ses cheveux emprisonnés dans un réseau serré d'épingles la couronnaient d'un bouillonnement de poix. Elle attendait un geste, une requête, un ordre. Au sommet de son corps frêle, sa tête énorme se balançait comme une fleur trop lourde. Youri prononça quelques mots, tendant la main dans la direction du laboratoire. Puis il hasarda le nom de Djourov. Le visage de la femme s'éteignit et elle replongea dans la contemplation de ses bras. À ce moment fusèrent sous le chapiteau une dizaine de jeunes hommes armés se bousculant et plaisantant. La vision de Tintin leur fit l'effet d'une douche froide. L'un d'eux jeta un regard interrogateur à Youri. S'ensuivit un dialogue rapide, haché. À l'issue de cette joute fulgurante les soldats se désintéressèrent d'eux et s'assirent auprès des putains. À la stupéfaction de Tintin, ils entamèrent une partie de dominos.

-Tu veux boire quelque chose ? Un thé ?

-D'accord. Quoi de neuf ?

-Ceux-là sont les flics de Benghazi, en quelque sorte. Ils t'ont pris pour un Américain du labo, à cause de ta jolie petite tête de WASP. Nous sommes ici dans le boxif-bistrot-restau-boîte de nuit-cinoche du village. La dame s'appelle Aïneya. Elle jouit d'une grande considération. La clientèle est constituée par les employés du labo et des miliciens comme eux. "Le Cœur Qui Mange" ne s'anime qu'après la tombée de la nuit, mais y traînent souvent dans la journée les loqueteux du coin. Le soir aussi d'ailleurs, à condition de rester à leur place : au ras du sol.

- "Le Cœur Qui Mange" ?

-C'est le nom de cette taule. Pour rentrer dans le labo il n'y a pas de recette : le mieux est d'être recommandé par l'extérieur, ou de se proposer comme cobaye -mais alors tu n'as affaire qu'aux blouses blanches. Le camp de réfugiés est à seulement trois kilomètres d'ici, au nord-ouest, dans la steppe. Une piste cabossée le relie à Benghazi. Qu'est-ce qu'on fait ? Tu veux visiter le reste du village ?

Ils finirent leur thé, payèrent -cher- et ressortirent. Un peu en surplomb se dressaient une dizaine de bungalows entourés de petits jardins bien entretenus derrière des grilles et des barbelés. Les rideaux tirés ne permettaient pas de deviner s'ils étaient habités ou pas à cette heure du jour. En dessous, la fameuse roche en forme de tortue retournée abritait du vent les constructions typiques de tous les bidonvilles du monde, enrichies pourtant de plusieurs yourtes. À côté des abris de planches, de parpaings et de tôle, elles paraissaient à la fois vieillottes et luxueuses avec leurs décorations géométriques aux couleurs joyeuses. Youri et Tintin remarquèrent aussi plusieurs

maisonnettes en pierre sèche. Seuls de jeunes enfants se montraient autour du "village d'en bas". Popov échangea avec eux quelques mots.

-Leurs parents sont domestiques dans le "village d'en haut", dit-il. On dirait que tout le monde se planque ici.

-Allons au camp de réfugiés, décida Tintin. Nous reviendrons ce soir.

XV LA VIEILLE AU GRAND CHAPEAU

Pour atteindre la piste, ils durent contourner le laboratoire en suivant un chemin rocailleux à l'extérieur des grilles. De l'autre côté de l'enceinte sinuait une route parallèle goudronnée de frais. Les bâtiments évoquaient par leurs dimensions un hôpital ou une prison : ils auraient pu abriter quelques milliers de personnes. Une rampe plongeait à l'arrière d'un édifice quadrangulaire. Le rideau métallique qui en fermait l'entrée pouvait livrer passage à un semi-remorque. La curiosité de Tintin déploya en haut de sa poitrine un brusque faisceau de pousses.

-Elle ne t'a rien dit, Aïneya ?

-Rien du tout, tu l'as bien vu.

Au-delà, la piste s'élançait vers le moutonnement fluide des herbes. Le gros Lada loué à Boukhara mordit dans le ravinement poussiéreux creusé par tous les véhicules précédents. Les passages devaient être fréquents, mais pas assez pour empêcher les graminées de semer au centre de la piste des toupets roussâtres, irréguliers. Le 4X4 était haut sur pattes et puissant, pourtant Tintin ralentit : la piste présentait une foule d'ornières et de bosses et il ne voulait pas bousiller la suspension. Youri, en essayant d'attraper les jumelles dans la boîte à gants, se cogna durement les gencives sur le bord de celle-ci. Sa lèvre fendue se mit à saigner.

-Mais qu'est-ce que tu fous ? Mets ta ceinture !

-Merde, il y a un drôle de truc là-bas, tu ne vois pas?

Il avait une vision de rapace, dix-sept dixièmes à

l'oeil gauche et dix-neuf à l'oeil droit, ce qui le faisait parfois loucher. Tintin plissa les paupières. Sur le bord de la piste, à quelques centaines de mètres, il entrevit une petite tache mouvante de couleur. Du rouge peut-être, un peu de jaune ? Youri, allergique à la ceinture, tenait le tableau de bord à deux mains pour éviter que les secousses ne le projettent de nouveau en avant. Un mince filet de sang se tortillait sur son menton.

-C'est quelqu'un ?

Des pulsations d'étoffes écartelées par le vent semblait se disputer une dépouille malingre, recroquevillée sur elle-même, qui s'arc-boutait contre le harcèlement figuré de grands papillons carnivores. Émergeant de cette curée chatoyante, un avant-bras sec prolongé par une main en forme de serre s'agrippait à une capeline de la taille d'une roue de charrette, où s'amoncelaient des grappes de raisin et des guirlandes de fleurs. Le petit être n'avancait pas, trop occupé sans doute à se défendre contre les assauts du vent et l'agressivité de ses vêtements. En arrivant à sa hauteur, Tintin voulut ralentir encore et cala. Un petit visage dévorant se tourna vers eux, empreint de malice et de vitalité. Youri se lança aussitôt dans un discours tonnante assorti de grands gestes. La femme vrillait sur lui ses yeux ironiques. À mi-parcours il changea de dialecte, en vain. Il hurlait de plus en plus fort.

-Je ne suis pas sourde, dit la vieille en français, d'une voix basse et sereine.

-Je... vous allez quelque part ? demanda Tintin, stupide.

-Je me promène, minauda la vieille avec un petit geste de coquetterie.

Ils parcoururent des yeux la steppe interminable, vide de toute présence, étrillée par les mèches

sifflantes du vent, puis revinrent à l'étrange créature.

-Mais dis-moi mon petit, dit-elle en s'appuyant d'un coude sur le bord de la vitre ouverte, et sans lâcher son invraisemblable chapeau, pourquoi es-tu déguisée en homme ? Tu n'aimes pas être une femme ?

Tintin bredouilla une justification maladroite. Personne ne l'avait pris pour une femme jusqu'ici. Pour un pédé souvent, mais jamais pour une femme. Et de quoi se mêlait cette sorcière ? C'était à se les mordre, une conversation de salon en plein milieu de la steppe aride, à mille lieues de l'hospice le plus proche.

-Il ne faut pas avoir peur d'être une femme, conseilla la vieille d'un ton maternel. Il ne faut pas être effrayée par l'hostilité des hommes. Même ici tu peux être toi-même. Tu as du tabac ?

Youri sortit un paquet de tabac de sa poche. La vieille en prit une grosse pincée, la huma avec délices et la glissa entre ses gencives édentées. Elle se mit à mâcher avec une expression de félicité, posant une main sur l'épaule de Popov.

-C'est un brave homme, assura-t-elle. Est libre celui qui n'a besoin de dominer personne, comme lui. Il est plein d'amour et son tabac est excellent.

Elle cracha dans les herbes et se racla la gorge.

-On peut vous déposer quelque part ?

-Non mon petit, je me promène. Le toit de Dieu au-dessus de ma tête, je pense mieux, je pense clair. C'est bien d'être une femme. L'homme a le destin du riche : il doit se libérer du pouvoir qu'il exerce pour se trouver. La femme a le destin du pauvre : elle doit cesser de se confondre avec l'ignominie de ce qu'elle subit pour se connaître. C'est un grand destin. Il ne faut pas le refuser.

-Je fais ce que je veux, dit Tintin d'une voix flûtée.

-Mais oui ma chérie, tu fais ce que tu peux, dit la vieille. C'est ainsi pour tout le monde. Tu as le temps. Tu me donnes encore un peu de tabac ?

Youri lui donna le reste du paquet, qui disparut aussitôt sous une aile de laine verte. La vieille sourit, des étoiles de rides irradièrent tous les coins de son visage. Elle recula et leur fit un geste d'adieu.

-Vous retournez à Termez ? Il me faudrait un bandeau pour tenir ce chapeau, mon poignard ne suffit pas. J'ai si peu de cheveux ! Allez...

Elle leur tourna le dos et s'enfonça dans le bouillonnement des herbes. Youri et Tintin se regardèrent. Youri sourit.

-Je suis plein d'amour, dit-il.

Tintin haussa les sourcils. Il n'avait jamais douté de son apparence jusqu'à cette rencontre. La perspicacité de la vieille le froissait.

-Mmmh, et ton tabac est excellent.

XVI LE CAMP DE REFUGIES

L'état de la piste s'améliorait au fur et à mesure qu'ils approchaient du camp. Ils aperçurent bientôt les dômes écrasés des tentes, regroupées par cinq ou six et agencées selon un plan répété à une centaine d'exemplaires. Deux ensembles déparaient l'uniformité du camp : une immense tente à l'écart dont on entrevoyait le toit ouvert, et un campement composé d'une dizaine de petits igloos en toile métallisée. Quelques 4x4 étaient garés à l'entrée du camp, en plus des camions d'approvisionnement dont les bâches claquaient au vent. Deux d'entre eux portaient sur le hayon, en lettres rouges à demi effacées par la poussière, la marque en arc de cercle de la Dawning and Cowbs Company. Dans l'esprit de Popov, et sans qu'il pût s'expliquer pourquoi, l'enseigne sinistre d'Auschwitz, "ARBEIT MACHT FREI", se superposa au nom du laboratoire, et il frissonna. Une question de lettrages, ou la forme générale...

Leur arrivée fit accourir une troupe d'enfants désœuvrés. La plupart paraissaient, sinon en forme, du moins en bonne santé. Ils harcelèrent Youri de questions et répondirent aux siennes de façon incomplète ou évasive. C'étaient surtout des garçonnetts, et aucun n'avait plus de dix ans.

-Des Tadjiks afghans, dit Youri. Les plus grands sont restés avec leurs pères. Je me demande quand cette guerre finira. La plupart des filles sont avec leurs mères, sous les tentes. Hé !

Quatre gamins s'étaient déjà installés dans le Lada. Youri souleva le capot et s'empara de la tête du

delco, qu'il fourra dans sa poche. Un des petits garçons défendait à coups de pieds le large volant contre la convoitise de ses camarades. Quelques soldats, très jeunes, très menaçants, s'avancèrent vers eux, pointant des armes disproportionnées dans leur direction. Ils s'adressèrent à Youri, tout en jetant à Tintin des regards craintifs et hargneux.

-Il y a un Français ici, le docteur François Talent. J'aimerais bien pouvoir lui parler. J'aimerais pouvoir m'adresser à quelqu'un d'autre que toi, Youri.

-Tu n'aimes pas ma conversation ?

L'un des soldats appuya sur la poitrine matelassée de Tintin le canon de sa sulfateuse. Il avait l'air rêveur. Tenté par un accident peut-être. Il ne regardait pas le visage du petit reporter. En laissant dériver ses yeux sur la ligne de l'horizon, au sud, vers l'Amou-Daria, il aperçut un petit groupe qui se dirigeait vers le camp. Aussitôt les jeunes gens plantèrent là les deux visiteurs et se précipitèrent d'un pas martial vers ce qui ressemblait fort à des femmes et des enfants épuisés. Les petits garçons qui ne s'entassaient pas dans l'habitacle du Lada ou sur sa carrosserie les poursuivirent en bondissant comme des chevreaux et en poussant des cris de joie.

Ils s'aventurèrent entre les tentes. Le camp devait s'étaler sur plus de quatre hectares. Peu de personnes se trouvaient dehors, et celles qui erraient ne manifestèrent aucune curiosité envers Youri et Tintin. Le froid s'affalait sur les tentes en bourrasques qui se succédaient avec l'indifférence acharnée d'une forte marée, et sa brutalité semblait confisquer toutes les pensées des malheureux obstinés à lui résister.

-Le vent ne s'arrête jamais ?

Une jeune femme qui avait jeté par-dessus sa blouse blanche un lourd manteau bariolé, jaillie d'une

des tentes, faillit s'écraser sur la large poitrine de Popov. La splendide condition de l'obstacle lui fit éprouver des doutes immédiats sur son statut de réfugié, confirmés par la présence de Tintin.

-Bonjour, vous cherchez quelqu'un ? Nous n'étions pas au courant... dit-elle en français.

-Je suis journaliste, expliqua Tintin, follement heureux de pouvoir abandonner provisoirement son rôle de potiche. En fait, je fais une enquête...

-Ah ? Journaliste ? C'est amusant, dit la jeune femme avec amertume, nous n'intéressons personne. Si c'est encore pour nous descendre à cause de nos rapports avec le labo...

-À vrai dire, dit Tintin, je fais un reportage sur les réseaux de clandestins qui viennent de la région. Je suis à la recherche d'un certain Mayatov...

-Vous savez, nous sommes absolument débordés. Sur qui comptiez-vous pour vous renseigner ?

-Le docteur Talent est ici ?

-Oui.

Elle serra sur son corps menu le manteau matelassé dont les piqûres formaient de larges bandes obliques et désigna la grande tente.

-Vous êtes vaccinés ?

-Vaccinés ?

La jeune femme les regarda avec inquiétude.

-Bon. Venez, je vais vous conduire à un endroit où vous pourrez l'attendre.

Elle les installa sous l'une des tentes circulaires. Ils s'assirent, intrigués, sur les caisses de médicaments qui s'y entreposaient. Tintin détailla l'intérieur de la tente, fortement inspirée des yourtes, mais plus vaste et sans conteste plus légère. Les claies pliantes en bois peint de la base cylindrique avaient laissé place à une armature articulée de tubes en alliage d'aluminium. Par

ce procédé, un ensemble de sept piliers et de quelques arceaux suffisait à tenir les murs fermant un espace de huit mètres de diamètre. Il en était de même pour les perches et la roue du toit. Tout le système de lanières en cuir avait été remplacé par des sortes de petits clapets, et on ne voyait pas non plus l'ensemble de cordes et de filins qui permet habituellement d'ouvrir ou de fermer le toit, voire de soulever les parois de feutre quand la chaleur devient excessive, en été, afin de créer un courant d'air. Les épaisseurs de feutre étaient remplacées par deux parois, la première d'une gaze très fine fixée aux montants, la deuxième d'une toile peu épaisse, métallisée à l'intérieur et recouverte à l'extérieur d'un enduit coquille d'oeuf. À la place de la porte en bois on trouvait un sas très étroit à double glissière, et le mobilier traditionnel des yourtes était bien entendu absent. Les concepteurs modernes avaient pillé une technologie millénaire qui exploitait les moindres ressources d'un milieu hostile pour aboutir, comme toujours, à un objet moins ingénieux et vidé de toute substance. Sans doute ces tentes étaient-elles plus rapides à monter que les yourtes moyenâgeuses, mais Tintin pouvait s'apercevoir que malgré leur forme circulaire et ramassée elles résistaient moins bien au vent furieux. Et leur décor intérieur n'apportait aucun réconfort, on ne pouvait s'empêcher d'y grelotter de détresse.

-Tu as froid ?

Il se serra contre Youri. Que foutait Talent ? Au moment où Tintin commençait à bougonner, le docteur entra.

-Je n'ai pas beaucoup de temps à vous consacrer, dit-il en leur serrant la main. Mais si je peux vous renseigner, ce sera avec plaisir. Les recruteurs ne profitent pas tellement de l'afflux de réfugiés, vous

savez. À vrai dire ils s'attaquent surtout aux cobayes qui nous arrivent du labo.

-Les cobayes ?

-Oui, écoutez, c'est confidentiel, là c'est ma tête sur un plateau. Le labo américain attire beaucoup de jeunes gens, à cause de la possibilité d'y gagner des sommes très importantes pour cette région, en étant embauchés comme domestiques... ou en servant de cobaye.

-Qu'est-ce que c'est que ce labo ?
Expérimentation humaine ?

-Expérimentation animale. Des rats, des chiens, des cochons, des singes. Les cobayes en théorie ne servent qu'à des prélèvements de cellules ou de tissus. En théorie.

-Sur quoi travaille la Dawning and Cowbs Company ?

-Thérapies géniques. Ils font des expérimentations surtout sur les transferts de gènes. Comment remplacer ou ajouter les gènes déficients ou manquants. Le plus gros de la recherche concerne les maladies génétiques. Mais il faut bien vivre, et un volet non négligeable de leurs activités s'exerce dans le secteur juteux des cosmétiques. Vous savez, les riches onguents à base de cellules embryonnaires. Ils clonent un petit peu des animaux et fabriquent à grande échelle des eaux de jouvence et des élixirs antirides.

-Ce n'est pas interdit ?

-Pas ici, dit Talent.

-Et alors ? Dans quel état sont les cobayes qui vous arrivent ?

François Talent les regarda tour à tour. Il avait l'air au bout du rouleau, mais déterminé.

-Personne n'est en bon état en arrivant ici. Mais j'ai l'impression qu'à tout le moins ils y vont un peu

fort sur les prélèvements. Je n'ai pas de preuves. C'est une impression.

-Pourquoi restez-vous ? demanda Youri.

-Vous n'avez pas vu ? Ils sont des milliers là-dehors. Si on se barre, qui s'en occupera ? C'est sans issue, parce qu'en restant je suis conscient qu'on cautionne un sale truc.

-Un sale truc ?

-Oui, oh...

Il secoua la main, désenchanté.

-Comment s'appelle votre rabatteur, déjà ?

-Mayatov.

-Connais pas.

-On l'appelle aussi La Belette, précisa Youri.

-Ah oui, La Belette. D'accord. Il n'est pas ici en ce moment. Mais il vient parfois.

François Talent regarda sa montre. L'heure tournait. Les rafales ne cessaient de s'amplifier.

-C'est une lime sur les nerfs, ce vent, dit le médecin. Je dois y aller. Puis-je faire autre chose pour vous ?

Tintin et Youri se levèrent en même temps que lui.

-Vous connaissez le personnel du laboratoire ?

Talent les dévisagea, comme si un déclic attendu s'était enfin produit. Il avait des yeux très bleus, de ce bleu turquoise des coupoles Timourides enchâssé dans le bleu marin du ciel.

-Oui, bien sûr. Qu'est-ce que vous voulez ?

-Un rendez-vous. Ce serait possible ?

-Le prétexte ? demanda François en souriant, enfin.

-Je recherche la trace d'un petit bonhomme qui est mort en France il y a quelques semaines, Ali Djourov. Et puis Ismaïl Mayatov.

-D'accord, dit François Talent en leur serrant la main avec chaleur. Je vous arrange ça pour... disons après-demain, quatorze heures. O.K ?

-C'est parfait.

-Et...

-Oui ?

-Restez en contact avec votre rédaction. Et faites-le savoir.

Tintin pensa au petit ordinateur ultraplats niché dans sa sacoche, sous son bras. Il hocha la tête. Depuis son départ, il n'avait cessé d'envoyer à Guy Suprême des extraits de son carnet de bord. Il pensa à la grande toile tendue sur le monde et qui le reliait à la ruche des "Nouvelles du Globe" par un fil imaginaire, trompeur, précaire. Ici il se trouvait dans la Mer des Herbes, à la merci d'une balle perdue ou d'un virus mortel. La Toile ne pouvait rien contre ça. En parler, semer dans un brouhaha indistinct quelques mots que personne n'écouterait vraiment, et c'était tout. Le Web était une mer infinie où des millions de bouteilles flottaient, se confondant, et dans certaines dormaient des secrets terrifiants, dans d'autres des recettes de cuisine ou des jeux idiots, mais toutes avaient la même taille et la même importance. Dans ce laminoir à ciel ouvert la conscience du monde était mieux étouffée qu'au fond d'une tombe. En retournant vers le 4x4, il prit la main de Youri.

-Tu as l'air déprimé, lui dit celui-ci. Tu as peur ?

-Je suis une pauvre femme, répondit Tintin.

XVII MAC SANTY

Les jours suivants le vent tomba et la neige commença à se déverser d'un ciel gris perle. La seule luminosité résidait dans cette blancheur tremblante de soies entretissées où toute couleur, tout contour se dissolvaient pour ne laisser que les rejets indistincts d'une colossale digestion. Le froid s'était atténué mais l'humidité le rendait encore plus pénible. La perspicacité de la vieille et le temps inhumain firent perdre à Tintin tous les mécanismes de protection, de calcul, de contrôle dont l'avait affligé l'âge adulte, et Brigitte en profita pour n'écouter que ses désirs les plus innocents : elle plongea dans les bras de Youri. N'ayant jamais connu l'infortune de poursuivre un but dans l'existence, et ne faisant confiance qu'aux élans de son cœur, Popov trouva la chose aussi naturelle qu'elle l'était en effet, pour une fois. Le lendemain Tintin, tourmenté par le sentiment d'avoir perdu une position stratégique importante, se montra froid, cassant, désagréable et professionnel. La conscience d'être un âne dépourvu de la moindre délicatesse augmentait encore sa grossièreté à l'égard de Youri. Celui-ci comprit qu'en plaisant il avait déplu, et traita Tintin d'intellectuel névrosé. Il lui conseilla d'écouter un peu plus son cul, la seule chose qu'il eût de sincère et spontanée. C'est donc brouillés à mort qu'ils quittèrent le petit hôtel à Termez où ils avaient connu le bonheur interdit des retrouvailles.

Youri acheta deux jeux de chaînes. La neige formait un tapis encore peu épais, mais continuait à descendre à la verticale, en gros flocons réguliers.

-La route de Duchanbe sera dégagée, c'est après

qu'on risque d'avoir du mal. La piste surtout me fait peur.

À leur grande surprise, un garçon d'une douzaine d'années les attendait, appuyé au Lada. Il était habillé comme un cavalier, grand caftan sombre serré à la taille par une ceinture et hautes bottes de cuir dans lesquelles il avait rentré son pantalon. Un bonnet en feutre noir à quatre faces, brodé de motifs géométriques, coiffait sa figure radieuse et autoritaire. Il prononça quelques mots, s'adressant à Youri. Celui-ci ne crut pas bon de les traduire et répondit au gosse en lui faisant signe de s'asseoir devant. Lui-même s'installa au volant. Tintin se renfrogna encore. Toutes ces bouderies lui paraissaient à présent ridicules, bien qu'il les eût inaugurées. Il haussa les épaules et se vautra sur le siège arrière, tandis que Youri et l'enfant discutaient avec animation.

Sur les indications du gamin, ils laissèrent passer la route qu'ils avaient empruntée la première fois. Quelques kilomètres plus loin ils s'engagèrent sur un autre chemin. Les premiers mètres en étaient presque impraticables, mais ensuite se déroulait un ruban d'asphalte lisse, serpent noirâtre et luisant, parfaitement dégagé, qui dessinait sur la steppe enneigée une large boucle s'incurvant vers le sud. Le garçon lança une interjection joyeuse, montrant un point au loin.

-Oh ! s'exclama Tintin. C'est un campement.

Youri arrêta la voiture.

-Des aouls, dit-il, c'est dingue. Qu'est-ce qu'ils foutent là en cette saison ? Je croyais que les nomades ne l'étaient plus que pour l'estivage.

Il avait parlé en français, une manière comme une autre d'enterrer la hache de guerre. Des fumées s'élevaient des yourtes, montant à la rencontre des

nuages. Un cavalier vint au galop à travers les fils sautillants jetés par la neige. Le garçon ouvrit brusquement la portière, s'élança vers lui. L'autre ne ralentit pas, se contentant d'incliner le buste et de tendre le bras. L'enfant bondit et fut emporté. Il se rétablit comme un chat, avec une facilité surnaturelle, et le petit cheval furieux repartit vers les aouls en faisant voler la neige sous ses sabots, les deux cavaliers serrés sur son échine ne formant plus qu'une seule masse.

-Des aouls ?

-Oui, les villages de yourtes.

Il redémarrà. Quelques minutes plus tard ils se trouvaient devant les grilles du laboratoire. Ils l'auraient aperçu plus tôt s'il avait fait beau. Le portail était ouvert.

-La route a été salée, ou sablée, dit Youri. Regarde ça, la neige n'y tient pas.

Ils garèrent le 4x4 entre deux camions sur les bâches desquels se déposait un manteau poudreux. Derrière les portes vitrées du bâtiment le plus proche, un homme en complet jaune leur fit signe. Cravate et chaussures noires, pantalon bordeaux, chemise gris anthracite. Il n'avait pas besoin de ça, mais peut-être que sans ces artifices naïfs sa beauté les aurait mis mal à l'aise: trop animale. Tintin eut tout de suite l'impression d'être confronté à une intelligence supérieure, mais qui n'aurait été que la forme la plus raffinée de la bestialité. Ce type suait la crainte, la vigilance, l'avidité, le désir de domination, l'instinct de conservation. Il leur tendit la main. Premier contact, premier test. Dans cette main molle qui cherchait à le deviner, Tintin abandonna une petite pogne mourante. L'autre comprit le message.

-François Talent m'a expliqué pourquoi vous

désiriez avoir une entrevue avec le personnel du laboratoire. Je suis leur représentant, dit-il en anglais. Voulez-vous me suivre ?

Il les précéda dans de larges couloirs aux plafonds bas et aux sols recouverts de moquette crème. L'aile administrative de cet énorme complexe. Ici, nulle odeur de désinfectant. Nulle tension stridulante, on était loin de l'atmosphère terrifiante des lieux où s'accumulent la souffrance, la peur, l'horreur des mutilations et des tortures. Toutes ces opérations un peu dégradantes devaient se dérouler quelque part dans les sous-sols. Mac Santy les fit entrer dans un joli bureau assez vaste. Ils s'assirent en face de lui dans des fauteuils très laids mais très confortables, tandis qu'il posait le bout des fesses sur un objet aussi élégant qu'impraticable. Pour rester attentif tout en endormant leur méfiance, pensa Tintin. Youri étira les jambes et s'appuya de tout son poids sur le dossier. Aucun plaisir ne lui semblait méprisable, et il est si rare d'être bien assis. Tintin, par contre, se pencha en avant, les coudes sur les genoux, dans une attitude offensive et défiante. Mac Santy ne le quittait pas des yeux. C'était donc ce drôle de petit mec l'adversaire.

-Je fais une enquête sur les réseaux de clandestins en provenance de la région...

Tintin connaissait assez bien l'Anglais. Il expliqua tout de façon concise et sans rien omettre, pas même le lien entre l'immigration et l'épidémie. Il lui sembla que les yeux de Mac Santy devenaient mats. Mais peut-être était-ce une illusion. Lorsqu'il eut fini, l'Américain hocha la tête.

-Cette épidémie est une véritable tragédie, commença-t-il. Nous ne pouvons malheureusement pas fournir de vaccins au camp, mais nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour enrayer la maladie.

Nous livrons beaucoup de médicaments, par exemple. C'est terrible, terrible.

-Aucun cas au laboratoire ?

-Non, Dieu merci non. Je dois dire que nos personnels sont vaccinés. Il nous a paru préférable de faire cet investissement.

-Et les Ouzbeks qui se proposent pour les prélèvements ? Vous ne craignez pas...

-Non, nous faisons une série de tests, les conditions d'hygiène sont draconiennes. Et il ne s'agit que de prélèvements dérisoires, comme vous l'a sans doute expliqué Talent. Quelques cellules de l'intérieur des joues, de l'estomac, de la gorge...

-Vous connaissez La Belette ? Mayatov ?

-Mayatov est très connu dans le coin. Je crois qu'il est connu jusqu'en Chine. Vous n'aurez pas de mal à le rencontrer si vous restez un peu.

-Et Ali Djourov ?

-Ce nom ne me dit rien.

-Vous tenez un registre de ceux qui viennent pour les prélèvements ? Avec tous ces tests, le suivi...

Mac Santy resta un moment silencieux.

-Non.

-Même pour la comptabilité ?

-Nous ne les payons pas. Juste une indemnité dérisoire pour rembourser le voyage -personne n'habite ici, il faut bien venir- et un bon repas. C'est suffisant.

Mensonges, pensa Tintin. Il avait l'impression d'avancer sur des sables mouvants. L'Anglais le gênait. Il est difficile de détecter l'insincérité dans les intonations d'une langue qui ne nous est pas naturelle. Il regarda Popov à la dérobée. Popov regardait par la fenêtre, mais Tintin le sentait en alerte, tous les sens en éveil.

-Pourriez-vous nous expliquer en quoi consiste le travail effectué dans le laboratoire ? Pure curiosité de ma part.

-Mais certainement, dit gaiement Mac Santy, comme s'il posait enfin un pied sur la terre ferme. Nous travaillons sur les thérapies géniques, et plus particulièrement sur l'expérimentation animale.

-C'est-à-dire ?

-C'est-à-dire que nous testons sur des animaux les procédés visant à ajouter dans le génome d'une cellule un gène manquant ou déficient. Ou susceptible d'améliorer la résistance à telle ou telle maladie, par exemple.

-Mais c'est interdit, non ? Je croyais que l'expérimentation sur cultures cellulaires suffisait...

Mac Santy sourit.

-Vertueuse hypocrisie. C'est interdit et indispensable, les cultures cellulaires nécessitent des investissements beaucoup trop lourds pour permettre à la science d'avancer à un rythme acceptable.

-Mais concrètement ça consiste en quoi ?

-D'abord à isoler un gène. Puis à sélectionner un virus inoffensif, qu'on va "vider" d'une partie de son code génétique. Ensuite à insérer ce gène dans le vide ainsi obtenu, puis à envoyer le virus, qui est programmé pour ça, au coeur de la cellule, où il délivrera son précieux message. Expliqué ainsi, rien de plus simple. C'est en fait un véritable casse-tête. Le virus peut se combiner avec un autre virus dormant intégré au code génétique de la cellule. Le gène peut être endommagé. L'organisme peut se défendre de façon efficace contre le virus. Et j'en passe...

-Pourquoi avez-vous besoin d'animaux ?

-Au départ, la culture cellulaire nous permet de multiplier le virus dans des conditions optimales.

Ensuite nous l'injectons directement dans un organisme vivant. Seule l'expérimentation in vivo peut être fiable.

-Et ça donne des résultats ?

Mac Santy éclata de rire.

-Mais... ça dépend. Oui, bien sûr, quoi qu'il arrive, ça donne toujours des résultats. L'échec est un résultat, de toute façon. Mais il n'y a pas que des échecs. Ce serait trop long...

-J'ai entendu parler d'autre chose. Des cosmétiques.

-Ah oui. Nous produisons par clonage des embryons qui sont utilisés en cosmétologie. Vous savez que le clonage est encore une technique très imparfaite, avec un très fort taux d'échec. Mais pour ce que nous faisons il est parfait : il est rare qu'apparaissent des tares rédhibitoires au stade de l'embryogenèse, et nous n'avons besoin que de cellules encore indifférenciées.

-Mais pour quoi faire ?

-Ah... pour alimenter le mythe de l'éternel féminin, Monsieur, dit Mac Santy avec une lourde ironie.

Encore un qui me prend pour un pédé, songea Tintin. Cette pensée lui rendit sa bonne humeur. L'Américain regarda par la fenêtre, puis se leva.

-La neige s'est arrêtée de tomber. Avez-vous vu le campement des éleveurs de chevaux dans la steppe ? Ce sont des Kirghiz. J'aime ces pays. Il me semble que je n'ai jamais respiré avant de venir travailler ici. Et pourtant c'est la guerre, aujourd'hui comme hier, comme demain sans doute. Ils ont ça dans le sang. Vous êtes basés à Termez ?

-Nous y étions ce matin, dit Youri. Nous y reviendrons peut-être. Une jolie ville de garnison.

-Ancienne étape sur une des routes de la soie, répondit Mac Santy, crispé. Vous avez vu les ruines du caravansérail au camp ? Non ? Talent ne vous a pas montré ça ?

-Talent a beaucoup de travail, dit Tintin. Merci pour tout.

Mac Santy leur serra la main, assez fort cette fois pour démontrer qu'il avait, sous sa peau douce et tiède, des muscles d'acier. Cette puériorité fit sourire Tintin.

-Un vrai calmar, dit-il à Youri en prenant le volant. On a pris de l'encre plein la gueule. Je commence à flairer une énormité, pas toi ?

-Je n'ai pas de flair, dit Youri d'un ton maussade.

Son corps était lourd de nostalgie sensuelle, il en voulait à Brigitte de s'appeler Tintin.

XVIII L'IMAM

-Popov, ne m'en veux pas. Je t'aime. Arrête de faire la gueule. C'est seulement que je ne peux plus imaginer de vivre avec quelqu'un.

-Mais qui te parle de vivre avec quelqu'un ?

-Bon, tu m'as compris, reprit Tintin sur un ton un peu moins tendre. Je veux dire par là que je ne supporte plus l'idée qu'un instant d'abandon puisse être pris pour une signature de contrat.

Elle lui prit la main. Après avoir changé d'hôtel à Termez ils revenaient au laboratoire par la première route. Tintin roulait sans phares. Le ciel s'était dégagé, dévoilant un croissant de lune et des myriades d'étoiles. La steppe semblait phosphorescente. Dès les premiers mètres ils avaient dû installer les chaînes, et ils roulaient au pas sur l'épaisseur craquante de neige gelée. Il faisait déjà moins douze au thermomètre du tableau de bord, et la nuit n'était pas tombée depuis bien longtemps. La soufflerie du Lada faisait un bruit de ventilateur, leur envoyant au visage un air chaud qui leur irritait la gorge et les yeux.

-Je coupe le chauffage, dit Tintin, sinon on va mourir en sortant.

Le laboratoire reposait comme un cargo à l'ancre, juste signalé par quelques lampes. Les bungalows ne diffusaient aucune lumière. Le bidonville s'agrémentait de quelques quinquets dorés, quelques lampes à pétrole. Le Coeur Qui Mange brillait de tous ses feux, enguirlandé de spots rouges, bleus, violets, et d'un énorme coeur clignotant. Tintin et Popov furent surpris par le nombre de voitures garées près de l'auvent.

-Si Zavatta voyait ça...

-Il est mort, heureusement pour lui.

À l'entrée du chapiteau, une femme avait installé un brasero et proposait des mantys, sortes de chaussons à la viande hachée cuits à la vapeur. Elle les gardait au chaud dans une gamelle posée non loin des braises et les renouvelait au fur et à mesure des ventes. Les hommes se pressaient devant son petit stand. Des bols de sauce au vinaigre et divers fromages et crèmes étaient entassés sur une table à tréteaux.

-Tiens, goûte ça. C'est du koumys, la boisson des nomades. Du lait de jument fermenté. Je suis sûr que cette femme est du campement.

Tintin se força à avaler le breuvage aigrelet, légèrement alcoolisé. Il évita de dire ce qu'il en pensait, il ne voulait blesser personne. Mais il aurait payé cher pour pouvoir se rincer la bouche avec un petit calva.

-On rentre ?

Ils pénétrèrent sous le chapiteau, se frayant un passage entre les hommes qui discutaient par petits groupes. Personne ne fit attention à eux. L'air coupant du dehors semblait retenu par une paroi invisible. Sous la toile il faisait chaud, trop chaud. Peu de visages turcs, persans, mongols. Quelques soldats jouaient aux échecs, aux dominos, ou parlaient à voix basse. À l'intérieur, c'était le royaume des Américains. Une imitation assez réussie d'Angie Dickinson achevait de se noircir, ou peut-être jouait un rôle par désœuvrement, faisant tinter les glaçons de son énième whisky. Son décolleté laissait voir le haut de ses aréoles, d'un rouge trop sanguin pour être honnête. À côté des petites putains dont on n'entrevoit que les poignets, les chevilles et une

partie du visage, elle avait l'air d'une insulte d'alcoolique. Tintin jeta un coup d'oeil sur les autres consommateurs, assis à l'orientale sur les tapis et les coussins. La plupart étaient venus en couple et sirotaient, échangeant des bribes de phrases et s'épiaient, étrangers au monde environnant. Il aperçut Mac Santy, accompagné d'une brune opulente qui se curait les dents d'un air distrait en lisant le "Cosmopolitan".

-C'est l'heure des couples, chuchota Youri. Les célibataires viendront plus tard.

Tintin hocha la tête. Ils étaient restés dans l'ombre de l'auvent, avec un groupe de jeunes gens qui chuchotaient, serrés les uns contre les autres. Tintin, qui regardait Aïneya, la vit relever la tête et fixer sur l'entrée son regard étrange. Au même moment un remue-ménage se fit, Youri fut bousculé et un homme très maigre, livide et ruisselant de sueur s'avança sous le chapiteau en gesticulant et en vociférant. Il était accompagné de trois jeunes gens. Les Américains levèrent les yeux, mais les Ouzbeks firent mine de ne pas l'avoir vu.

-Qu'est-ce qui se passe ? Qui c'est, celui-là ? Qu'est-ce qu'il raconte ?

-Chut, tais-toi. J'essaie de comprendre. Passe-moi ton carnet de sténo.

L'homme s'accoudait au bar et se penchait vers Aïneya. Elle ne recula pas et le laissa poser sur sa joue un baiser fiévreux. Elle souriait. Elle chuchota quelque chose à son oreille et il se retourna. Angie Dickinson contemplait le fond de son verre, les bras croisés sur ses seins. L'homme revint vers l'entrée du chapiteau, cherchant quelqu'un des yeux. Il recommença à rugir dès qu'il eut aperçu Tintin. Cette scène devait être courante, car déjà les Américains replongeaient dans

leur lecture ou leur conversation. Popov s'interposa, tentant de lui poser quelques questions.

-Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Tintin d'une voix suppliante. Traduis, je t'en prie.

-Peux pas, il est en transe. Attends, je note.

Tintin dut endurer, les yeux hors de la tête, les incompréhensibles imprécations du fou, tandis que celui-ci l'empoignait par le col, le montrait du doigt, fixait sur lui un regard de possédé. Popov notait, fébrile. À la fin l'homme s'élança dehors, entraînant dans son sillage les trois jeunes gens silencieux.

-Alors quoi, merde ? fulmina Tintin.

-Bon. Les autres l'ont appelé à plusieurs reprises "l'Imam", mais sur un ton de dérision. Je n'en sais pas plus sur son nom. Il a demandé où était le journaliste. Je te traduis mes notes : " Journalistes ? Alors écoutez et dites chez vous : la grande putain américaine est venue dévorer nos fils, elle mange leurs organes et les souille à jamais, elle met du sang de cochon dans leurs veines, elle leur inocule des maladies d'infidèles pour tester les médicaments dont seuls les infidèles profiteront, et nous crevons comme des mouches, pour la putain nous ne valons pas plus que les petits singes chinois du hangar à viande, mais cette pourriture dont vous nous avez infectés est déjà en route vers vous, maudits, c'est une sainte Croisade celle qui renvoie le mal à la source du mal, et regarde les purs (il montrait les jeunes derrière lui), c'est la mort que tu regardes, la mort sainte, celle qui sert la gloire du Miséricordieux." Alors je lui ai demandé : Qu'est-ce qu'un saint homme comme toi fout dans ce bordel, mon frère ? -Celui qui parle avec les mots du Prophète est chez lui partout où on peut l'entendre. Ali Djourov ? C'était un soldat du Prophète, béni soit-il, il est mort pour la gloire du Très Haut."

-Qu'est-ce que c'est que ce tissu d'insanités ?

-Insanités ? Je ne sais pas. Il a l'air de dire que la contamination serait intentionnelle. Et qu'elle viendrait, au départ, du labo.

-Je commence à avoir les jetons, dit Tintin. Allons prendre l'air. Tu crois que quelqu'un a pu comprendre ?

-Ceux d'ici oui. Les Américains je ne pense pas. Il parlait moitié tadjik, moitié ouzbek, avec des mots Pachtounes. C'est un Afghan, j'en mettrais ma main au feu.

-Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

-Les mots Pachtounes. L'accent. Je suis sûr qu'il vient de Kaboul.

XIX CASSE-TETE MUSULMAN

En retournant vers le Lada, ils furent accostés par un barbu d'âge moyen, et la conversation s'engagea entre lui et Youri, mettant une fois de plus Tintin sur des charbons ardents. Il se promit de ne plus faire de reportages que dans des pays comme la France, où l'ethnocide consommé depuis un siècle permettait aux gens civilisés de s'entretenir dans une seule langue. Les deux hommes devisèrent pendant un certain temps, tandis que le petit reporter sentait la peau de son visage se tendre sous l'effet du froid, et le tirailler aux ailes du nez, au menton, autour des yeux. Il s'éloigna après un bref salut, voulant consulter le thermomètre de la voiture. Il mit le contact : la température était descendue à moins dix-neuf. Il se pelotonna sur le siège du conducteur. Youri n'arrivait pas. Le froid lui donnait envie de dormir. Il ferma les yeux.

-En route !

Tintin sursauta.

-Alors ?

-Un homme charmant. Il dit qu'il fait partie de la Yasawiyya, c'est une confrérie soufie fondée au douzième siècle. Il voulait me parler de l'Imam, et la conversation a dévié sur ce sac de noeuds de l'Asie Centrale...

-Qu'est-ce qu'il t'a dit sur l'Imam ?

-C'est un pauvre type, un fou, un drogué. Je ne m'étais pas trompé, c'est un pachtoune de Kaboul, il s'est enfui il y a cinq ans à la suite d'un scandale de mœurs, il a failli être tué dans la rue, lapidé. C'était un grand trafiquant, mais il s'est drogué comme un

infidèle et voilà où il en est. Après il est allé dans la vallée du Ferghana, et là-bas il y a une grosse secte wahhabite financée par les Saoudiens. C'est l'Islam le plus rétrograde, le plus sexiste et le plus répressif. Bon ce couillon s'est fait enrôler, il en est ressorti décervelé. Mon soufi n'a pas de mots assez durs pour flétrir tous ces fondamentalistes. D'abord ici depuis toujours les confréries soufies ont fait grincer des dents l'Islam officiel. Et pourtant c'est elles qui ont converti les peuples d'Asie Centrale. C'est elles aussi, grâce à leur souplesse et leur opiniâtreté, qui ont incarné la résistance spirituelle lors de l'occupation russe. Je lui ai promis que nous irions nous recueillir sur le tombeau d'Hakim at Termezy, à Termez. C'était un des plus célèbres mystiques soufis du huitième siècle, un philosophe, un mathématicien. On dit qu'il a vécu cent vingt ans.

-Youri c'est infernal, on n'y arrivera pas comme ça...

-Mais c'est important ! s'insurgea Youri. Sinon comment veux-tu comprendre ? Le présent est l'enfant du passé...

-Tout ce que je veux comprendre c'est ce qui se passe ici, aujourd'hui.

-Bon. L'Imam met un point d'honneur à envoyer des malades en Europe. Il fait sa guerre bactériologique. D'après lui, la maladie a été inoculée par les gens du laboratoire. Mais comme il est fou à lier ça fait rigoler tout le monde, même Mac Santy.

-En attendant il a réussi son coup. Cinq mille cas en France, ce n'est pas mal.

-Allons, ce type est un prédicateur cinglé, un camé. C'est la Belette le passeur, et il n'a pas intérêt à saborder son fructueux commerce. L'Imam hait les Américains. On se demande pourquoi, après tout ce

sont eux et les Pachtounes pakistanais qui ont permis aux talibans de prendre le pouvoir, les uns pour des raisons ethniques, les autres à cause de leur oléoduc qui valait bien quelques peaux de gonzesses. Là-dessus les Tadjiks d'Afghanistan ont pris le maquis. Avant les Pachtounes, c'était une alliance ouzbéko-tadjike qui avait le pouvoir. Il y a encore deux millions d'Ouzbeks dans le nord du pays, mais ils ne se battent plus. Quant aux Tadjiks afghans, ils sont non grata au Tadjikistan, à cause de la guerre civile. Disons que les islamistes du PRI les soutiennent et les post-communistes non. Depuis qu'il y a eu les attentats du World Trade Center et du Pentagone, les Américains ont soudain réalisé que les moudjahiddins pouvaient autant que les communistes, finalement, et qu'en plus ils étaient cousus de pétrole. Enfin depuis des décennies l'Afghanistan brûle. D'abord il y a eu la guerre contre les Russes, qui a réveillé l'identité musulmane de toute l'Asie Centrale. Après la guerre les moudjahiddins afghans ont lancé une vraie croisade pour "libérer leurs frères du nord". Tu parles Charles, Moscou a mal réagi, a voulu soutenir les gouvernements procommunistes, et ça a fini dans un bain de sang. On s'est massacré partout : d'abord au Tadjikistan, mais aussi dans la vallée du Ferghana et au Kirghizstan. Puis les Américains ont pris la relève, arrosant un Saoudien comme ben Laden et lui donnant du « combattant de la liberté », puis décidant de bousiller pierre à pierre ce pays, un des pauvres du monde, soit dit en passant, pour le pendre haut et court. Depuis ça n'en finit pas. En prime les confréries, que l'Islam officiel et les fondamentalistes essaient de faire disparaître, ont repris du poil de la bête, tablant sur leur très bonne implantation populaire, et se livrent, ô fraternité, une guerre sans merci, quand elles

ne s'unissent pas contre "l'Islam importé". Quant à l'Imam, il ne sait plus à quel saint se vouer.

-Quel casse-tête !

-Oui. "Casse-tête musulman", m'a dit le soufi. Il a confiance dans les chances de sa confrérie, recréée il y a peu. Le soufisme est renaissant, les derviches recommencent à prêcher dans les lieux saints, et pas seulement pour les touristes de Samarcande et Boukhara. Tout ça est drôle, au marché on voit encore des femmes chamanes agiter leurs fumigations protectrices au-dessus des fruits et légumes...

-Oui, si j'ai bien compris, l'Islam Ouzbek, c'est un peu comme le catholicisme Brésilien, avec ses orixas...

-Un peu. Et c'est pourquoi les soufis gagneront à la fin : ce sont les plus tolérants, les plus universalistes.

-Amen. Il n'y a qu'à regarder autour de soi pour voir comment les plus tolérants gagnent.

XX LA VIEILLE N'EST PAS AVEUGLE

Tintin passa la nuit suivante assis en tailleur sur son lit, emmitouflé dans d'épaisses courtepintes, car la fenêtre fermée lui donnait une impression de suffocation et il avait préféré la laisser grande ouverte. Youri dormait comme une souche, indifférent au froid. Des murmures et des cris d'oiseaux passaient dans la nuit, entre la rumeur des camions et les craquements de la neige. Le rectangle lumineux du petit écran éclairait le visage de Tintin qui pianotait sans regarder ses doigts, harcelé par la curiosité, l'acharnement professionnel et la peur.

Il orienta d'abord ses recherches sur le clonage d'animaux à des fins non alimentaires ni commerciales, et apprit avec une certaine surprise qu'aucune législation ne l'interdisait. Seul était prohibé le clonage humain. L'écoulement rapide du stock d'ovocytes mis à la disposition des scientifiques par l'imperfection des méthodes de fécondation in vitro avait dans un premier temps provoqué une véritable chasse à l'embryon humain. Cette chasse s'était déplacée rapidement vers ceux qu'on appelait avec commisération les "PMA" ou les "PVD", donnant lieu à des scandales retentissants. Certaine grande firme s'était distinguée, par le biais de prêtes nom vite démasqués, en pratiquant sur des femmes en situation de détresse des prélèvements d'embryons vivants, puis le clonage de ces derniers et l'introduction d'ovocytes diversement trafiqués dans l'utérus de mères porteuses recrutées dans les bidonvilles. Il ne s'agissait d'ailleurs que d'héberger un petit amas de cellules l'espace de trois mois, moyennant une somme alléchante et l'assurance d'être nourrie et logée avec munificence

pendant cette période. Dans les faits, les embryons faisaient avancer la science en développant d'amusantes monstruosités. Certains étaient fluorescents, d'autres avaient des tentacules. Un artiste anonyme produisit une réplique du dieu Pan et assura, sous couvert de l'anonymat, que son oeuvre aurait, à la puberté, vu pousser sur son front une superbe paire de cornes. Un autre, moins heureux, échoua à fabriquer un centaure et ne put s'enorgueillir que d'une fausse-couche. Tintin se demanda si la Dawning and Cowbs Company se cantonnait au clonage d'embryons animaux. Puis il changea de sujet et s'intéressa à l'expérimentation animale.

Quelles étaient les causes de son interdiction ? Les mouvements de protection des animaux avaient imposé dès les années soixante-dix une déclaration universelle des droits des animaux que tout le monde s'accordait à trouver indispensable et à ne pas respecter. Il ne fallait pas chercher les raisons de l'interdiction du côté de la simple humanité, dont l'espèce humaine avait prouvé à maintes reprises qu'elle était totalement dépourvue. Tintin finit par obtenir le fin mot de l'histoire : aucune espèce ne peut être le modèle biologique d'une autre, fussent-elles aussi proches génétiquement que les chimpanzés et les hommes. La thalidomide avait prouvé son efficacité sur les cochons avant de rendre infirmes les humains auxquels elle était administrée. Une polémique vieille de vingt ans retint son attention : certains scientifiques attribuaient l'émergence du SIDA à des vaccinations antipoliomyélitiques mal contrôlées à la fin des années cinquante : le virus de la polio aurait été "cultivé" sur des cellules rénales de chimpanzés dont certains étaient peut-être atteints par la version bénigne et non encore mutante du rétrovirus, le SIV. Le vaccin ainsi

obtenu avait ensuite été administré à un million d'africains, au Congo, au Rwanda et au Burundi. Certains supposaient que le SIV avait pénétré, par des plaies des muqueuses buccales, la circulation sanguine des patients, où s'était réalisée l'effroyable mutation. L'épicentre de la pandémie se trouvait au Congo, où avait été élaborée et expérimentée cette première version du vaccin. Par la suite les laboratoires en synthétisèrent une plus sûre et plus efficace. Le cas le plus ancien avait été localisé en 1959 dans la région de Kinshasa. D'autres jugeaient cette explication envisageable mais peu plausible, la contamination inter-espèces étant due selon eux à des échanges sanguins accidentels dans des populations connues pour chasser et manger les singes. En 201*, le SIDA avait fait plus de soixante millions de morts, et les firmes pharmaceutiques rivalisaient toujours de zèle pour élaborer enfin un vaccin ou un traitement définitif. Et pendant ce temps la recherche continuait, des cinglés s'amusaient à mélanger les gènes et se livraient dans le secret des laboratoires à des expériences défiant l'imagination. Pendant ce temps l'expérimentation animale, délicate formule voilant la vivisection d'êtres doués des mêmes émotions, de la même capacité d'anticiper et de mémoriser que les humains, se pratiquait toujours au nom de cet argument obscurantiste et totalitaire : le progrès scientifique est une fin qui justifie tous les moyens. Il vint soudain à l'esprit de Tintin qu'en fait le progrès scientifique n'était qu'un moyen d'arriver à cette fin : réaliser le sadisme inhérent à l'espèce humaine, comme le respect des traditions quand il s'agit de massacrer des animaux ou d'exciser des fillettes. Le but ultime était cet orgasme émotionnel que provoque chez l'homme la sensation de pouvoir absolu. La

jouissance du dieu, celui qui détient la vie, la mort et la souffrance, et pour lequel vie, mort et souffrance ne sont que les pièces d'un jeu mégalomane dans lequel il s'investit avec une démente nombriliste.

À ce stade de ses recherches, le froid saisit Tintin en partant de la moelle de ses os et en rayonnant jusqu'à la surface de sa peau. Il se mit à trembler, d'horreur et de fièvre. Il éteignit le petit ordinateur, le referma, enleva ses vêtements. Il regarda à la lueur blafarde de la nuit ses seins crispés, ce corps gracile et menu qu'il avait soustrait au monde en le masquant, et songea aux femmes voilées qui déambulaient dans les rues de Termez, peu nombreuses, mais se mêlant aux autres avec naturel. Elle se glissa dans le lit de Youri. Il diffusait une chaleur massive, réconfortante. Brigitte adorait son corps, ne s'en lassait pas, mais dès qu'il devenait entreprenant tout lui échappait, la contemplation, le plaisir du contact, la lente dégustation de la peau par la peau. Les hommes sont chiants, pensa-t-elle, ils bougent trop et trop vite. Elle se serra contre lui, glacée, posa une cuisse sur son ventre, la jambe repliée, coinçant son membre dans le creux de son genou. Elle passa un bras autour de sa poitrine. Il sembla se dilater de partout, sa poitrine gonfla, un de ses bras se souleva pour empoigner Brigitte, tandis qu'il tendait le bassin contre sa jambe repliée. Des mèches de froid se glissèrent dans le bain de chaleur, les courtepointes se déplacèrent.

-Je t'en supplie, chuchota Brigitte, ne bouge pas.

Il se figea. Tout son corps palpitait, il avait l'impression que poussaient au fond de son ventre et de sa poitrine des fleuves acharnés à se frayer un passage vers l'extérieur. Elle se coucha sur lui. Il posa les mains sur ses flanc. Le petit rectangle gris de l'ordinateur gisait sur l'autre lit, portant dans ses

entrailles électroniques toute l'horreur du monde.

L'amour détendit Brigitte au point qu'elle coula dans le sommeil, et réveilla Popov. Il se leva, léger, la tête un peu vide, joyeux, et rassembla sur elle les couvertures qui s'étaient répandues de part et d'autre du lit. Le froid le saisit comme s'il s'était trouvé dans un courant d'eau glacée. Il se vêtit en hâte, marcha à la fenêtre. Il avait faim. Il entendait dans la rue des conversations, des cris, des bruits de chocs et de véhicules. Il se pencha au-dehors. L'aube pointait. En bas, le marché s'installait, les femmes disposaient les caisses et les tapis, les hommes déchargeaient des sacs de toile emplis d'épices. Youri sortit sans faire de bruit. Il acheta à une jeune femme des chuchvaras, petits beignets à la viande trempant dans une soupe, et finit par un kurtub, une sorte de boulette de fromage. Tous les visages brillaient comme des pommes, ornés de rouleaux de vapeur blanche, et les yeux noirs et les dents lançaient des éclats plus gais encore que les broderies vertes, rouges, noires et jaunes des bonnets, des robes, des pantalons et des caftans.

Popov pensa à la vieille, aux maigres algues cendrées de ses cheveux sous son fantastique chapeau. Il acheta un ruban, le plus beau qu'il put trouver, large de dix centimètres et long de presque cinquante, noir, avec des ornements solaires et végétaux sous forme de motifs géométriques se répétant par séries. Par égard pour le marchand il discuta âprement et pendant plus de vingt minutes, en tadjik, sur un prix qu'il trouvait dérisoire. Il finit par enlever le morceau après avoir détaillé par le menu tous les défauts susceptibles de faire baisser sa valeur marchande, tandis que l'autre lui énumérait ses perfections.

-C'est pour la vieille au grand chapeau, expliqua

Popov. Son couteau ne suffit plus.

-Elle est derrière toi, mon fils. Elle vient bénir mes chiffons, pousse-toi.

Youri recula. La vieille en effet cheminait, toute courbée, le long des étales, prononçant au-dessus des marchandises des formules bienveillantes, laissant courir ses doigts agiles dans l'air en passes magiques.

-C'est une chamane ?

-Oui mon fils. Je croyais que tu la connaissais ?

Elle avait changé de chapeau. Celui-ci, un énorme sombrero mexicain noir et rouge, portait des guirlandes de queues de martres et de renards, de zibelines et d'hermines, accrochées à des lanières de cuir tressé de différentes couleurs. De longues mèches de crin noires, blanches et brunes, des touffes de laine cardée, des lambeaux de feutre en poil de chameau ornaient les bords, pendant autour de son petit visage écarquillé.

-Salut, Mère de la Steppe, dit le marchand. J'ai vu tes filles.

-Tu as de la chance, Sharaf, qu'elles ne t'aient pas vu, répondit la vieille en tadjik. Sais-tu qu'elles se nourrissent d'opulents négociants dont elles dégustent les parties tendres en se léchant les doigts ? La graisse de rognons de l'homme riche est idéale pour faire frire le cuir des fesses de l'homme riche, plus délicat qu'une mamelle de brebis cuite dans le lait...

-Je suis un pauvre hère, dit le petit homme replet en souriant, flatté. Hélas, je n'ai que la peau sur les os. Bénis les pauvres productions de ton serviteur, tu ne le regretteras pas.

-De tes femmes, tique dans le cou de la chèvre, chique dans l'échine de la jument. De tes femmes, aux femmes tu dois l'argent que tu dois. Ah ! Youri, mon enfant, je t'attendais. Comment va ta compagne ?

Le marchand laissa tomber, de haut, quelques pièces en argent qui s'entrechoquèrent dans la paume de la vieille. Celle-ci fredonna un petit air, les dents serrées, en faisant mine de délayer quelque chose au-dessus des étoffes. De l'autre main elle avait empoigné la manche de Popov et pesait de tout son poids sur lui.

-Offre- moi un thé, mon petit, dit-elle en allemand, j'ai soif. Tu as pensé à mon tabac ?

Ils s'assirent en tailleur sur le sari d'une maison de thé et la vieille commanda en ouzbek un thé au beurre rance. Youri trouva au fond de sa poche un paquet de tabac presque plein et le lui tendit, en même temps que le ruban qu'il venait d'acheter pour elle.

-Tu as acheté à ce brigand ? Tu es fou, mon petit, dit-elle en le lui arrachant des mains.

Le thé arriva, bouillant. La vieille se servit une grande tasse, dans laquelle elle versa quelques pincées de tabac.

-Alors ? babilla-t-elle, tandis que Youri, émerveillé, ne pouvait détacher ses yeux du breuvage noir qu'elle remuait avec ses doigts. Où en êtes-vous, toi et ta femme ? Une bonne femme que tu as là mon petit, ne te la fais pas voler surtout. Cette maladie suit le fleuve misère, il lui suffit de se laisser porter, telle la mort au visage confus, charmant et décomposé, sur une barque que le courant emporte. Ce fleuve est en mouvement sur toute la terre, il est solide comme le désir, comme la faim, il va du manque vers l'abondance. Entre les deux les vents se lèvent comme entre l'air chaud et l'air froid, entre le vide et le plein. C'est un ordre naturel. Les vents courent sur la steppe, emportant les hommes, les maladies, les idées et la haine. Et moi je vois tout passer, je ne suis pas aveugle, Dieu m'a donné de bons yeux. Meilleurs que les tiens, Aigle-qui-ne-sait-pas-voler.

-Et l'amour ?

-Non. L'amour, l'homme est obligé de l'inventer, il l'a perdu en devenant intelligent. Les deux moteurs de l'homme, petite larve éperdue, sont la haine et la peur. Et son seul outil son intelligence. Si son intelligence ne fait que servir sa haine et sa peur, alors son génie est capable de tout anéantir, à commencer par lui-même. Mais si au lieu de tricoter des armes virtuoses avec sa langue et ses mains il se met à reconnaître avec la chair de sa joie la plus ancienne et la plus confiante, du temps qu'il croissait dans un ventre et que le cœur de sa mère battait pour lui, il peut échapper à la fatalité de sa puissance. Il peut aimer. Tu comprends ? Crois-moi, il faut écouter les femmes. Il faut écouter toutes les paroles qu'on n'a pas laissé naître.

-Heu...

La vieille, cette fois, s'exprimait en grec. Elle n'avait d'accent dans aucune langue, si ce n'était celui d'une ville ou d'une région. Pas de langue maternelle, pensa Youri. Il avait du mal à la suivre. Elle buvait son thé bouillant à petites gorgées, en faisant le bruit d'un chiot qui lappe, et de temps en temps mâchait en soupirant d'aise des bribes de tabac. Elle se cura le nez d'un air rêveur. Elle avait des yeux étonnants, elle semblait, comme une chouette, être incapable de les bouger dans leurs orbites, et sa tête pivotait pour lui permettre de déplacer son regard.

-La maladie vient comme une idée, tu te défends avec des armes inappropriées, et l'idée a raison de toi, elle te soumet -parce que tu n'as pas trouvé de contre-exemple. Mais il est toujours possible de se battre. Là où l'idée ne t'est d'aucun secours, écoute tes sentiments, et si tes sentiments te laissent dépourvu ferme les yeux et écoute la Terre, écoute l'Eau, le Ciel

qui se déplace en tournoyant, le chant mugissant qui dort, roulé en boule, dans le ventre le plus profond du Nadir. À l'Est parle un élément, à l'Ouest aussi, et au Sud et au Nord, et au Zénith et au Nadir. Écoute tout cela. Le monde est articulé sur tous ces axes, le monde n'est que plaines et montagnes, passages libres et luttes éternelles. La maladie est un message, et une réponse. Tu n'as pas tous les éléments, mais tu en as déjà beaucoup. Reste immobile.

La vieille sourit, il entrevit un visage de jeune fille dans l'ombre du chapeau mexicain.

-Ne bouge pas. L'homme fonce et écrase tout, et ne retrouve plus rien dans ce qu'il a écrasé : ni joie, ni même la moindre information. Laisse venir la vérité comme une femme, laisse approcher cette créature méfiante et surtout laisse-la libre d'aller et de venir. Tous les liens peuvent se briser, sauf ceux qu'a tissé la confiance. Si tu ne demandes rien tu auras tout, c'est ainsi depuis toujours. Le monde ne se prend pas, il s'offre. C'est ta femme qui t'a appris ça. Ne te la fais pas voler surtout.

La vieille se leva brusquement, embrassa Youri sur la bouche, baiser brûlant de tabac, de thé, de fleurs pourries, de poussière et de fruits.

-À bientôt mon enfant. Salue ta femme. Une bonne femme. À bientôt.

XXI ERIC FRANTELAIN

Lorsque Brigitte ouvrit les yeux, Youri n'était pas encore rentré. Elle s'étira avec délices, explorant les parties glacées du lit et se repliant ensuite dans le nid de chaleur généré par son corps. Sur l'autre lit, le petit ordinateur reposait, un peu en biais, un angle dépassant des couvertures. Cette vision acheva de l'éveiller et dissipa le bonheur inconscient des premières minutes. Quelques instants plus tard Tintin, assis en manteau et bonnet sur les courtepointes, rouvrait l'appareil maudit et appelait son seul ami intime au journal, Samuel Pauvremain, le vieil archiviste et documentaliste, le "Seigneur des disquettes". Un mot de passe éculé s'inscrivit sur l'écran.

-Passe-moi le sel de la vie et garde ton Poivre, je te prie.

-Salut Samuel. Je voudrais tous les renseignements disponibles dans le monde entier sur la Dawning and Cowbs Company.

-Je suis très occupé mon chéri. Vraiment débordé. Comment vas-tu ?

-C'est une question de vie ou de mort.

-Inflation du style. Inutile et décourageant. Déplaisant même, chantage affectif à peine masqué.

-Je t'en supplie.

-Tu ne le sais pas ? Oscar Cholet vient de se laver les couilles, comme on dit dans la marine. Je dois tout retrouver, de sa première dent de lait à sa dernière chope de bière. Pour l'édition de ce soir.

-Pauvre Cholet, ça devait arriver, il n'avait plus l'âge de naviguer en solitaire. Et moi Samuel je n'ai pas l'âge de mourir.

-Sérieusement, c'est à ce point ?

-Je ne sais pas. Peut-être.

-Demain soir. Pas avant. Et c'est moi qui vais crever à force de ne pas dormir.

-Merci. Merci merci merci.

Il referma l'ordinateur. Des pas dans le couloir lui firent dresser le poil sur la nuque. Je deviens parano, pensa-t-il. Ce n'était que Youri, il sortit de sa poche un sachet huileux et chaud.

-Mange. Tu n'as pas fermé la fenêtre ? Il fait un de ces froids... La journée va être magnifique. Qu'est-ce qu'on fait ?

-Ils cuisinent autre chose que ces trucs à la viande hachée ? Pour le petit-déjeuner...

-Tu ne trouves pas ça bon ?

-On retourne au camp. Je voudrais discuter un peu plus avant avec Talent. On n'a pas parlé de l'Imam.

-J'ai revu la Vieille.

-Et alors ?

-Rien. Du délire mystique. C'est une chamane. Elle m'a dit du bien de toi. Elle m'a encore dévoré tout un paquet de tabac. Je lui ai acheté un ruban.

Tintin n'écoutait pas. Il mettait son sac en bandoulière, le petit ordinateur glissé dedans, rajoutait une écharpe de fausse fourrure et des gants de peau à sa tenue.

-On y va ?

Pour rejoindre le camp de réfugiés, ils ne connaissaient pas d'autre route que celle du laboratoire. Ils ne s'arrêtèrent pas. Le Coeur Qui Mange s'était chapeauté pendant la nuit d'une fine couche de givre qui étincelait sous le soleil rasant. Des fumées s'échappaient du bidonville et des bungalows.

Le laboratoire affichait le calme trompeur d'une fourmilière en hiver.

Lorsqu'ils arrivèrent au camp, ils furent surpris par l'agitation qui y régnait. Partout des gens hurlaient, couraient, pleuraient. Popov ramassa sur la neige gelée une petite fille d'un an peut-être qui suffoquait d'angoisse, les poings crispés sur ses joues. Elle était emmaillotée dans d'épaisses étoffes multicolores.

-Qu'est-ce qui se passe ici ?

Youri, le bébé dans les bras, posait des questions à tout le monde. La fillette s'était tout de suite calmée et se cramponnait à lui, regardant l'affolement général par-dessous la lourde capuche qui lui retombait sur le nez.

-Alors ?

-Je ne sais pas, des types qui sont venus, des soldats, on ne sait pas d'où. Ils sont partis.

La jeune médecin de l'autre jour vint vers eux, l'air hagard. Une vieille femme lui tenait le bras et se lamentait. Elle essayait de la calmer, de la rassurer, mais en français, tandis que la vieille continuait à gémir dans une autre langue.

-Elle ne retrouve plus sa fille, ni le bébé, dit Youri. Hé !

Il tendit l'enfant à la vieille. Celle-ci ne cessa pas de pleurer, fit un signe de dénégation mais prit quand même la fillette, libérant le bras du médecin.

-Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Tintin. Vous vous souvenez de nous ?

-Ils ont tué François, dit la jeune femme en claquant des dents.

Youri sortit une petite gourde en peau de chèvre de sa poche. La jeune femme but et cessa de trembler.

-Merci. Excusez-moi, tout le monde est complètement affolé. Les malades se sont répandus

dans le camp, c'est une catastrophe. Arrêtez !

Elle partit comme elle était venue. Youri continuait à apostropher les réfugiés dont la foule semblait déjà moins effervescente. Un homme très roux apparut entre deux tentes, donnant des ordres, faisant des gestes de commandement. Comme il n'avait pas l'air d'y mettre quoi que ce soit de personnel, les autres l'écoutèrent. Les femmes commencèrent à rassembler les enfants qui poussaient des cris perçants et multipliaient la confusion par la vitalité irrépressible de leur panique. Tintin et Youri se rapprochèrent de lui, gênés de se trouver comme des chiens dans un jeu de quille, mais décidés à se renseigner coûte que coûte.

-Eric Frantelain, dit le roux en leur tendant son poignet -il avait les mains pleines de sang. On peut dire que vous tombez bien. Talent vient de se faire descendre.

Ils eurent du mal à discerner le sentiment qui l'animait : peur, découragement, colère ? En fait il était fou de rage, malgré son apparent sang-froid.

-Mais par qui ?

-Oh, dit Eric en leur faisant signe de le suivre sous une des tentes, nous n'avons que l'embarras du choix. Par des pillards descendus de la montagne pour razzier quelques vivres. Par un détachement Pachtoune venu zigouiller quelques opposants Tadjiks cachés dans le camp. Ou le contraire. À moins qu'il ne s'agisse d'un crime passionnel. Ou des conséquences d'un vulgaire trafic de came comme il y en a tant dans le coin.

-Comment ça s'est passé ?

Frantelain se lavait les mains. Les larmes lui montèrent brusquement aux yeux, mais il se contrôla. Quand il reprit la parole, sa voix était ferme.

-Une bande de très jeunes mecs armés de mitraillettes. On ne sait pas ce qu'ils voulaient. Il y a tant de miliciens dans ce putain de camp qui viennent du laboratoire et sont tantôt là-bas tantôt ici, j'ai cru les reconnaître. Peut-être que je les ai reconnus, après tout. Ils se sont dirigés tout de suite vers la tente de quarantaine où on soigne les hépatiques. Talent s'y trouvait avec Nadia Sanguinet, une jeune Française que vous avez dû voir, Thomas Qain, un vieux médecin, et quatre infirmières, Sonia Denil, Marta Braun, Jocelyn Garcia et Joëlle Canderet. Ils sont entrés dans la tente en gueulant comme des putois et en arrosant le toit, si bien que les malades qui le pouvaient se sont précipités dehors. D'après Nadia et Jocelyn -je n'ai pas encore vu les autres- ils ont vidé leurs chargeurs sur François et Thomas, comme ça. Thomas s'en sortira, ce n'est pas lui qui était visé.

-Mais comment vous expliquez ça ? Pourquoi Talent ? Il y avait des hommes ? Je veux dire, des combattants éventuels ?

-Oui, deux hommes, qui sont sortis dès le début, avant l'exécution. Après ça c'était le chaos, les jeunes gens, ils étaient cinq, se sont barrés comme des fleurs en empruntant la route du labo, en Jeep. Je viens de téléphoner, ils ne les ont pas vus passer. Qu'est-ce que vous en dites ?

-Et vous ?

-Nous sommes tout le temps menacés, François avait dû vous le dire. Par les combattants Pachtounes et Tadjiks et par les pillards. Mais les miliciens du labo les empêchent de faire du mal ici. Je ne sais pas d'où venaient ces gamins, s'ils étaient en mission. Tout ce que je sais c'est que cette fois ils sont entrés sans problèmes.

-Mais pourquoi Talent ?

-Talent était comme moi, il ouvrait trop sa gueule. Et la dernière fois qu'il l'a ouverte, c'était avec vous. Je vais téléphoner au siège de l'organisation. On ne peut plus rester, là ça va trop loin.

-Vous voulez dire que Talent aurait été flingué par des miliciens aux ordres du labo, et non par des guérilleros ou des pillards ?

-Je ne veux rien dire du tout. Je tiens à ma peau. Tirez-en les conclusions que vous voudrez.

XXII RECAPITULONS...

-Qu'est-ce qu'on fait ?

-On s'en va. Ici on n'aide personne, et on gêne tout le monde.

Aux exhortations en russe de Frantelain, les malades qui avaient détalé vers la steppe rebroussaient chemin, étonnés d'avoir cru un instant pouvoir échapper à l'hépatite en faussant compagnie aux médecins. Un petit garçon pleurait, assis à la place du chauffeur dans le Lada. Sa mère lui parlait sans s'énerver, d'une voix posée et convaincante. Il finit par la suivre en reniflant. Il était maigre et fiévreux et marchait en se tenant le ventre, un peu courbé. De l'autre main il se cramponna à la robe de sa mère. Youri prit le volant.

-Tu crois que...?

-De toute façon, on a été en contact avec la maladie depuis qu'on est venus ici. L'essentiel, c'est de bien manger et de bien dormir.

Tintin ne put s'empêcher de rire à cette naïve assertion. Le vaccin était curatif, dans le pire des cas ils auraient dix ou quinze jours pour se faire hospitaliser.

-Je ne suis pas tranquille, dit-il à Youri. Je n'ai pas envie de retourner à Termez maintenant. Remontons le Sukhan-Daria vers Duchanbe, et arrêtons-nous à la première ville que nous rencontrerons. J'ai besoin de mettre mes idées et mes renseignements en ordre.

Ils firent halte dans une maison de thé, sur la place principale d'un gros village. Juste en face d'eux se dressait une petite mosquée en ruine. Son dôme de faïence verte semblait souffrir de lèpre et s'émaillait de touffes d'herbes rousses endiamantées de givre.

-Comment tu peux arriver à boire un truc pareil ? gémit Tintin en avalant à grand-peine une gorgée de thé au beurre rance.

-Mais c'est bon, protesta Youri. J'en ai bu ce matin avec la Vieille. Tout le monde aime ça, et jusqu'au Tibet, jusque dans l'Himalaya. Parfois il est salé.

Tintin ouvrit son ordinateur.

-Récapitulons. Je suis venu chercher ici la source d'une filière d'immigration clandestine, et depuis qu'on est arrivés je n'ai pas cessé de m'éloigner de mon sujet. Je n'ai rien de concret. Je n'ai pas trouvé La Belette, qui joue les fantômes depuis le début : tout le monde le connaît, personne ne sait où il est. Je sais que Djourov est passé par lui et qu'il a été recruté dans le coin, mais j'ignore s'il a servi de cobaye ou a travaillé au labo. Bon. Posons tous les renseignements sur la table. D'abord, la filière. Mayatov recrute dans le camp de réfugiés et au village, non des fuyards -ils ne sont pas intéressants- mais des jeunes gens rejetés par le labo après avoir été utilisés d'une façon ou d'une autre.

-Et l'Imam ?

-Je rajoute la pièce l'Imam, bien que je ne sache pas quel rôle il joue. Mais il en joue un, c'est certain. Nous voilà bien avancés. L'Imam fait sa guerre bactériologique en utilisant la filière de Mayatov. Mayatov le sait-il ? Sans doute pas. Mais il doit commencer à s'en douter. Comment l'Imam reconnaît-il les malades, comment les convainc-t-il d'aller mourir à l'autre bout du monde ? Est-ce qu'il y arrive, d'ailleurs ? Nous n'en savons rien. Je voulais faire un reportage sur une filière d'immigration clandestine qui explique et démontre de façon claire comment ces organisations se mettent en place

simplement parce que tout y concourt : la misère d'un côté, l'avarice et la cupidité de l'autre, l'indifférence et le mépris de façon plus générale. Je voyais déjà un papier digne des lumières, et me voilà avec un sac de noeuds inextricable où se retrouvent des vivisecteurs, des camés fondamentalistes et des milices de gamins armés jusqu'aux dents, tout droit sortis d'une playstation. Et je cale. Cette maladie m'intrigue de plus en plus. D'où vient-elle ? Est-ce qu'elle est partie du labo ? Le SIDA a peut-être été balancé dans des organismes humains par des scientifiques inconscients, et je sais que plus récemment, des centaines de milliers de personnes ont été contaminées de la même façon par un virus simien heureusement non pathogène : encore un vaccin mal contrôlé. Les toubibs sont cinglés, parfois. Tu as entendu ce qu'a dit l'Imam sur le sang de cochon dans les veines des cobayes ? On ne sait pas ce qui se passe, mais ça ne m'étonnerait pas que la maladie ait échappé aux gens du labo. Qu'est-ce que tu en penses ?

-Peut-être. Et alors ? Sur quoi travailles-tu au juste ? Il faut te décider.

-Les toubibs du camp de réfugiés m'ont beaucoup incité à m'intéresser aux Américains.

-Et tu t'y intéresses ?

-J'ai demandé à Sam de me refiler tous les renseignements qu'il pourra trouver là-dessus. J'attends sa réponse pour ce soir.

-Tu crois vraiment qu'ils iraient jusqu'au meurtre pour dissimuler ce que tout le monde sait ici, à savoir qu'ils font mumuse avec les pauvres Ouzbeks tout autant qu'avec les singes et les cochons ?

-Tu crois que c'est à ce point ?

-Non, sans doute pas, mais enfin il y a quelque chose. Les problèmes de maladie ne suffisent pas à

expliquer la mort de Talent.

-La Belette, dit Tintin. Tant que nous n'avons pas trouvé La Belette, il nous manque une pièce essentielle. Demain nous retournerons à Boukhara.

-Et ce soir ?

-Restons ici, si c'est possible. Je vais garer la bagnole dans une rue de derrière.

Ils s'installèrent dans l'arrière-salle d'une petite épicerie tenue par une veuve d'une trentaine d'années. Ce fut tout ce qu'ils trouvèrent, et la pièce n'était pas chauffée. L'odeur des épices les réconforta plus que ne l'aurait fait un feu. Vers vingt-trois heures, le message envoyé par Samuel s'afficha enfin sur l'écran.

Dawning & Cowbs Company. Principaux actionnaires: Parkonian Consortium, Lee Corporation et Mathew Grocerie's, mais au moins trois actionnaires plus modestes sont en fait sous le contrôle de la Lee Corporation, ce qui en fait la seule boîte à décider, dans les faits. La Lee Corporation se distingue dans les cosmétiques, les lessives, les chaussures, les parfums, les médicaments, et a des intérêts non négligeables dans divers groupes pétroliers, une soixantaine de journaux régionaux américains, français et Allemands et vingt-deux chaînes de télévision, toujours en Europe et en Amérique. Sa plus grosse production concerne les produits pharmaceutiques et cosmétiques. Ils ont aussi sous leur contrôle une quinzaine de gros laboratoires d'expérimentation et de recherche, et une cinquantaine de petits dont suit la liste. Du point de vue des capitaux, ce groupe arrive au niveau mondial en quatre-vingt-huitième position, toutes catégories confondues. C'est donc ce qu'on appelle une puissante multinationale. Dans cette nébuleuse, la Dawning and Cowbs Company s'est

spécialisée dans les thérapies géniques, mais ses pôles de recherche restent assez diversifiés. Elle travaille beaucoup aussi sur les vaccins. Le clonage est une activité annexe : il est surtout utilisé pour la création de produits cosmétiques d'une très haute qualité. Les manipulations génétiques sont effectuées dans les deux laboratoires européen (dans le nord de l'Italie) et américain, tandis que l'expérimentation animale se déroule en Ouzbékistan. Un gène est isolé et sélectionné en Europe ou aux Etats-Unis, et va être introduit dans un organisme animal en Ouzbékistan, après y avoir été auparavant détérioré par des procédés similaires : introduction de gènes déficients, selon le même protocole, dans le génome. On a ainsi induit chez des macaques chinois des diabètes, des insuffisances rénales et hépatiques graves, des tendances à l'autisme et à la schizophrénie même, et on a tenté, parfois avec succès, de réimplanter dans leur ADN le gène préalablement bousillé.

-Tu n'as pas une cigarette ? demanda Youri. La Vieille m'a tout pris ce matin.

Tintin cliqua sur la liste des petits labos contrôlés par la Lee Corporation. Entre Almataïs et Beauchamp Innovation s'intercalait un nom qui lui rappela quelque chose : Baguet & Fils.

-Youri, viens voir.

Youri envoya sur l'écran un nuage de fumée et de vapeur. Un voile ocre-gris recouvrit la liste de noms.

-C'est le petit labo qui a trouvé le vaccin. Ils ont grillé l'Institut Pasteur, tu ne te rappelles pas ?

-Nom de Dieu, dit Tintin.

XXIII PAUVRE IMAM

Ils dormirent tout habillés dans les bras l'un de l'autre, en manteau, blottis entre deux peaux de chameau que la veuve leur avait étendues derrière les piles de boîtes de conserve et les sacs d'épices. Bien avant l'aube ils furent debout. L'hôtesse dormait, confiante, et son léger ronflement leur parvenait par la porte de sa chambre qu'elle avait laissée entr'ouverte. Ils glissèrent quelques billets dans leur lit de fortune et sortirent sans faire de bruit. Ils se sentaient transis et souffraient de courbatures, mais l'intensité du froid les assomma lorsqu'ils se faufilèrent dans la petite rue où ils avaient garé le Lada.

-On va réveiller tout le village.

-C'est la vie. Est-ce qu'on est obligés de redescendre sur Termez ? On ne peut pas monter vers Duchanbe ?

-Comment ça ?

-Pour rejoindre Boukhara ?

Youri le regarda avec des yeux ronds.

-Je voudrais éviter le Gissar, dit Tintin, énervé.

-Et bien alors passe par le Turkménistan. Là tu fonces vers ses cols les plus raides. Ce qu'on a franchi la dernière fois, c'étaient juste ses contreforts. Et en plus, avec la guerre civile qui n'a jamais tout à fait cessé dans mon pays, j'appelle ça chercher la merde.

-Il n'y a pas d'autre route que celle de Termez ? Celle qui passe à proximité du camp et du labo ?

-Allons, dans une heure Termez sera derrière nous. Qu'est-ce que tu crains ?

-Je ne sais pas.

-C'est la nuit, dit Youri. Cinq heures vingt. Il n'y a

que nous, les loups et les hiboux. Même les pillards roupillent, bien au chaud dans leurs yourtes.

Bien que déserte, la route avait été salée quelques heures auparavant. Tintin roulait en veilleuses. La neige obscurcissait par sa clarté les frondaisons tournoyantes des lents nuages d'altitude. Dans ce paysage spectral la route envoyait son coup de lame cinglant, noir, net.

-Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

-Une bête. Un cheval. Non, une chèvre. Non...

Tintin s'arrêta à vingt mètres et mit pleins phares. La créature arrivait. On aurait dit qu'elle nageait à contre-courant, traînant comme une rascasse des tiges, des pointes, des fuseaux zébrés qui ondoyaient derrière elle. Un cône pâle, largement déployé, la surmontait d'une sorte de toiture tremblante, un parasol mal équilibré. Cette étrange coiffure, un chapeau chinois en fait, était arrimée à sa petite tête par le bandeau offert la veille. Youri sortit de la voiture et se précipita vers elle.

-Quelle bonne surprise ! s'écria-t-elle en français. Vous allez à Termez ?

En un instant elle fut recroquevillée sur le siège avant, ramenant sur ses genoux pointus les incroyables lambeaux d'étoffes et de peau dont elle était vêtue. Le chapeau chinois sembla soudain reposer sur un petit tas vide de haillons. Puis la malingre ossature reprit vie, une main squelettique fusa et releva le bord du cône. Tintin éteignit les phares et la voiture recommença à glisser sur l'asphalte en ronronnant.

-Mère de la Steppe, dit Youri avec une déférence comique, que nous vaut le plaisir ?

-Regarde ma chérie ce que je t'ai trouvé.

Ce disant, la Vieille extirpait des poches de son ventre de lourdes boucles d'oreille en or, avec des pendants d'argent de plus de vingt centimètres. Elles étaient enroulées dans un foulard rouge, vert et noir. La Vieille déposa le présent sur les cuisses de Tintin.

-Tu te rends compte de la chance que tu as, Mon Trésor, Mes Yeux ? Tu es comme la terre où germe la vie. Tu es cette étendue dépositaire de toutes les forces, le bras plus dur que le bois léché par le feu, le ventre doux et velouté, tout le mystère et les secrets incarcérés les uns dans les autres et enfouis dans l'harmonie des langues. Tu es une femelle, tu n'es pas orpheline, la mort est ta soeur. Laisse grandir ton âme, écoute la Vie, laisse-toi emporter par la force des siècles. La Vie vient du fond des âges et détient ton éternité.

-Non, merde, protesta Tintin, pas à six heures du matin. Pas comme ça, à froid et à sec. Youri, tu prends le volant ?

Il arrêta la voiture. La Vieille continuait à psalmodier doucement, on aurait dit une source indifférente. Le chapeau chinois était agité de petits mouvements, de sursauts. Ils ne voyaient pas son visage. Youri prit le volant et Tintin s'installa derrière.

-Vous connaissez l'Imam ? demanda-t-il à tout hasard.

-Pauvre Imam, dit la Vieille. Un malheureux. Prisonnier du poison, prisonnier de sa folie. Heureusement ma fille le garde en vie.

-Votre fille ?

-J'ai quatre-vingt-deux filles et un fils, dit la Vieille avec un soupir d'orgueil. Ma fille Aïneya, Celle-qui-ne-regarde-pas-ce-qu'elle-voit. Elle donne à l'Imam le poison qui le fait vivre et mourir, c'est ainsi.

Tintin se remémora la fugace étreinte entre

l'Imam et Aïneya, au Coeur Qui Mange. Bien sûr, elle lui avait refilé la dope à ce moment-là.

-L'Américain n'a que faire d'un jouet cassé. Les petites filles du bordel ne sont pas pour lui. Il voulait toute la force de la Steppe, car l'Immensité est femelle, l'Herbe aussi, et la Distance, et l'Immobilité. Tout cela dans la nuit d'un ventre, dans l'obscurité d'un crâne, et c'est ma fille Aïneya. Ses yeux sont salés comme nos lacs, moins que les mers lointaines, mais autant que les larmes et le sang.

-Mac Santy ?

-Mac Santy. Celui-qui-ne-commande-qu'aux-démons. Mac Santy donne à ma fille le poison, le sable dans les veines, le sel qui ronge les rêves, pour qu'elle en fasse don à l'Imam.

-Quoi ?

La Vieille fit basculer son chapeau chinois en arrière. Des larmes brillaient dans l'obscurité, et Tintin ne put s'empêcher de penser que même si ces larmes étaient gigantesques, il n'était pas naturel qu'elles fussent visibles dans le noir. Les yeux de la Vieille miroitaient, du fond de ses orbites remontaient deux croissants de lune. Il se força à regarder la route.

-Mon enfant, ton sexe est une bénédiction. Un jour tu sauras. Je pleure car nous ne nous reverrons pas. Regarde les lumières de Termez, ici je vais descendre de ta voiture et sortir de ta vie. Garde Youri, la liberté est dans les bras de ceux qui n'ont pas de clé. Adieu, Aigle-qui-ne-sait-pas-voler, adieu, Femme-cachée. La Mort ne courra pas plus vite que vous. Voilà les lumières de Termez. Arrête-toi là, mon Chéri.

-Mac Santy fournit la came à l'Imam ? C'est ça que j'ai compris ?

-Tu comprends tout, ma Fille, alors pourquoi ne

comprends-tu pas le bonheur d'être fendue ? Adieu.

-Attendez ! Mère de la Steppe !

La vieille s'était littéralement évanouie dans la rue. Tintin claqua la portière et s'élança, éperdu. Rien. Pas un bruit, pas un mouvement. Il revint vers la voiture.

-On va à Boukhara ?

-Non. On retourne au labo. J'en aurai le coeur net, ou il faudra m'interner

-La Vieille est comme un alcool, fit remarquer Youri, elle réveille ton courage.

-Oui, dit Tintin, espérons alors qu'elle n'endorme pas le peu de bon sens que j'arrive à garder dans ce pays de fous.

XXIV AINEYA

Ils arrivèrent vers sept heures au Coeur Qui Mange. Une brume soyeuse s'était formée au ras du sol et l'immense chapiteau en émergeait, toutes lumières éteintes, moiré de givre. Ses guirlandes et ses spots faisaient sous le vent léger un clapotement de bateau. L'auvent ouvert bâillait sur une lueur vague, rougeoyante, de braises en train de s'éteindre. Quelques lumières rectangulaires brillaient sur les flancs du labo.

Les petites putains fumaient, buvaient du thé et papotaient. Assise dans une baignoire de cuivre en forme de gros poisson grimaçant, l'une d'elles se faisait masser les épaules et la nuque par Aïneya. Elle avait fermé les yeux, appuyé les joues contre ses genoux, et son menton trempait dans l'eau laiteuse et fumante. Une expression de plaisir et de délasserment identique adoucissait ses traits enfantins et ceux d'Aïneya. Tintin se rendit compte, en la voyant ainsi, sans maquillage, avec sur son visage rond la pruite des vapeurs parfumées et ses cheveux défaits tombant jusqu'au sol, qu'elle avait sans doute dépassé depuis longtemps l'âge où on peut encore porter des enfants.

Bien qu'ils eussent fait du bruit en s'avançant sur la piste, personne ne leur prêta attention. Ils s'assirent sur une des tables basses et attendirent, engourdis par la quiétude de l'instant. Une des fillettes leur servit un thé sans beurre rance. La jeune fille sortit du bain, s'emmitoufla dans un drap en éponge et une autre prit sa place. Une heure s'écoula ainsi, et les filles allèrent une à une se coucher. Quand elles furent toutes passées derrière les tentures, Aïneya s'étira. Elle ne semblait pas avoir envie de parler.

-Les hommes de ménage arrivent vers neuf heures, dit-elle en anglais. Qu'est-ce que vous voulez ?

-La Mère de la Steppe nous a dit... commença Youri.

-Ah... dit Aïneya en souriant. Ce que veut la Vieille, le sable le veut, le vent le veut, l'herbe le veut. Mais qu'est-ce que j'en sais, moi ? Qu'est-ce qu'il lui faut, cette fois ? Qu'est-ce qu'elle veut, dis-moi, mon joli ?

Elle caressa la joue de Tintin. Sa main était grasse et douce.

-Elle voudrait surtout que je m'habille en femme, dit Tintin avec amertume. C'est la seule chose qui semble lui tenir à coeur.

L'oeil noir d'Aïneya, le seul qui voyait sans doute, s'arrondit. Son sourire envahit tout son visage.

-Tu es une femme ? Ah ! Ah ! Je cherche quelqu'un, j'ai une fille qui va partir, elle se marie... voyons ce que tu donnes en femme. J'ai là quelques chiffons de qualité.

-C'est bon, votre mère m'a déjà fourni des pendeloques et un foulard de tête.

-Montre !

Elle riait à perdre haleine. Youri alla chercher les présents de la Vieille. Lorsqu'elle les vit, Aïneya se calma.

-Ces parures pour toi sont d'abord un message pour nous. Il est temps d'accepter ton sexe. La Vieille t'a adoptée, tu es notre soeur. Maintenant tu dois porter tout cela. Ainsi tu n'auras pas besoin de te présenter.

-Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Mes oreilles ne sont même pas percées, et ces trucs-là pèsent au moins un kilo chacun.

-Idiote, regarde. Les pendants sont incurvés pour

reposer sur tes jolies épaules. Allez, viens par là, percer n'est rien. Dieu a été le premier à te percer, ma fille, afin que tu portes tout. Tu ne vas pas attendre que ton sang se tarisse ? Tu ne vas pas tourner le dos à la vie ? Allez, petite soeur, arrive ici, assieds-toi. Tu n'es pas peureuse, je le vois bien. Sinon tu ne serais pas là, déguisée en garçon, avec le brave homme que voilà. Et toi, va me chercher la plus belle robe que tu trouveras dans ce coffre que tu aperçois là-bas.

Tintin restait planté, ahuri, au milieu de la piste, avec l'impression de se trouver au bord d'une falaise.

-Je ne suis pas prêt, dit-il entre ses dents.

-Mais si, dit joyeusement Aïneya.

-On était venus pour se renseigner...

-Tout en te perçant, mon coeur, je réponds à toutes tes questions. Làaa...

Tintin s'assit, résigné, sur une sorte de trône couvert de fourrures. Youri s'affairait, jubilant, les bras dans les étoffes chatoyantes jusqu'aux épaules.

-Regarde comme il est amoureux, cet homme. Il cherche un écrin de feuilles pour la fleur que voilà. Alors, qu'est-ce que tu veux savoir ? Ne regarde pas mes mains, tu ne sentiras rien.

-Mac Santy est votre amant ?

-Oui mon enfant. Du moins c'est ce qu'il s'imagine. C'est un tout petit, et je suis une très grande femme, mais il ne s'en rend pas compte, alors il est heureux. Et puis il croit qu'il m'utilise et ça lui fait plaisir. Comme tous les petits, il a besoin de se sentir plus fort, plus intelligent et plus beau que les autres. Mac Santy est en guerre, il veut être le grand chef de tous, il veut être le plus malin. Certains petits garçons sont ainsi, et c'est pour ça qu'ils ne deviennent jamais des hommes.

-Et l'Imam ? C'est vous qui lui fournissez sa

came?

-Ah d'accord, je vois ce que tu cherches. Alors il suffit que je t'explique, c'est simple. Dans le laboratoire, les Américains fabriquent des maladies, vois-tu. Tu sais que l'une leur a échappé. C'est du moins ce qui se dit. En vérité, ils l'ont lâchée, cette maladie, comme une volée de faucons après le gibier. C'est ce que j'ai compris. Le gibier c'est l'argent, l'argent est partout sans doute, mais ailleurs plus qu'ici, comprends-tu ? Le pauvre Imam est un fou et il est esclave du sable à marquer le bétail. Il serait mort depuis longtemps sans Mac Santy. C'est ainsi que Mac Santy m'utilise : il me donne la poudre que je donne à l'Imam, Le-mort-qui-ne-veut-pas-mourir. Et l'Imam en échange envoie les faucons après le gibier.

-Avec la complicité de la Belette ?

-Non ! À présent la Belette se méfie, il ne reviendra pas ici, il faudra en trouver un autre. Qu'importe. Et voilà ma fille, c'est fait. Mets vite ce foulard, maintenant, qu'on ne voie pas la honte de tes cheveux rasés. Quel joli visage, un coeur de miel ! Quelle bouche charmante, quels beaux yeux ! La Mère de la Steppe ne se trompe jamais. Enlève vite ces horribles vêtements. Oh ! Le tout petit corps ! Regardez-moi ce ravissant petit singe ! Il faut laisser pousser la graisse, mon coeur. La graisse est l'oreiller de la vie. Quel amoureux subtil, cette robe et ce pantalon te vont comme une peau, mieux, comme un plumage. Allez, viens voir. Viens te voir.

-Ah ! Je suis heureux ! s'exclama Youri.

-Moi aussi, dit Aïneya.

Tintin se regarda, incrédule, dans la psyché au cadre ovale figurant un lierre entortillé.

-J'ai l'air d'un petit garçon déguisé en femme, dit-il, méfiant.

Malgré lui, il était troublé par ce qu'il voyait.

-Ça va te venir, d'ici trois jours la femelle aura poussé en toi comme une herbe folle. Laisse venir.

-Mac Santy, il faut que nous coincions Mac Santy.

-Je peux lui tendre un piège, si vous voulez, proposa calmement Aineya. Je suis fatiguée de le flatter, ce vilain petit démon. Son heure est venue. Quand je veux il accourt, et ça, ma biche, c'est un secret de femme. Alors ?

Elle claqua des doigts en l'air. Elle était enchantée de son oeuvre et prête à toutes les complaisances.

-La nuit prochaine ? dit Tintin. Vous pourriez le retenir ici ?

-À quelle heure dois-je l'envoyer dans tes serres, ma jolie ?

-Quand il n'y aura plus personne pour nous voir le cueillir. C'est possible ?

-Tout est possible. À cinq heures, alors. Allez, va te cacher dans la steppe, va essayer ta peau toute neuve. Dépêchez-vous maintenant, on ne doit pas vous voir ici. Le serpent est méfiant...

XXV
MAC SANTY CRACHE LE MORCEAU

-Oh ! Tu te rhabilles en mec ?

-Mmmh... Laisse-moi m'offrir un dernier accès de virilité. Mac Santy doit être du genre à glavioter sur les arguments féminins. Ce soir je me sens d'une violence machiste ad hoc. Tu peux me maquiller les oreilles ?

-Quoi ?

-Me maquiller ces putains de plaies aux oreilles. J'ai les feuilles à l'air avec ma tête de bonze, ça tire l'oeil, ces trous sanguinolents. Je ne veux pas qu'il les remarque.

Tandis que Youri étalait sur les lobes de ses oreilles un enduit pâteux, Brigitte, assise en tailleur, fourrageait dans sa sacoche. Elle en sortit un couteau de chasse avec une lame crantée de quinze centimètres, large, épaisse et tranchante comme un rasoir.

-Laisse sécher, dit Youri. Je te collerai du fond de teint par-dessus tout à l'heure. Qu'est-ce que tu comptes faire avec ça ?

-Jouer au gros con, ça va me délasser. Trop de tensions accumulées, j'ai besoin de me défouler.

Ils ne se couchèrent pas cette nuit-là. Vers quatre heures ils démarrèrent. La température était remontée, de grandes taches sombres apparaissaient çà et là dans le tapis de neige. Ils laissèrent la voiture à plus d'un kilomètre du labo, sur le bord de la steppe, et finirent le chemin à pied.

-Je ne veux pas qu'il entende le moteur, expliqua Tintin.

-As-tu pensé qu'il nous faudra repartir ensuite ?
demanda Youri.

-On aura le temps.

Il sortit de sa poche sa main repliée dans un coup-de-poing américain.

Attraper Mac Santy fut plus facile qu'ils ne l'avaient craint. Aïneya l'avait fait boire, ou fumer, ou autre chose, et il semblait pédaler dans un sac de coton.

-Merde, dit-il en anglais d'une voix pâteuse.
Qu'est-ce que c'est ?

Youri le tenait solidement par-derrière, les bras tordus dans le dos. Il essaya de se débattre et ne réussit qu'à se faire mal.

-Pas d'argent, marmonna-t-il.

Tintin eut tôt fait de l'attacher. Ils le traînèrent à une centaine de mètres du chapiteau. Jusqu'ici, il n'avait pas eu le réflexe de crier. Quand il y pensa, la lame du couteau s'appuya sur sa gorge et il resta stupide, blanc de peur.

-Qu'est-ce que vous voulez ?

-On veut savoir, dit Tintin. Ce que vous fricotez dans le labo. Pourquoi tu fournis sa came à l'Imam. Tout.

-Qu'est-ce que vous en pensez ? ricana Mac Santy, revenu de sa faiblesse passagère.

-Je vais te dire ce que j'en pense. La maladie doit être le résultat d'une contamination inter-espèces accidentelle, ce genre de trucs est déjà arrivé. Jusqu'ici, rien de bien original. Les manipulations génétiques comportent de tels risques. Mais sur place c'est un vrai désastre. Dans les premiers temps vous perdez du monde, et du monde sur lequel vous avez investi, du monde formé, spécialisé, rare et cher. Tous

les labos du groupe se mettent en branle incognito pour isoler et identifier ce putain de virus et trouver un vaccin. Avec les moyens dont vous disposez, c'est l'affaire de quelques mois. Mais ça a coûté cher, et maintenant il faut amortir. Et ce n'est pas en Asie centrale que vous pouvez commercialiser le vaccin au prix où vous voulez le faire pour rentrer dans vos frais. Quatre cents zouaves par injection, si je ne m'abuse, et il en faut trois par personne. Alors l'idée vient, innocente : si cette épidémie éclatait dans un pays riche, où l'état a pris en charge la santé publique, où il existe un système de sécurité sociale... Les lois de 2007 ne permettent pas de conserver l'exclusivité plus de six mois. Mais après ce délai le traitement est racheté par le Fonds Européen de Santé Publique pour un prix au moins égal aux deux tiers des investissements consentis. Vous continuez à toucher pendant dix ans des royalties sur chaque traitement commercialisé. De quoi faire des centaines de fois la culbute avec une maladie mortelle et très contagieuse. Alors vous lâchez les faucons après le gibier. L'Imam traîne sa misère dans le coin. Vous convainquez Aïneya de lui balancer des bribes de vérité avec sa poudre, jusque ce qu'il faut pour lui suggérer de se lancer dans une croisade vengeresse. Ce n'est pas difficile, et ça marche. Quelques semaines après l'apparition des premiers cas en région parisienne, un petit labo de votre groupe -je veux dire contrôlé par la Lee Corporation- Baguet & Fils, trouve le vaccin comme par miracle. Alors ? J'ai tout faux ?

-À quoi ça vous avancera, dit Mac Santy, complètement dessoûlé par le froid et la tension nerveuse. Vous ne pourrez rien prouver de toute façon. Et à partir de maintenant je ne donnerais pas un sou de votre vie.

-Qu'est-ce que tu crois, petit con, dit Tintin en montrant son ordinateur, cette conversation est enregistrée. Merci pour ta coopération. Je coupe. Tu n'as plus rien à m'apporter ? Alors je vais me faire un plaisir de t'égorger comme un poulet. À force de fricoter avec les wahhabites toxicomanes et les magiciennes, tu ne pouvais pas finir autrement, et ça nous laissera le temps de nous tirer. Adieu, tas de merde. Bien le bonjour chez tes victimes.

Tintin lui saisit le menton et rabattit sa tête en arrière. Il commença à l'entailler juste au-dessus de la pomme d'Adam. Une coupure franche, mais en restant bien à l'écart des carotides. Mac Santy poussa un gémissement d'épouvante. Youri regardait ailleurs.

-Quoi ? Tu ne peux pas rester un peu digne ? Prie, pense à ta mère, et ferme-la.

-Je peux vous apprendre autre chose, gargouilla Mac Santy. Ne me tuez pas. Vous ne savez pas...

-Quoi ?

-Ne me tuez pas !

-Alors vas-y. Si ton renseignement vaut le coup, je te laisse en vie. Attends, je rallume.

-Nous travaillons en virologie beaucoup plus que sur les transferts de gènes proprement dits. Nous étudions, justement, les virus susceptibles de passer outre les barrières inter-espèces. Ils sont rares, mais ils existent, surtout entre simiens et humains. Nous mettons au point des vaccins. Au départ, il s'agit de prévention. Les manipulations génétiques, comme vous l'avez dit, comportent des risques de contamination accidentelle. Ce que nous faisons, c'est que nous concentrons nos recherches sur des virus assez plastiques pour sauter d'une espèce à l'autre, et une fois que nous avons mis au point un vaccin, nous expérimentons des transferts de gènes sur l'animal

hôte du virus, puis sur l'homme, sachant qu'en cas de virulence inattendue nous avons la possibilité d'utiliser le vaccin.

-C'est tout ?

-Lors d'un conseil à huis clos, il y a trois ans, a été évoquée la possibilité de mettre au point un vaccin à partir d'un virus animal pathogène pour l'homme, mais dont la transmission ne pourrait se faire que par des procédés intrusifs. Lors d'une campagne de vaccination par exemple. L'idée sous-jacente était de provoquer une contamination contrôlée afin de commercialiser le vaccin préalablement mis au point. De créer, en quelque sorte, une demande pour un produit existant.

-Et alors ?

-Les recherches se sont orientées dans ce sens, mais elles n'ont rien donné. Cependant nous avons continué à élaborer des vaccins pour des virus vecteurs de gènes. Il y a quelques mois, un adénovirus que nous utilisons couramment a été injecté dans l'artère hépatique d'un cobaye.

-Un cobaye animal ?

-Un cobaye humain, articula Mac Santy avec peine. Le virus était amputé de la plus grande partie de son code génétique et incapable de se répliquer sans l'aide d'un autre virus. Le patient a été pris d'une forte fièvre. Nous l'avons gardé en observation, sans le vacciner. Quelque chose n'allait pas. C'était le premier malade de l'hépatite de Klein. En fait, le virus s'était recombinaisonné avec un parvovirus dormant intégré dans l'ADN...

-Quoi ?

-Oui, geignit Mac Santy, parfois on est contaminé par un virus, mais le parasitisme cellulaire ne s'exprime pas. Le virus reste dans la cellule sans

exprimer de pouvoir pathogène, il s'intègre au génome cellulaire et se multiplie avec lui. Dans des circonstances particulières il peut devenir brutalement virulent, et c'est ce qui est arrivé : l'adénovirus s'est recombinaisonné avec le parvovirus dormant, donnant un virus hybride d'une extrême virulence. Le cobaye est mort trois semaines après. À ce moment-là, la moitié du personnel était contaminée. Le vaccin a tout de suite été expérimenté, mais sur le virus hybride il n'était plus aussi efficace. Cependant il constituait une bonne base de travail : la mise au point du vaccin définitif ne nous a pas pris beaucoup de temps.

-Et après ?

-La décision a été prise bien au-dessus de moi. Je ne suis qu'un pion. Mais c'est à moi qu'on a confié la mission de lancer l'épidémie.

-Et vous avez un ordre de mission ?

-Non. Vous rigolez ? J'ai touché de l'argent. Beaucoup. C'est la seule chose que vous pourrez prouver. Du labo.

-Votre compte ?

Mac Santy donna un numéro de compte. Tintin fit un signe de tête à Youri, qui s'avança par derrière et abattit le coup-de-poing sur l'occiput de l'Américain. Celui-ci poussa un gémissement et s'affala, le visage dans la neige.

-Retourne-le. Il va crever de froid.

-Sonné, dit Youri. Non, il est bien couvert. Il ne fait pas trop froid, et il est soûl.

-Bon. Et maintenant mon amour, c'est le moment de cavalier.

XXVI ODEURS DE POUDRE

Ils arrivèrent à Termez au lever du jour et se garèrent derrière un entrepôt désaffecté des faubourgs, à l'écart de la route. Tintin passa presque deux heures à transmettre l'intégralité de ses renseignements à Guy Suprême et Baby Pastenague. À charge pour eux d'approfondir l'enquête ou de la déléguer aux organismes concernés. En France, l'hépatite de Klein faisait encore partie des sujets les plus brûlants de l'actualité. À force de révélations sur les dérives de la science, la soumission idolâtre du grand public avait fait place à une méfiance teintée de panique. L'argument du progrès ne tenait plus désormais face aux destructions massives et irréversibles infligées à la terre entière. La technique devenue folle finissait par compter à son actif beaucoup plus de victimes que de bénéficiaires. Dans ce contexte, qu'une grosse firme pharmaceutique voulût s'enrichir en déclenchant une épidémie mortelle indignait tout le monde, mais n'étonnait personne.

-Une trouvaille, le personnage de la Vieille au Grand Chapeau, tapa Suprême, enchanté. Mais vous avez des preuves de ce que vous avancez ?

-Aucune, répondit Tintin. Cherchez-en. Certaines associations se sont spécialisées dans la guérilla contre les multinationales. Voyez de ce côté-là. Laissez Sam naviguer sur la Toile, c'est un bon marin. Il en ramènera plein son filet. Et lancez la série sous forme de reportage au premier degré, pas d'enquête.

-O.K. Rentrez maintenant. Je faxe un mot à l'ambassade.

-On n'y arrivera pas, Monsieur Suprême. C'est l'hiver et la guerre ici, et Tachkent est à mille bornes.

On va faire ce qu'on peut, par nos propres moyens.

-Pas de conneries. Restez en ligne.

-On verra. L'ordi nous encombre et aide ces cinglés à nous repérer. On verra.

-Restez en ligne ! tapa encore Guy Suprême.

Tintin coupa.

Avec son visage mongol, Youri passait inaperçu dans la foule du marché. Rien dans ses vêtements n'attirait l'attention : large chemise, pantalon fripé rentré dans ses bottes et lourd caftan de laine sombre serré par une ceinture à la taille. Brigitte cheminait derrière lui les yeux baissés. Son visage en forme de coeur émergeait du foulard, encadré par les disques d'or des boucles d'oreilles et leurs pendants en argent. Elle avait passé par-dessus la robe et le pantalon bouffant d'Aïneya un gilet sans manches assez épais et un caftan bariolé trop grand pour elle. Elle le portait serré à la taille, comme Youri.

-Qu'est-ce qu'on fait ? chuchota-t-elle.

-Toi tu te tais, répondit Youri entre ses dents. Ou alors tu parles Ouzbek ou Tadjik. Je cherche les Kirghiz du campement. Ils sont forcément là.

-Mais pourquoi ?

-Personne n'aura l'idée d'aller nous chercher sous une yourte. Chut ! Le temps que la vapeur retombe...

-J'ai froid, merde, et ces bottes sont trop grandes pour moi.

Les nomades vendaient des mantys, divers fromages et du kumys, ainsi que des peaux. Youri les repéra facilement. Il s'adressa au grand-père. Celui-ci semblait trouver l'histoire très drôle, un large sourire dévoilait ses gencives vierges et ses yeux bridés disparaissaient dans des étoiles de rides.

-C'est bon, il nous emmène après le marché.

La joie du vieux ne connut plus de bornes quand il s'aperçut que Youri, malgré sa superbe apparence de cavalier, n'avait jamais mis le cul sur un cheval. Sa monture se cabra, prit un coup de cravache sur le museau et faillit renverser trois personnes. Youri roula à terre. Autour d'eux, tous les marchands présentaient des faces hilares.

-Quelle discrétion, grinça Brigitte. Je sais monter, moi.

-Toi tu es une femme, répliqua Youri, alors tu marches et tu la fermes.

Le garçonnet de l'autre jour saisit la bride du petit cheval violent et le maintint solidement tandis que Youri se hissait sur la drôle de selle en bois et en pneu. Si l'animal souffrait autant que lui avec cet instrument de torture, il n'était pas étonnant qu'il réagît de cette façon. Brigitte, étant une femme, marchait. Son joli visage à demi voilé et sa démarche de grenadier attiraient tous les regards.

Les aouls se trouvaient dans la steppe, quelques kilomètres au sud de leur emplacement précédent. Ils mirent deux heures à s'y rendre. Youri semblait s'accoutumer à son cheval, si bien que le gamin lui proposa de reprendre la bride, tandis que lui-même le tiendrait à la longe de sa propre monture. Ainsi fut fait. La bête, un "blanc et noir", ressemblait à un mustang. Il avait l'air ulcéré de convoier un cavalier aussi minable et ne cessait de piétiner, relever brusquement la tête, faire des écarts. En peu de temps il fut couvert d'écume. Les hommes s'ingéniaient à le rouer de coups pour le punir de sa grossièreté envers l'hôte.

Enfin ils arrivèrent. Les femmes furent aussitôt prises de frénésie. Elles allaient et venaient sans trêve pour battre et servir le kumys, de la grosse outre en

peau aux grands bols où elles en versaient des quantités ridicules et toujours renouvelées. Ce ballet digne d'un film muet dura environ une heure, puis les choses se calmèrent. Ayant sacrifié à une coutume multimillénaire, les Kirghiz en vinrent à des manifestations d'hospitalité plus contemporaines, et les bouteilles de vodka firent leur apparition. Le grand-père et ses cinq fils paraissaient décidés à montrer aux Fransouz ce que boire veut dire.

-La femme boit, hé ? demanda l'un des fils.

Il semblait dévoré de curiosité à l'idée de voir une Française soûle. Brigitte se replia dans le fond de la yourte, auprès des autres femmes qui préparaient à manger en papotant à voix basse.

Voyant cependant que l'après-midi s'enlisait dans une beuverie sans espoir, elle revint souffler à l'oreille de Youri :

-L'ordi, ivrogne. Il faut le planquer. Tu y penses ?

S'ensuivit une discussion animée, chacun gesticulant et hurlant pour démontrer l'excellence de ses propositions. Au bout de quelques minutes, une suggestion du grand-père emporta les suffrages respectueux des fils. La troisième génération, assise sur les genoux des hommes, poussa des cris d'approbation. Brigitte commençait à avoir mal à la tête.

-Et alors ?

-Le vieux a eu une idée géniale, bafouilla Youri. La meilleure planque, c'est la steppe. File ton ordi. Je défie tous les commandos de la terre de retrouver quoi que ce soit dans la Mer des Herbes.

L'idée parut bonne à Brigitte. L'ordinateur fut aussitôt confié à l'un des fils, le plus âgé, qui sortit en titubant, brandissant l'objet et chantant à pleins poumons. Ils écoutèrent sa complainte s'éloigner au

grand galop : à peine dehors il avait sauté sur son cheval favori, plus apte que lui à suivre une ligne droite. Le vieux saisit l'avant-bras de Brigitte et lui asséna un discours enthousiaste qu'elle écouta en hochant la tête.

Deux heures plus tard, l'aîné rentra dans la yourte en faisant le V de la victoire. Youri était sorti vomir, à la grande allégresse des Kirghiz. Au moment où Brigitte se demandait s'il était tombé dans le coma, il se rua dans la yourte en criant, montrant du doigt la porte en bois. Un calme olympien descendit sur ses hôtes, qui lui firent signe de s'asseoir avec eux et lui tapotèrent les épaules d'un air apitoyé. Quelques minutes plus tard un vacarme assourdissant se fit entendre au-dehors et six jeunes miliciens pénétrèrent dans la yourte, vociférant en Russe et brandissant des mitraillettes. Les femmes firent mine de n'avoir rien entendu et continuèrent à préparer à manger, passant les plats à Brigitte et lui parlant par signes pour lui indiquer ce qu'elle devait faire. Les hommes restèrent figés comme des statues. Enfin le grand-père lança quelques mots d'une voix tonnante, sans résultat. Les soldats soulevaient les tapis, déplaçaient les coussins, fourrageaient dans les ustensiles de cuisine et les harnachements, renversaient les tables basses. L'un d'eux se saisit d'une bouteille de vodka à peine entamée et entreprit de la vider sans reprendre son souffle. Il la jeta encore à demi pleine et s'avança vers Brigitte en la regardant comme s'il venait de la découvrir. Il la montra aux autres sans cesser de lui vociférer des questions sous le nez. Brigitte restait paralysée, les yeux écarquillés. Elle ne comprenait pas un traître mot de ce galimatias alcoolisé. Sa peau et ses yeux pâles, non plus que ses cheveux couleur de sable, ne constituaient des exceptions : les conquérants

macédoniens avaient laissé de telles traces de leur passage jusque dans l'Himalaya, et l'occupation russe n'avait fait que multiplier les taches de couleurs claires dans des populations déjà très mélangées. Qu'elle ne fût pas capable d'articuler un mot dans l'une des langues pratiquées autour de l'Amou-Daria, par contre, la trahissait. Les femmes s'interposèrent, criant toutes en même temps, et les hommes se joignirent à elles en mimant des infirmités variées. Brigitte comprit qu'ils essayaient de la faire passer pour sourde-muette et se composa un visage en conséquence. Le jeune soldat se remit à hurler plus fort que tout le monde et saisit soudain la robe de Brigitte par l'échancrure. Tirant de toutes ses forces, il la déchira sur le devant, dévoilant les petits seins ronds qui sursautèrent comme des levrauts. Brigitte rougit jusqu'à la racine des cheveux et croisa les bras sur sa poitrine tandis que le jeune homme, effaré, reculait d'un pas. Les femmes se mirent à le frapper à coups de poings et de pieds en criant et en lui crachant à la figure. Les enfants, enchantés, firent de même. Il recula piteusement jusqu'au seuil, se prit les pieds dans la planche couchée à l'entrée et tomba en arrière. Les autres soldats, ivres et furieux, déchargèrent leurs mitraillettes par le tunduh ouvert, faisant voler en éclats le cercle de bois et quelques-unes des perches. Le plafond commença à s'affaisser avant même qu'ils fussent sortis. Quelques hennissements se firent entendre au-dehors, des coups de cravaches et des cris, une dernière rafale de mitraillette et un bruit de galop. Le vieux éclata de rire. Son rire lui rentra dans la gorge lorsqu'il s'aperçut que les visiteurs avaient éclusé tout ce qui restait de vodka en fouillant la yourte. Les femmes se lamentaient en montrant du doigt le tunduh en charpie, les perches déchiquetées.

Un gros morceau de feutre faisait ventre, ployant jusqu'aux têtes, et la fumée commençait à se répandre partout. Décision fut prise de passer dans la yourte de l'un des fils en attendant de pouvoir réparer celle du père. La procession joyeuse s'achemina vers une autre tente, située à quelques dizaines de mètres. Les femmes déménagèrent la grosse outre pleine de kumys et les plats. Quand Brigitte vit le nouvel hôte sortir deux ou trois bouteilles de vodka, elle poussa un gémissement et fit mine de s'évanouir. En un instant toute la famille fut sur elle. Comme le lui expliqua Youri plus tard, ils attribuèrent sa brusque faiblesse à l'atteinte faite à sa pudeur. Les hommes proposèrent de stimuler son cœur défaillant au moyen d'une rasade de vodka. Les femmes s'emportèrent et furent sur le point de jeter dehors la bande d'ivrognes dégénérés qui leur tenaient lieu d'époux. Enfin tous tombèrent d'accord sur la nécessité de manger chaud, et s'assirent en rond au centre de la yourte. Le repas acheva de dégriser les hommes, et tout le monde alla se coucher tôt.

-Ils ne reviendront pas, chuchota Youri. Du moins pas tout de suite : c'est un homme qu'ils cherchent. Demain on récupère l'ordi et on essaie de trouver un moyen de retourner à Boukhara. D'accord ?

-Pourquoi Boukhara ?

-Pour choper La Belette. C'est le meilleur moyen de rentrer, en clandestins. Idéal pour ton reportage, non ? Tu fais la tête ?

-Tu pues l'alcool, maugréa Brigitte. Ne me touche pas.

XXVII LA BELETTE

Le lendemain l'aîné, l'air hagard et de mauvaise humeur, erra dans la steppe à la recherche de l'ordinateur sans arriver à se rappeler où il l'avait caché. Pour comble de malchance, la neige s'était remise à tomber en petits flocons légers et virevoltants. En quelques heures ces moucherons cotonneux eurent enterré tout espoir de retrouver un jour le précieux instrument. Brigitte écumait.

-Il était soûl comme un cochon, fulminait-elle. C'est au cheval qu'il faudrait demander.

-Tu étais d'accord, plaïda Youri, se tenant la tête.

-J'avais tort. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? On attend qu'ils reviennent nous zigouiller ? Ils ne seront pas longs à comprendre que j'étais une femme dès le départ. Si eux ne le comprennent pas, Mac Santy le leur expliquera.

Youri discuta presque une heure avec le vieux, et celui-ci convint qu'il valait mieux pour eux essayer de joindre La Belette à Boukhara. Brigitte fut de nouveau habillée en homme. Le gamin de quatorze ans jubilait de la voir dans ses vêtements. Trois des fils les accompagnèrent à cheval jusqu'à la route de Boukhara, à travers l'oasis du Sukhan-Daria. Ils passèrent à une vingtaine de kilomètres au nord de Termez. Dans le réseau compliqué des canaux d'irrigation, ils mirent toute une journée à couvrir une cinquantaine de kilomètres. Mais même arrivés au bord de la route, les nomades ne les abandonnèrent pas. L'un d'entre eux se posta sur le bas-côté, examinant dans l'obscurité les camions bâchés qui passaient, de loin en loin, tous plus déglingués et

rugissants les uns que les autres. Bien que la route fût salée ils n'allaient pas très vite. Le Kirghiz en arrêta cinq avant de jeter son dévolu sur le sixième. Les chauffeurs, soulagés de n'avoir pas affaire à une bande de pillards, se montraient cependant réticents à convoier des inconnus. Le dernier, un Kirghiz, ne demanda rien d'autre que l'honneur d'obliger un homme de son clan. Brigitte s'installa sous la bâche, confortablement calée sur un amoncellement de peaux de karakuls, derrière des sacs d'engrais qui contenaient tout sauf de l'engrais. Youri s'assit à côté du chauffeur, qui tint à sceller leur entente en vidant avec lui une demi-bouteille de vodka. Dans le Gissar la route était dégagée, mais le vieux camion ahanait et gémissait en gravissant les cols. La neige s'était arrêtée de tomber. Le chauffeur parlait de ses frères, restés sous la yourte. Depuis une dizaine d'années s'était dessiné dans les générations des 25-40 ans un mouvement de retour à la vie nomade. Mais comme le disait le Kirghiz en soupirant : "Il faut bien que quelqu'un ramène un peu d'argent".

Ils arrivèrent à Boukhara au petit matin. Le chauffeur les laissa non loin de Laby Hauz. Ils achetèrent un journal Ouzbek et allèrent s'installer dans une des maisons de thé de la place. Une mince couche de glace transparente avait recouvert environ un tiers du bassin.

-Putain ! siffla Youri.

-Quoi ?

-Regarde ! Ah non, pardon. On a les bourres au cul, d'après ce journal c'est nous qui avons égorgé Mac Santy.

-Mac Santy a été égorgé ?

-Oui. Par nous. D'une oreille à l'autre. Ne bouge pas et fais une autre tête. Bois ton thé. Détends-toi.

Youri traduisit l'article : Mac Santy avait été retrouvé saigné au petit jour, la veille, par les habitants du village d'en bas. Aussitôt une plainte avait été déposée auprès des autorités Ouzbèkes, assortie d'une volée de bois vert de l'ambassadeur américain. Cependant selon les premières données de l'enquête diligentée le meurtre avait été commis par deux français, dont l'un d'origine Tadjike, impliqués dans un trafic de drogue. Le journaliste s'étendait avec complaisance sur la responsabilité de la CIA, accusée d'avoir transformé l'Afghanistan en véritable triangle d'or dans les années quatre-vingt pour déstabiliser le gouvernement prosoviétique de l'époque. Seul l'intermède taliban avait pu mettre fin à ces juteux trafics, mais depuis que ceux-ci avaient été congédiés par leurs bienfaiteurs, le petit commerce avait repris ses droits. Les cultures illicites s'étaient répandues de nouveau dans maintes vallées des montagnes du Turkestan, et aux routes de la soie et du pétrole s'ajoutait désormais celle de la came, produite et exportée en quantités colossales vers l'Europe riche et désœuvrée -à la grande joie des Américains, supposait le journaliste.

-C'est tout ? Ils ne parlent pas du labo ? De l'Imam ? D'Aïneya ?

-Non.

Ils se levèrent et marchèrent au hasard des rues. Ils avaient laissé le journal à la maison de thé. À force d'aborder les passants Youri se fit remarquer, mais il vit les flics avant que ceux-ci n'aient le temps de faire autre chose que de lever les mains.

-Hé !

-Tirons-nous, dit-il en empoignant Brigitte par la manche et en se précipitant dans une rue adjacente. File dans le tak là-bas !

-Le quoi ?

-Le marché couvert, le truc avec des coupoles.
Dépêche-toi !

Elle s'engouffra dans le drôle de bâtiment, descendit quelques marches et se retrouva dans la foule bruisante. Youri marchait juste derrière elle.

-Casse-toi vers la sortie gauche. À gauche. Ils sont entrés mais ils ne nous ont pas encore vus.

-Il y a un peuple !

-Tout bon pour nous.

Ils ressortirent et s'éloignèrent à grands pas.

-Putain que faire ?

-Se planquer. Mais où, bordel ?

Ils s'introduisirent dans une autre maison de thé. Personne ne leur prêta la moindre attention. Youri demanda un jeu d'échecs.

-Faisons une partie. J'écoute, on verra bien.

Un quart d'heure plus tard, cinq ou six hommes s'étaient assis autour d'eux, commentant chaque coup. Youri jouait mal mais battait toujours Brigitte à cause de son esprit désinvolte. Il n'avait jamais compris que le but du jeu est de gagner et s'amusait comme un gamin avec toutes ses pièces, essayant de prolonger la partie le plus longtemps possible. Brigitte perdait rapidement son sang-froid devant ses combinaisons absurdes, ses plans kamikazes. Elle avait l'impression de se battre avec un fou qui au lieu de la frapper aurait cherché à la chatouiller ou à lui piquer une chaussette sans lui enlever sa chaussure. Les Ouzbeks et les Tadjiks regardaient Youri avec une extrême bienveillance.

-Ils me trouvent doué, dit-il à Brigitte.

-J'abandonne.

-Déjà ? Oh non !

Un vieil homme s'assit à la place de Brigitte et la

partie continua tandis que la discussion s'engageait. Après une interminable course-poursuite, le vieux mit Youri échec et mat. Il restait cinq pièces sur l'échiquier. Un jeune homme s'adressa à Brigitte et celle-ci fit un geste d'impuissance, montrant Youri. La conversation baissa d'un ton. Youri commença par faire des gestes de dénégation, puis ne nia plus. Les hommes souriaient.

-Ils nous ont retapissés, dit-il. Ils n'aiment pas les Américains.

-Et alors ?

-On reste ici. On peut se planquer à l'étage. Ils ont lancé leurs gosses aux trousses de La Belette.

-C'est pas vrai ?

-Si.

Ils restèrent deux jours dans la maison de thé. Le lendemain matin, Youri se plaignit de maux de ventre. Un des Tadjiks leur apporta le journal du jour. Une photo leur coupa le souffle : des yourtes affaissées, carbonisées, les corps des nomades épars dans la neige, jetés les uns par-dessus les autres comme des vêtements mouillés. Ils n'avaient pas épargné les enfants. Brigitte fondit en larmes.

-Les salauds ! Les salauds !

-Calme-toi, dit Youri d'une voix enrouée. Je te traduis ?

La police les cherchait toujours du côté de Termez. Ils étaient accusés d'avoir payé une de ces bandes armées qui écumaient le pays pour se débarrasser de témoins gênants.

-Grotesque.

-J'ai une autre nouvelle, dit Youri. MSP se tire de Benghazi.

-Et les réfugiés ?

-Ils doivent être recueillis dans un autre camp, au Turkménistan. Pour la contagion, c'est bien. Il n'est pas question de la maladie dans l'article, mais certaines personnes sont intransportables.

Vers le soir, un Tadjik vint expliquer à Youri que La Belette les attendrait dans la nuit à la médersa Mir-i-arab, en face de la mosquée Kalyan. Il laissa son petit garçon raconter comment il avait trouvé Ismaïl et l'avait convaincu d'aider les Fransouz. Il n'avait pas plus de huit ans et semblait très fier d'avoir rempli sa mission. Son père aussi.

À la nuit tombée, ils sortirent. Youri grelottait de fièvre et se massait le ventre.

-L'hépatite de Klein, Youri ? C'est pas le moment.

-Penses-tu. C'est cette putain de vodka, ils la font eux-mêmes avec ce qu'ils ont sous la main : de l'engrais, des insecticides...

-Moi aussi j'ai un peu envie de vomir. L'angoisse. Pauvres Kirghiz, c'est dégueulasse.

Ils suivirent le garçonnet par les rues les plus périphériques jusqu'à la médersa. De loin ils aperçurent le minaret Kalyan. Sa corniche de murkanas dominait les immeubles environnants.

-Merci petit. Tiens.

L'enfant disparut. Brigitte s'avança entre la médersa et la mosquée, vers le minaret. Elle était émerveillée des dessins formés par la lumière de la lune sur les reliefs des briques. Ce travail formait, par bandes superposées, une décoration compliquée et harmonieuse. Elle leva la tête. Le minaret, à cause du lent déplacement de nuages épars, donnait l'impression de basculer.

-Qu'est-ce que c'est beau, murmura-t-elle.

-Il est très vieux, expliqua Youri. À l'époque ils ne travaillaient pas encore sur la céramique comme ils l'ont fait plus tard, mais ils étaient passés maîtres dans l'art de la brique en relief. Tu n'es pas la seule à le trouver beau : c'est la seule chose que Gengis Khan ait laissée debout quand il a rasé la ville. Tu vois, la médersa et la mosquée sont du seizième siècle, mais le minaret date du début du douzième. C'était le plus haut d'Asie centrale à l'époque : quarante-sept mètres.

Ils regardèrent le pishtak de la médersa. Les dômes de faïence bleue étaient chapeautés de neige. Où se cachait La Belette ? Ils entendirent des pas et se cachèrent dans l'ombre d'un iwan.

-Merde, une patrouille.

Les soldats passèrent entre les deux monuments. Ils parlaient à voix haute. L'un d'eux regarda les traces fraîches dans la mince couche de neige, et toute la troupe se dirigea vers l'iwan. Prise de panique, Brigitte se rua dehors.

-Arrête ! hurla Youri.

Une rafale de mitraillette couvrit la fin de son cri. Brigitte glissa sur une plaque de glace et s'étala de tout son long, soulevant des vaguelettes de neige. Youri arrivait en courant, suivi par les soldats. Un camion s'arrêta derrière la mosquée.

-Tu es folle ?

Il la releva. Les soldats criaient tous en même temps. L'un d'eux fit voler le bonnet de Brigitte avec le canon de son arme et la secoua comme un prunier, exigeant en Russe des "propouskaïa". Elle essaya de lui envoyer son genou dans les parties et il la jeta de nouveau à terre d'une gifle. Youri voulut lui bondir dessus mais deux autres le ceinturèrent, tandis qu'un troisième, pris d'une inspiration subite, envoyait une autre rafale de mitraillette dans les airs. À ce moment-

là un petit homme émacié, souple et gracieux se dirigea vers eux sans la moindre gêne et commença à parler avec les soldats sur le ton d'une causerie de café. Au début, ceux-ci répondirent avec rudesse, crachant des réponses rogues entre deux gesticulations furieuses. Mais le petit homme ne se démonta pas et la conversation prit vite un tour passionné.

-Putain, murmura Youri, il est en train de nous acheter aux cognes. Incroyable.

Un quart d'heure plus tard ils montaient tous trois dans la cabine du camion et s'éloignaient. La liberté de Brigitte et Youri avait coûté à La Belette deux cent grammes de résine de cannabis, un double vinyle de Bowie période science-fiction et une selle Kazakhe avec des étriers de fonte en forme de cloche.

-Je ne le fais pas pour vous, dit La Belette en anglais avec un beau sourire. Je suis un Ouzbek d'Afghanistan, et si ces Américains de merde n'avaient pas mis les Pachtounes au pouvoir, on n'en serait pas là. Ces malades qui foutent la terre entière à feu et à sang en faisant la morale à tout le monde... Sans la CIA, les talibans n'auraient même pas existé.

XXVIII CLANDESTINS

-Vous me faites rigoler, dit La Belette d'un air sinistre. Vous croyez qu'on a le choix ? Pourquoi les gens devraient-ils se résigner à avoir faim, froid, à croupir dans l'ignorance et la brutalité ? L'espérance est la première vertu de l'homme. Ces types sont des héros. Ils brûlent leurs vaisseaux, et dans leurs vaisseaux il y a leur peau, leurs ancêtres, leur langue et tout ce qui leur était familier. Qui est capable de faire ça ? Pas grand monde. Pas vous.

-Vous voilà bien lyrique, Mayatov, pour un négrier, dit Brigitte en grimaçant. Vous le savez bien qu'ils ne s'en sortent pas, là-bas. Et que tout le fric qu'ils vous doivent est un boulet de plus pour les entraîner au fond.

Elle avait envie de vomir depuis la veille. La Belette esquissa un sourire. Dans la lumière rousse du soir, son surnom prenait toute sa signification. Un duvet cuivré recouvrait son visage pointu et un pelage ras, lustré, descendait sur son front, ses tempes, et jusqu'en bas de sa nuque. À l'arrière, Youri poussa un gémissement.

-Je veux être enterré dans la steppe, râla-t-il. Comme les cavaliers : un simple tumulus, une perche et quelques crins...

Mayatov arrêta le camion et Popov descendit vomir un peu plus loin. Il tremblait comme une feuille. Les trois autres clandestins le regardaient d'un air méfiant.

-C'est ça qui me plaît chez les riches, reprit La Belette, toujours souriant. Ils ne doutent de rien. Moi je suis un négrier, que le diable me bouffe les entrailles

pour tous les péchés dont je me suis chargé. Vous, ma jolie, vous êtes une sainte, vous n'avez jamais rien fait de mal. Mais souviens-toi, dit-il brusquement, que depuis toujours l'homme dévore de l'homme. Parfois il le tue lui-même et a le temps de le regarder dans les yeux avant de lui trouer le ventre et se soûler de son sang. Parfois on le lui amène déjà cuit, coupé en morceaux, savamment cuisiné et servi dans de beaux plats d'argent, et alors il peut se régaler en prétendant ignorer qu'il bouffe son frère. Mais ne te voile pas la face. Tu as accepté tout ce qu'on t'a servi. Tu en vis. Tout ce que tu as pris alors que tu n'en avais pas besoin, tu l'as volé à quelqu'un qui n'avait rien. Toi et moi voguons dans le même bateau, sur la même mer, et si tu prétends qu'avoir eu de la chance est une vertu, alors écoute ce que je te dis : tout ce que j'ai dévoré, moi, je l'ai tué de mes mains. Personne ne l'a fait à ma place. Je connais le nom de mes victimes et j'en suis fier. Et je crèverai sans excuses.

-C'est un peu facile, répliqua Brigitte en aidant Youri à se recoucher dans le fond du camion. Mais ça ne tient que si le mal est vraiment à la base de tout. La vérité, Mayatov, c'est que l'homme est capable de tout, même du meilleur. Même dans la pire merde certains aident leur prochain à s'en sortir, certains cherchent à améliorer le sort de tous. Vous avez choisi en toute connaissance de cause d'être une crapule. Personne ne vous a tenu la main.

La Belette démarra, ravi. Un dialecticien prometteur, songea Brigitte. Pourquoi ce type employait-il son esprit acéré à défendre sa cupidité, alors qu'il aurait pu être un brillant philosophe, un avocat talentueux, un critique avisé ? Question d'opportunités, pensa-t-elle, désolée. L'ensemble des sociétés humaines lui apparut comme une énorme

machine à gaspiller le talent, à promouvoir la bêtise. Seuls le pouvoir et l'argent étaient des notions assez rudimentaires et violentes pour servir de dénominateur commun à des milliards d'individus différents, mais ils ne produisaient jamais que du pouvoir et de l'argent, avec tous leurs effets secondaires : la cupidité, la bêtise, l'égoïsme, la peur. Et Mayatov, au lieu de servir à nombre de ses pareils, ne servait qu'à lui-même. À quoi bon discuter encore ? Elle ferma les yeux.

-Je ne me sens pas bien, murmura-t-elle.

-Allez vous allonger derrière, proposa La Belette, déçu.

Dès qu'elle fut auprès de Youri elle l'entoura de ses bras. Il grelottait. Il l'enlaça. Les autres clandestins s'étaient assoupis.

-J'ai une folle envie de toi, murmura-t-elle à son oreille. Youri je t'aime, j'aime ta peau, ton odeur, tes mains, ta grosse...

-Salope, gémit Youri. Laisse-moi crever tranquille, ou attends que je sois guéri.

Elle éclata de rire.

-On arrive bientôt au plateau de l'Ustyurt. Demain matin nous embarquons. Tiens le coup, je pourrais changer d'avis.

Poissés tous les deux, songea-t-elle. Elle se sentait toujours aussi mal, mais n'arrivait pas à éprouver la moindre inquiétude. La mort ne courra pas plus vite que vous, avait dit la Vieille. Et d'après Aïneïa, la Vieille ne se trompait jamais.

Leur voyage aurait dû être le même que celui de Djourov. Ils traversèrent la Caspienne dans une barque de pêche où Youri faillit rendre l'âme. Ils restèrent entassés avec des esturgeons d'élevage dans

un camion frigorifique où nul ne mourut de froid, mais où les poissons se décomposèrent avec une telle célérité que tous oublièrent les problèmes digestifs de Popov. Le passeur s'en foutait : les esturgeons, gravement contaminés par la pollution de la Caspienne, servaient à produire du nuoc màm pour une chaîne d'épiceries orientales tchèque, et les clandestins lui rapportaient bien davantage. À Mykolayiv il déchargea les cinq cents kilos de poisson dans une petite usine et obligea les clandestins à nettoyer le camion afin d'y charger des carcasses de vaches ukrainiennes destinées au marché Roumain.

-Quelqu'un a un compteur Geiger ? demanda Youri, qui en neuf jours avait perdu six kilos mais pas le sens de l'humour.

Personne ne comprit. À Ploiesti, le camion frigorifique s'arrêta dans un abattoir où les employés passèrent la nuit à modifier les tampons inscrits sur les carcasses : elles devaient rentrer en Allemagne via la république tchèque et provenir de Roumanie. Cette nuit-là Youri fut si malade que le passeur, un certain Artor Mouradov, un azéri géorgien, décida de se débarrasser de lui. Au bout d'une heure de menaces, de cris, de suppliques et de promesses, il accepta de les emmener en voiture jusqu'à Bucarest, soixante kilomètres au sud. Après une errance rocambolesque dans les rues de Bucarest, un chauffeur de taxi les prit en pitié et accepta de les conduire à l'hôpital. Youri souffrait à la fois d'une diarrhée continue et d'un fou rire inextinguible. Il n'arrivait plus à marcher. Le chauffeur les avait adoptés et ne les abandonna que lorsqu'ils furent pris en charge par les médecins. Youri expliqua en rigolant à une jeune femme hostile qu'il n'était ni hongrois, ni tzigane. Elle lui répondit d'un ton glacé qu'elle-même était hongroise, mais la

curiosité l'emporta sur l'antipathie dès qu'il fut question de l'hépatite de Klein. La jeune femme en avait entendu parler. Elle s'installa à son ordinateur et en peu de temps rassembla toute la documentation disponible.

-Je ne pense pas que vous soyez en danger, finit-elle par conclure. Nous allons procéder à quelques examens, et si vous êtes positifs je commanderais le vaccin. En attendant je vais vous isoler.

Elle refusa de laisser Brigitte se servir de son ordinateur, mais accepta de contacter les "Nouvelles du Globe". Quelques minutes plus tard un message de Guy Suprême s'affichait sur l'écran.

Fous d'inquiétude. Heureux savoir vivants. Preuves contamination délibérée. Labo état de siège. Manifestations, plaintes. Envoie billets de retour. Si malades faites savoir.

Les résultats des examens leur furent transmis le lendemain. Un vieux monsieur gris à lunettes les appela l'un après l'autre et leur parla longtemps dans un Français parfait du dix-septième siècle. C'était un adorateur de Racine. Il prononçait les mots contemporains avec une sorte de dégoût, comme si on le contraignait à introduire un morceau de batterie dans une sonate de Mozart. Sortant ensuite par une porte dérobée, Brigitte et Youri ne purent se parler qu'après les deux entrevues. Youri sortit le dernier, hilare.

-Qu'est-ce que tu as ?

-La turista ! Ah ! Ah ! Ah ! Quelle honte ! Je croyais que plus personne n'attrapait ça. Je croyais que c'était réservé aux pays tropicaux. Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

Brigitte le regardait, très pâle, avec une expression qu'il ne parvenait pas à déchiffrer, quelque

chose entre la terreur et l'hilarité.
-Je suis enceinte, bordel.

XIX LE LAMPISTE

Une foule de journalistes les attendait sur le tarmac de l'aéroport, et les techniciens de la chaîne Infonet grouillaient sur un tapis de fils vomis par les fourgons. Au premier rang se tenait Guy Suprême. Bien qu'elle fût en robe et en manteau de fausse fourrure il reconnut immédiatement Brigitte et se rua sur elle, comme si son changement de sexe n'était qu'un détail dérisoire par rapport à la joie de la revoir en bonne santé. Ce n'est qu'après l'avoir serrée dans ses bras qu'il lui fit remarquer, les larmes aux yeux :

-Encore une innovation de ce genre et mon coeur lâche, Tintin. Depuis quand êtes-vous une femme ? Et une femme charmante...

-Qu'est-ce qui vous a lancé sur la piste de la Dawning and Cowbs Company ?

-Pourquoi vous êtes-vous intéressée à l'hépatite de Klein ?

-Qu'est-ce qui vous a fait soupçonner au début que cette maladie servait uniquement à créer un marché solvable ?

-Qui se cache derrière le personnage de "La Mère de la Steppe", ou "La Vieille au Grand Chapeau" ?

-Mon Dieu Souchkine, qu'est-ce qui vous est arrivé ? chuchota le rédacteur en chef, effrayé. Vous êtes passé dans une centrifugeuse ?

-La tourista, dit Popov. Nous sommes crevés. Brigitte est enceinte.

-Brigitte ? Venez par ici, je vous emmène chez moi. La chambre d'amis est prête. Si vous voulez, évidemment. Mais vos appartements sont déjà encerclés.

Ils s'engouffrèrent dans un taxi.

-Vous avez une conférence de presse demain à quinze heures, au Chat Noir. Mais ils sont comme ça. Alors? Et l'ordinateur ? Quand nous vous avons perdu, je ne vous cache pas que nous craignons le pire. Onze jours sans la moindre nouvelle ! J'ai quelques cheveux blancs de plus.

Il leur montra son crâne chauve. Puis sa main se posa sur celle de Brigitte -un geste qu'il ne se serait jamais permis quand il croyait que Tintin était un homme, et peut-être un homosexuel comme lui.

-Racontez. Comment vous en êtes-vous sortis ?

Ils le lui expliquèrent, se relayant, s'interrompant ou émaillant leur discours de digressions. Guy Suprême éclatait de rire, faisait les yeux ronds, se frottait les mains.

-De la matière pour une autre série d'articles. C'est parfait. Et la fameuse Vieille au Grand Chapeau ?

-C'est une chamane.

Le taxi arrivait devant l'immeuble cossu où habitait leur hôte. Celui-ci fit un geste délicat de la main.

-D'accord. Je respecte, il faut protéger ses sources. Je ne demanderai plus rien. La Vieille restera la Vieille. Un personnage de roman ! Et votre métamorphose, Tintin, exploite le même filon à demi fantastique. Nous faisons renaître le feuilleton, c'est formidable ! Les ventes le prouvent, d'ailleurs.

Il fit le tour de la voiture pour ouvrir la portière de Brigitte, tandis que Youri descendait avec peine et trébuchait dans le caniveau. Le chauffeur porta les valises jusqu'à l'ascenseur.

Après le repas, apporté par un traiteur -Guy Suprême se nourrissait de biscuits anglais et de porto-

Youri s'allongea sur une méridienne tendue de velours rouge, tandis que Tintin et le rédacteur en chef s'installaient dans des fauteuils, autour d'une table basse au plateau de verre. Brigitte put enfin se servir le cognac dont elle rêvait depuis son départ pour l'Asie centrale.

-Alors ? dit-elle. Où en sommes-nous ?

-Vous avez eu beaucoup de chance : les Américains du labo ont réagi en vous chargeant. Mac Santy a été tué dans des circonstances non encore élucidées. Tout vous accusait. Mais cet écran de fumée qui aurait pu vous coûter la peau a été dispersé en trois jours. D'abord Frantelain a témoigné contre le labo, et lui a apporté la preuve que l'expérimentation humaine était pratique courante : il a eu par huit fois à soigner des jeunes gens atteints de maladies normalement réservées aux animaux. La chose arrive quelquefois, et dans tous les pays : parfois un gamin est touché par la piroplasmose, ou attrape la fièvre aphteuse. Il s'agit en général de sujets présentant une déficience immunologique particulière. Mais là, ça faisait beaucoup de coïncidences en peu de temps. Ensuite le numéro de compte que vous nous avez transmis était alimenté par une société Suisse, la Panel, dont l'unique fonction est de servir à des montages financiers entre les différents groupes dépendant de la Lee Corporation. Cette fameuse Panel possède une quinzaine de comptes où transitent des sommes pas toujours bien identifiées. Provenance douteuse et destination vague. Les sommes versées à Mac Santy provenaient de deux de ces comptes, immédiatement bloqués par la Brigade Financière. Depuis les scandales de la fin du siècle dernier, les banquiers helvètes sont devenus accommodants. Enfin je résume : parmi tous les fournisseurs, deux sociétés

reviennent régulièrement. Ces deux sociétés ont en commun trois administrateurs qui sont aussi membres du conseil d'administration de la Dawning and Cowbs Company : John Gombrowicz, Hermann Sparkey et Stanley O'Flanagan. Ce dernier siège aussi à la Lee Corporation. Je veux parler de la maison-mère, dans l'Utah.

-Mais ce fameux conseil d'administration où il a été décidé d'initier les recherches sur un virus pathogène...

-Ah là aucune preuve, négation absolue, procès en diffamation à notre journal. Ce conseil a eu lieu à huis clos, en effet, et à nombre restreint de participants. Inutile de préciser que le compte-rendu versé aux archives ne contient pas la moindre allusion à cette fameuse décision.

-Bordel...

-Autre chose. Servez-vous encore un verre, si vous voulez. Sparkey s'est tiré une balle dans la tête avant-hier soir. Officiellement, c'est l'ire contre les journalistes et les policiers qui ont poussé ce malheureux père de famille au suicide. Officieusement on le charge de toute l'affaire : c'est lui et lui seul qui aurait pris l'initiative de "lancer" l'épidémie en France.

-Le lampiste.

-Exactement. Ils nous prennent pour des imbéciles. À mon avis la vérité viendra d'ailleurs : de l'équipe de onze scientifiques dépêchés sur place par l'ONU pour déterminer la nature des travaux effectués dans le laboratoire.

-Par l'ONU ?

-À la demande conjointe des Américains et des Ouzbeks.

-Et ce fameux O'Flanagan ?

-Vous pensez la même chose que moi...

O'Flanagan semble bien parti pour sortir blanc comme neige de l'affaire.

-Mais ce putain de vaccin existait, enfin.

-Oui. Mais à présent ils affirment que ce vaccin a été mis au point comme les autres, qu'il ne s'agit pas d'une mutation due à des manipulations génétiques mais d'un virus existant qui faisait partie de la liste retenue. Les virologues s'empoignent à ce sujet dans toutes les publications scientifiques, sans arriver à se mettre d'accord.

-Mais vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

-Nous nous acheminons vers un pat, après une partie brillante.

-Et les malades ? Ceux d'Asie centrale ?

-Des pions, dit sombrement Guy Suprême.

XXX

LA VIE CONTINUE, LA MORT AUSSI.

La question de la responsabilité de la Dawning and Cowbs Company n'alla jamais plus loin que l'affrontement de thèses adverses. L'équipe de scientifiques qui investit le laboratoire ne put se prononcer. Les hommes de science, au contraire des hommes de loi, privilégient le doute et répugnent à livrer des conclusions définitives. La maladie existait, certes, et il était possible qu'elle résultât de l'association accidentelle de deux virus. La chose s'était déjà produite en laboratoire. Mais rien de concluant ne permettait de trancher dans un sens ou dans l'autre. Des mutations virales se produisent tous les jours, toutes les heures sans que l'homme intervienne. De ce point de vue l'Ouzbékistan constituait un riche terreau à cause d'une pollution inimaginable, particulièrement en Karakalpakie : pesticides et engrais, sels, taux anormalement élevé de radiations et fuites bactériologiques de toutes sortes depuis qu'une île utilisée jadis par les Soviétiques, reliée à la terre par l'assèchement de la mer d'Aral, avait laissé s'échapper une faune mutante et contaminée. Aux typhoïdes, tuberculoses, hépatites, cancers, dysenteries et malformations congénitales s'ajoutaient depuis quelques années des cas récurrents de peste bubonique et d'anthrax.

L'existence du vaccin n'avait été dévoilée que plusieurs semaines après le début de l'épidémie à Paris. Là encore il ne s'agissait pas de calcul mais d'une information lacunaire : dès que les responsables de la Lee Corporation avaient su de quel virus il s'agissait, le vaccin avait été mis sur le marché aussi

vite que la législation le permettait. À un prix prohibitif, firent remarquer certains esprits subversifs. La Lee Corporation contre-attaqua, via tous les médias qu'elle contrôlait dans le monde, par une campagne axée sur ses diverses réalisations. Des reportages émouvants firent le tour de la planète, montrant des enfants condamnés, des diabétiques aveugles, des obèses invalides, des malades mentaux dans des cellules capitonnées. Tous avaient été sauvés par des traitements exclusifs. Des centaines de milliers de personnes devaient à la Lee Corporation une seconde chance, un nouveau départ dans la vie. Mais ces bienfaits avaient un prix.

Quelques organisations lancèrent un boycott, arguant qu'à cette époque éclairée il était inutile, voire criminel, de torturer des animaux et d'exploiter la misère des plus déshérités au profit des plus riches. Des reportages terrifiants circulèrent, et le boycott eut assez de succès en Europe pour pousser la multinationale à se montrer accommodante avec sa clientèle de prédilection : le prix du vaccin baissa des deux tiers, et des campagnes de vaccinations gratuites en direction des exclus furent organisées. Dans les pays d'Asie centrale où l'épidémie se propageait rapidement, il n'y avait pas d'exclus. La grande famille des misérables accueillit ces nouvelles tribulations avec humour, et sans vaccin. Depuis longtemps les différents peuples noyaient dans la vodka, le fanatisme religieux, la maniaquerie bureaucratique ou le fatalisme l'honneur mortel d'avoir constitué un jour un enjeu pour les grandes puissances. La guerre froide, ainsi appelée en occident parce qu'elle n'avait jamais exterminé que des peuples obscurs, les avait habitués depuis longtemps à n'être que des chiffres, des cartes rouges ou bleues, des petits drapeaux en papier.

Frantelain témoigna de nouveau, par deux fois, et puis il fut tué dans une mission en Casamance. La responsabilité de l'expérimentation humaine fut endossée par Hermann Sparkey. On le présenta comme un homme entièrement dévoué à la cause du progrès, mais psychorigide. L'impératif d'efficacité avait fini par prendre le pas sur ce qu'il considérait comme de mièvres considérations humanistes. Il était mort. On pouvait dire ce que l'on voulait.

L'Imam fut arrêté et interrogé à plusieurs reprises. Son style délirant et prophétique lui assura une certaine popularité pendant un temps. Mais on se lasse de tout, et cet illuminé finit par crever de manque dans une cellule qu'il partageait avec cinq fondamentalistes pakistanais. Ces derniers lui témoignèrent jusqu'au bout le respect qu'on doit aux fous.

Un an après le reportage de Tintin, La Lee Corporation avait éclaté en deux groupes associés : le Sundust et Variacol. À cette occasion une simple manipulation en écriture permit à toutes les sociétés incriminées de faire peau neuve à leur tour. La composition des conseils d'administration n'en fut pas modifiée pour autant, et les actionnaires demeurèrent les mêmes. La plupart des employés aussi : l'heure n'était pas aux dégraissages. La position du groupe sur toutes les places boursières s'en trouva renforcée.

Quelques généreuses organisations, dont MSP, organisèrent des campagnes de vaccination en Asie centrale. Elles suffirent pour endiguer le mal, pas pour l'éradiquer, et l'hépatite de Klein s'ajouta à la liste des maladies affectant des populations dont la situation sanitaire était déjà considérée comme l'une des pires du monde.

Brigitte n'avait pas renoncé à faire une enquête sur le travail clandestin en France. Écoeurée, elle se

désintéressa des filières et s'intéressa aux employeurs. Son travail fut terminé juste avant la naissance de sa fille et entraîna quelques séances houleuses à l'Assemblée Nationale. Trois propositions de loi virent le jour, qui furent ratifiées par le Sénat et votées à l'Assemblée. Elles alourdissaient les peines encourues par les patrons et durcissaient les conditions de séjour pour les travailleurs étrangers. Mais comme l'Inspection du Travail, dans le même temps, voyait ses crédits amputés et ses effectifs restreints, ces décisions n'eurent pas de conséquences.

Et le vent continua de souffler comme sur la steppe.